

Everwold - Tome 1

- A la recherche de Senna

K. A. Applegate

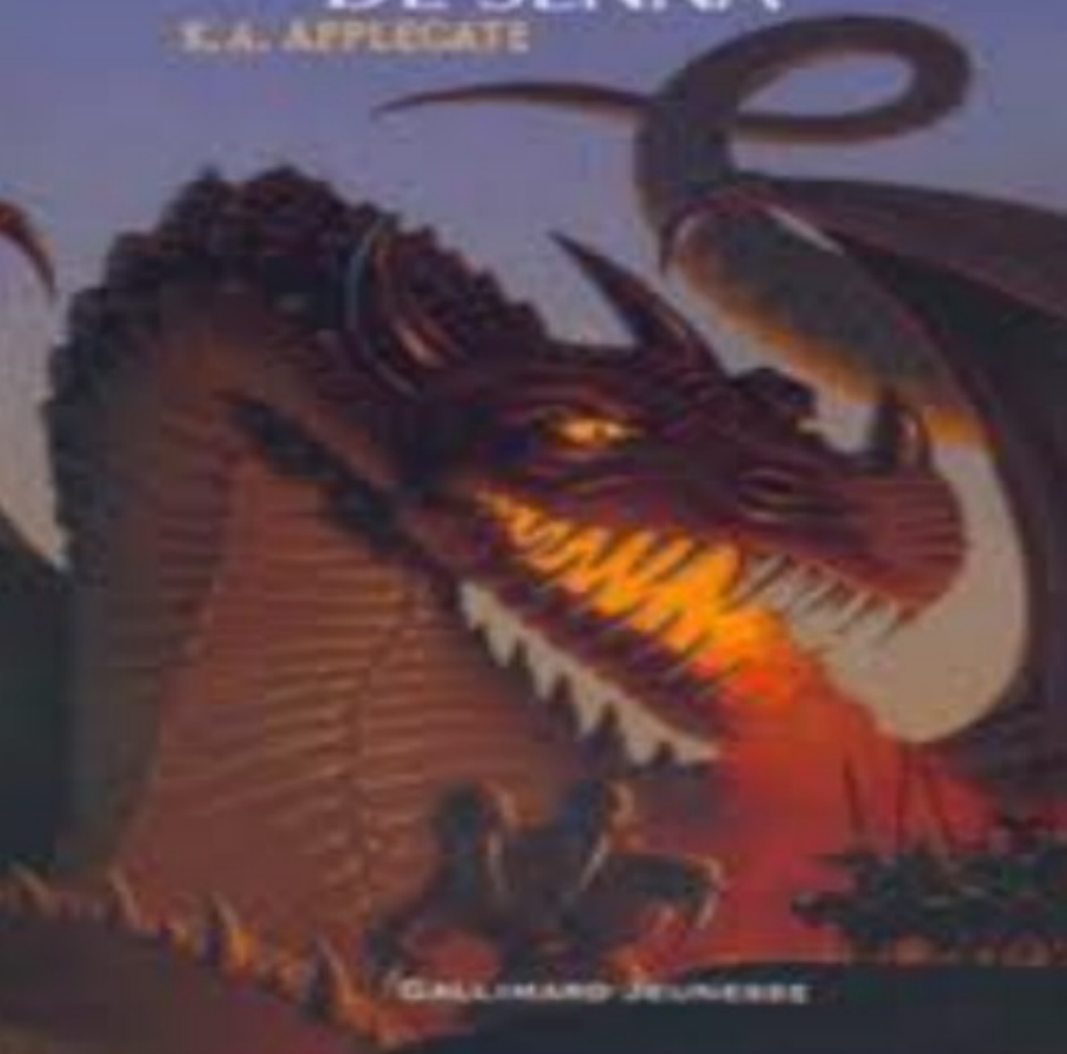
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

EVERWORLD

A LA RECHERCHE DE SENNA

K.A. APPLEGATE



GALLIMARD JEUNESSE

EVERWORLD

A LA RECHERCHE DE SENNA

K.A. APPLEGATE



GALLIMARD JEUNESSE

EVERWORLD

K.A. APPLEGATE

Tome 1

A LA RECHERCHE DE SENNA

Traduit de l'américain par Valérie Dariot, Vanessa Rubio et Thierry
Arson

GALLIMARD JEUNESSE

Pour Michael et Jake



CHAPITRE 1

La bagarre a commencé au Taco Bell, un snack où déjeunent beaucoup d'élèves de terminale et quelques premières, dont je fais partie. J'ai du mal à trouver ma place ici, comme partout d'ailleurs.

Je suis nouveau dans un lycée où presque personne ne l'est. Pas un nouveau parmi d'autres, mais le nouveau. Et pire encore, je suis le nouveau qu'on a aperçu dimanche dans sa voiture en compagnie de Senna Wales, sur le bord du lac Michigan.

C'était stupide de ma part. Je n'aurais pas dû narguer Christopher. Je n'étais pas certain qu'il nous avait vus. Mais, au beau milieu d'un mois de septembre pluvieux, lorsque le soleil montre enfin le bout de son nez un dimanche, il ne faut pas être un génie pour deviner que presque tous les jeunes seront à tramer dans le coin.

J'avais conduit Senna là-bas dans ma grosse vieille Buick que j'avais décapotée. Elle était assise près de moi sur la banquette de cuir blanc tout craquelé. Ses longs cheveux blonds volaient au vent. Senna a un visage très pâle et les lèvres de Julia Roberts. Ses yeux ont la couleur des nuages gorgés de pluie qui avaient envahi le ciel pendant des semaines et qui allaient certainement revenir dès le lendemain.

J'étais descendu au lac en sachant pertinemment que quelqu'un nous verrait. Dans quel but? Je l'ignore. Comme d'habitude, rien de plus qu'un besoin de frimer, sans doute. J'étais avec Senna et je voulais que tout le monde le sache. Je voulais qu'on dise : « Whouah ! David Levin, le nouveau, il sort avec Senna Wales. »

Comme si ça avait de l'importance.

Je souhaitais peut-être juste que Christopher nous voie. Christopher qui était sorti très longtemps avec Senna. Lui, le vanneur de service. Il avait fait hurler de rire la moitié de la classe d'anglais un jour où je lisais tout haut un poème que le prof nous avait demandé d'écrire.

Christopher est drôle. Il a un réel talent pour la raillerie. Vous savez que quelqu'un est doué pour ce genre d'humour quand des semaines après vous sentez encore la brûlure des vannes qu'il vous a lancées.

Senna n'était pas la fille la plus appréciée du lycée, pas même la plus jolie. Beaucoup de garçons avaient peur d'elle. Il y avait toujours chez cette fille une espèce de froideur, de distance, comme si elle vous regardait à travers un voile. Elle pouvait vous voir, mais vous, vous n'arriviez pas à distinguer d'elle autre chose qu'une ombre.

Certains mecs en avaient la trouille. Et moi? La première fois que je l'ai vue, j'ai su immédiatement que tout ce qui avait eu de l'importance pour moi jusque-là ne comptait plus. J'ai senti s'infléchir le cours de mon destin. J'étais comme une planète happée par un trou noir. Aucun moyen, aucun désir de s'échapper.

Rends-toi, David.

Bref, ce jour-là, au lieu de marcher, j'ai pris ma voiture pour parcourir les quelque trois cents mètres qui me séparaient du Taco Bell. Nous étions nombreux à faire ça, pour le plaisir de descendre notre vitre et de faire hurler la musique en se grillant une cigarette en douce.

Dans ma Buick, je n'avais qu'un vieil autoradio. La FM était morte et je n'arrivais à capter que trois stations sur les grandes ondes : une qui diffusait des débats politiques, une qui ne parlait que de religion et une autre qui passait des vieux tubes de rock.

Des trois, je n'aurais pas pu dire laquelle me branchait le moins. Ma bagnole est un char, mais je voulais absolument une décapotable. Les autres voitures me rendent claustrophobe, et c'était le seul modèle que je pouvais me payer.

J'ai parcouru les trois cents mètres, capote ouverte, le coude nonchalamment appuyé sur la portière, conduisant d'une seule main et priant pour ne pas caler au feu, ce qui m'aurait obligé à descendre pour pousser ce vieux tank jusqu'au trottoir. Par miracle, il y avait une place libre. Je me suis garé et je suis sorti de ma voiture. Christopher n'a pas mis longtemps à me repérer.

Les gens s'imaginent qu'un type qui passe pour le bouffon de la classe ne peut être qu'une poule mouillée. En ce qui concernait Christopher, c'était peut-être vrai, mais ce type avait beaucoup de copains. Quand la porte du Taco Bell s'est ouverte brusquement, et qu'il est sorti l'air furieux, il avait derrière lui trois de ses amis.

Je n'ai pas fait celui qui ne l'avait pas vu. Je me suis arrêté et j'ai attendu. Il a marché tout droit vers moi. Je dois reconnaître qu'il a eu du cran, parce que j'ai la réputation d'être un dur. Je la mérite peut-

être, je n'en sais rien.

Est-ce qu'il m'aurait provoqué s'il n'avait pas eu ses petits copains derrière lui? Aucune idée, mais il semblait assez remonté quand même.

- On a un problème à régler, a-t-il grogné.

- Ah, oui, lequel ? ai-je demandé.

Et pan !

Je n'ai pas vu arriver le coup. Il ne venait pas de Christopher, mais d'un de ses potes. Le type a foncé sur moi et m'a envoyé un crochet du gauche. Son poing a frappé ma joue droite. J'ai vacillé, posé un genou à terre et écrasé un gobelet qu'on avait jeté là. Il contenait encore un fond de soda qui a mouillé mon jean.

Et alors, vlan !

Le genou de ce dingue m'a fracassé le nez. J'ai eu l'impression qu'on venait de me faire sauter une grenade en pleine figure. J'ai vu des étoiles, comme dans les dessins animés.

J'ai entendu des cris autour de moi. C'était surtout Christopher qui braillait. Il avait attrapé son copain par le col et l'écartait de moi en hurlant :

- Je n'ai jamais dit de le frapper, pauvre crétin ! Tire-toi ou c'est moi qui te démolis !

J'ai senti des mains qui me tiraient. En trébuchant je me suis laissé traîner derrière le Taco Bell, jusqu'à une grande poubelle graisseuse.

Le ciel a alors décidé que le moment était idéal pour une averse. La pluie s'est mise à tomber, une vraie bénédiction. Elle m'a aidé à retrouver mes esprits, alors que ma tête tournait comme un manège.

Christopher me soutenait et, près de lui, il y avait sa copine, April. April est la demi-sœur de Senna. Trois mois et un monde les séparent, toutes les deux. Senna est froide, blonde et distante. April, elle, a les yeux verts, les cheveux roux et un grand sourire moqueur. Vous pourrez passer un million d'années avec Senna sans jamais la connaître. Restez avec April dix minutes et vous aurez l'impression d'avoir grandi avec elle.

Jalil était là. Je le connaissais du lycée. Le jour où j'avais lu en

classe ce poème qui m'avait valu les sarcasmes de Christopher, il était ensuite venu me trouver et m'avait expliqué très précisément pourquoi il était si mauvais. Pourtant, je n'avais senti dans son ton ni animosité ni moquerie. Il faisait juste un constat

Jalil pense que la vérité ne devrait jamais blesser personne. Ou peut-être qu'il s'en fiche de blesser les autres. Tout ce qui compte pour lui, c'est que ce qu'il dit soit vrai. Je lui laisse le bénéfice du doute. Derrière ce masque de vertu, il n'est peut-être qu'un prétentieux croyant tout

Il avait été l'un des premiers garçons avec qui j'avais lié connaissance au lycée. Pourtant, nous n'étions pas exactement des amis. Plutôt des solitaires légèrement marginaux qui se reconnaissaient un peu l'un dans l'autre. On se saluait d'un signe de la tête. Un jour où j'étais harcelé par une bande de jeunes Noirs, il s'était interposé discrètement. Je lui avais rendu la pareille à une autre occasion, alors qu'il se faisait chahuter par des Blancs.

Jalil à l'étrange habitude de ne jamais tourner la tête. Il se contente de bouger ses yeux d'un air sceptique ou dubitatif, comme quelqu'un qui ne se laisse pas impressionner facilement. Il met toujours du temps à parler, et on pourrait le croire pas très vif d'esprit. Mais, en le connaissant mieux, on comprend que, s'il est lent à parler, c'est parce que son cerveau a déjà trois longueurs d'avance et qu'il revient en arrière juste pour s'occuper de votre cas.

Moi, je ne suis pas aussi futé. Ou plutôt je n'ai pas cette forme d'intelligence livresque. Je n'ai pas la concentration pour ça. Quand j'étais gosse, je souffrais d'hyperactivité. J'étais perpétuellement agité. Je m'intéressais à ce qu'il ne fallait pas, passant à côté des choses que j'étais supposé apprendre et retenant celles que personne d'autre ne jugeait importantes.

La phrase qui résume toute mon enfance: «David, calme-toi ! »

A l'âge de treize ans, j'étais un fou de skateboard. Je portais des pantalons tellement larges qu'on aurait pu en mettre deux autres comme moi.

Ma planche et moi étions inséparables, je ne pouvais aller nulle part sans elle. On aurait pu croire qu'on me l'avait greffée.

La phrase qui résume toute mon adolescence :

« David, descends donc de ce truc ! »

Depuis, j'avais pris de l'âge. J'étais maintenant à un an de m'inscrire en fac, de me trouver un boulot ou d'entrer dans l'armée. Mais je ne savais plus qui j'étais.

Eh, minute ! Si, je le savais. J'étais un pauvre imbécile avec un morceau de viande hachée à la place du nez.

- Qu'est-ce que vous regardez tous? ai-je demandé, furieux.

- Je ne sais pas pour les autres, m'a répondu Christopher, mais personnellement je regarde un type qui s'est fait éclater la tête et qui aurait bien besoin d'un nez de rechange. Sérieusement, avec quoi tu vas respirer maintenant ?

J'ai tâté mon nez avec d'innombrables précautions. Il n'était pas douloureux. Pas pour l'instant, mais il le deviendrait.

- Tu laisses tes petits copains se battre à ta place ? ai-je demandé.

Christopher a secoué la tête.

- N'essaie pas de me coller ça sur le dos. Je suis assez grand pour régler mes affaires tout seul. Je n'ai rien à voir avec ce qui t'est arrivé.

- Bon sang, mais qu'est-ce qui vous prend à tous les deux ? a demandé April, légèrement amusée. Laissez-moi deviner. Je parie que c'est à cause de Senna.

J'ai regardé Christopher qui, à son tour, m'a regardé. Il y avait des taches de mon sang sur sa chemise. Il m'avait aidé à me relever.

- On devrait se tirer, a conseillé Jalil, les flics risquent d'arriver.

- Je n'ai rien à me reprocher, ai-je déclaré en regardant Christopher avec encore plus d'insistance.

Oui parle de toi ? a fait Jalil, narquois. Je suis noir et je suis jeune. Si les flics s'amènent, ils m'embarqueront juste pour le principe. Alors dépêchez-vous de vous bouger avant que je devienne une bavure policière.

C'est ainsi que nous nous sommes tous trouvés réunis pour la première fois. Moi qui avançais d'une démarche chancelante les mains sur le visage, Christopher qui me soutenait - il ne montrait aucun signe de repentir et n'arrêtait pas de me balancer des vanne - , April qui trouvait la situation très drôle, touchante et ridicule, et enfin Jalil qui

m'aidait à fuir mais ne cessait un instant de penser à sa peau.

C'est ainsi que tout a commencé. A cause de Senna, une fille qui n'était même pas là.

CHAPITRE 2

- Tu as une tête épouvantable ! s'est exclamée Senna.

- Merci, toi aussi, ai-je menti.

C'était le soir après la bagarre au Taco Bell. Nous étions dans ma voiture. J'avais baissé la capote et nous roulions sans but précis.

Je me suis arrêté à un feu. Senna s'est rapprochée de moi en glissant sur la banquette. Son genou nu a rencontré mon jean. De ses doigts longs et délicats, elle a touché mon nez tuméfié qui ressemblait à une grosse prune en compote.

Ses yeux brillaient dans la lumière des néons de la rue. Elle a observé mon visage défiguré, un peu trop longtemps même.

Elle avait une expression que je ne pourrais pas décrire, mais qui m'a fait détourner les yeux.

Elle a dû avoir une petite absence, parce que ses doigts se sont mis à appuyer très fort sur mon nez. J'ai ressenti une douleur atroce.

- Eh!

- Désolée, a-t-elle dit.

Elle a enlevé ses doigts. Ils étaient tachés de sang. Elle les a regardés, mais sans les essuyer.

- Ça va, rien de grave, ai-je dit.

- Vous vous êtes battus à cause de moi ? a demandé Senna.

Le feu était vert. J'ai redémarré lentement, trop lentement pour le taxi qui était derrière nous et qui m'a klaxonné pendant trois bonnes secondes.

- Je me serais battu pour toi et j'en aurais profité pour régler son compte à Christopher, mais j'ai préféré prendre le genou de ce cinglé et m'en servir pour me réduire le visage en bouillie.

Elle a souri. L'enseigne d'un loueur de vidéos projetait sur ses dents

des reflets jaunes et bleus.

Elle s'est encore rapprochée.

- Christopher ne se serait pas battu contre toi. Il n'aurait pas eu le courage.

- Tu n'as pas une très haute opinion de lui. Pourquoi es-tu sortie avec ce type ?

- Je l'aimais bien et j'ai toujours de la sympathie pour lui. Je le trouvais malin et drôle.

J'étais piqué au vif.

- Alors, pourquoi ne sors-tu plus avec lui ? Pourquoi es-tu avec moi ?

- Ce n'est pas à toi de me dire avec qui je dois sortir.

Je l'ai regardée du coin de l'œil. Le feu était rouge.

Elle examinait mon visage. Ce n'était plus seulement mon nez qu'elle fixait, mais toute ma figure, mon menton, comme si elle l'étudiait, mes yeux, mais sans chercher à établir un contact avec eux.

Puis elle m'a embrassé.

Le feu était vert. Cette fois, j'ai redémarré un peu plus vite. Nous avons roulé jusqu'à un endroit d'où nous pourrions voir la lune se lever sur le lac. J'ai garé la voiture. Je me suis tourné vers Senna. Je ne savais rien d'elle. Je connaissais son visage, ses yeux, ses cheveux. Autant dire, rien.

Ce que je connaissais de Senna Wales n'avait rien à voir avec elle, mais me concernait plutôt. Je savais que si elle pouvait être avec moi, faire partie de moi, que si je pouvais me lever chaque matin en me disant qu'elle serait là, me verrait, me sourirait, alors elle serait pour moi un rempart contre tout, un fossé entre le passé et le futur.

Mais tout cela ne concernait que moi. Ce n'était que le résultat des réflexions de mon esprit tortueux. D'elle, je ne savais rien.

- Désolé, ma radio marche très mal, me suis-je excusé.

- Ça ne fait rien, j'aime le silence.

Nous sommes restés assis, côte à côte, écoutant le vent, le bruit des voitures sur la route voisine, le léger clapotis de l'eau sur la rive.

J'essayais de trouver en moi le courage de l'embrasser, mais il y avait comme un mur autour d'elle qui la rendait intouchable.

- Il va se passer quelque chose, a-t-elle déclaré en regardant le lac.

Pendant un moment, je me suis demandé si elle avait fini de parler ou non, et si j'étais censé répondre.

- Qu'est-ce que tu veux dire? Qu'est-ce qui va se passer?

Elle a secoué la tête, très lentement.

- Je ne sais pas, je sais seulement qu'il va se passer quelque chose très bientôt. Quelque chose... de terrible.

J'ai frissonné. Ça ne m'arrive jamais. Je ne m'effraie pas facilement. Pourtant j'ai frissonné.

Elle s'est tournée vers moi et m'a souri.

- Parfois, je pressens ce qui va arriver. Je vois une scène dans ma tête, comme un film, et ensuite elle se produit. Et je me demande si c'est moi qui ai tout provoqué ou si j'ai eu simplement une sorte de prémonition.

J'ai haussé les épaules. J'étais désorienté, mais je voulais qu'elle reste tournée vers moi, continuer à accrocher son regard.

- Je ne sais pas, ai-je répondu, c'est peut-être un peu des deux.

Ce qu'elle me disait était pour moi parfaitement obscur, mais elle semblait croire que je la comprenais.

- Oui, peut-être.

Puis, presque timidement, elle m'a posé la question qui allait me lier à elle pour toujours.

- David, quand ça arrivera, est-ce que tu me sauveras ? Je ne sais pas ce que j'ai pensé sur le moment. Qu'elle

était folle. Mais même si elle l'était, je m'en moquais.

- Oui, Senna. Je te sauverai.

Alors elle m'a embrassé une fois, puis deux. Et chaque fois qu'elle ouvrait ses lèvres sous les miennes, je sentais s'échapper une autre partie de moi, et je m'en fichais.

CHAPITRE 3

J'ai rêvé de Senna cette nuit-là. Je me souviens presque toujours de mes rêves, même si je prétends le contraire, sans doute parce que je ne veux pas me rappeler certaines choses qui y apparaissent. Des réminiscences d'un temps lointain qui remontent à la surface pour me torturer.

Mais cette nuit-là, j'ai rêvé d'elle. Et ce rêve, j'aurais voulu le garder avec moi pour toujours.

Elle venait ici même, dans ma chambre. Elle était apparue tout simplement. Elle ne souriait pas. Elle semblait distante, distraite, soucieuse.

Elle s'est approchée et, debout près de mon lit, elle a pris ma main dans la sienne. J'ai senti comme un courant électrique. Non, l'image n'est pas juste. Un courant électrique serait passé de son corps au mien, et ce n'est pas ce que j'ai éprouvé.

Sa main était glacée. Mais ce n'était pas un froid de métal, un froid de mort, plutôt un froid vide. La chaleur de ma propre main ne pouvait rien y changer. Elle ne pouvait pas augmenter la température de son corps du moindre degré, et ce phénomène, ce phénomène chimique, me procurait dans la main une sensation de brûlure.

Elle m'a regardé, mais c'était d'autres yeux qui me fixaient à travers les siens.

Elle me faisait peur. J'avais l'impression qu'elle pouvait tendre la main, me saisir à la gorge et m'étrangler, que je serais sans défense, que je pourrais la battre de mes faibles poings sans parvenir à meurtrir l'acier liquide de son corps délicat.

Elle a levé son autre main, et les murs de ma chambre ont disparu.

Nous nous sommes retrouvés dehors, dans un champ de fleurs sauvages baigné de soleil. Tout cela était faux. Je l'ai su tout de suite, et cette certitude m'a donné la nausée. C'était une illusion qu'elle avait créée, un décor pour la grande scène qui allait suivre.

J'étais couché dans l'herbe. Elle s'est penchée vers moi et a pressé

ses lèvres contre les miennes. J'ai éprouvé une sensation douloureuse quand ses cheveux ont fouetté mon visage. J'ai tressailli, mais elle a souri et j'ai souri, d'une manière différente, quand elle m'a embrassé. Et maintenant je criais intérieurement de douleur, tandis que la brûlure dans ma main se diffusait dans tout mon corps.

J'ai voulu la saisir pour l'attirer vers moi, mais j'aurais pu tout aussi bien essayer de faire bouger une statue de marbre

- Aucun contrôle. Tu n'as aucun contrôle, David.

Elle a prononcé cette phrase. Mais peut-être était-ce moi, ou quelqu'un d'autre, la voix d'un observateur invisible.

Elle a ri.

- David, le tueur de dragon, a-t-elle dit. Général David, David le Fou, seigneur David.

Elle m'appelait de tous ces noms, me donnait tous ces titres et d'autres encore, mais en se moquant. Peu à peu, la raillerie est devenue plus virulente et s'est changée en colère. On aurait dit que Senna voyait défiler une liste devant ses yeux, et qu'elle aimait de moins en moins ce qu'elle y lisait.

Puis son regard a rencontré quelque chose qui a transformé son visage. Sa bouche a pris un pli féroce.

- Des plans qui recèlent d'autres plans, a-t-elle dit, retrouvant son expression songeuse et inquiète. Des secrets cachés dans d'autres secrets. Mais tu ne me trahiras jamais, n'est-ce pas, David ?

- Non, bien sûr que non ! ai-je crié comme si quelqu'un m'arrachait ces mots de la bouche.

- Tu m'appartiendras toujours, a-t-elle dit.

Pressant son corps contre le mien, elle m'a embrassé encore. Enfin, je sentais sa chaleur. Elle était redevenue réelle.

Et soudain elle a disparu.

CHAPITRE 4

C'est le lendemain que s'est produit l'effroyable événement. Il était tôt. Le jour se levait à peine, succédant à une aube grise. De gros nuages formaient un couvercle bas au-dessus du lac. Il faisait un peu froid, le temps idéal pour courir.

Je cours trois fois par semaine. Je n'ai rien d'un athlète mais parfois, quand je me réveille le matin, je me sens un peu trop débordant d'énergie, le genre d'humeur dangereuse qui peut vous rendre agressif. Ce matin-là, j'étais dans cet état d'esprit, peut-être à cause de ce rêve, ou parce que j'avais mal dormi.

Tout ce que je sais, c'est qu'en ouvrant les yeux, je bouillonnais à l'intérieur. J'avais l'esprit beaucoup trop agité.

Alors je me suis levé pour aller courir.

Je me suis extirpé de mon lit et j'ai enfilé un short gris, un T-shirt Radiohead tout délavé et un sweat-shirt aux manches coupées.

Pour rejoindre l'escalier, je suis passé tout doucement devant la chambre de ma mère. Une jambe d'homme dépassait des draps froissés. J'ai détourné le regard.

Nous habitons dans un quartier assez ancien de la ville. La maison est belle, avec une pelouse devant et un jardin clôturé derrière. La rue est calme. Il y a environ huit cents mètres de chez moi au lac, et ça descend tout du long.

Je suis parti tout de suite dans cette direction, sans m'échauffer, car je ne prévoyais pas de faire un long parcours. J'ai traversé la ville endormie, passant devant la librairie, la pharmacie et le magasin de produits bio.

J'écoutais le bruit de mes pas sur le trottoir, celui de mon souffle d'abord calme et régulier, puis plus saccadé. Je respirais par la bouche.

Je me suis engagé dans Sheridan Road où ne circulaient encore que de rares véhicules. Au feu rouge, j'ai jeté un coup d'œil à gauche et à droite, puis je me suis avancé. Tout le périmètre du lac est aménagé en parc avec des pelouses, de grands arbres et des allées pour les coureurs

et les cyclistes. Des enfants viennent y jouer, des gens y promènent leur chien. A cette heure matinale, cependant, nous n'étions qu'une poignée à écraser sous nos chaussures de sport les coquillages du rivage.

Il y a sur le lac une digue de béton en L qui abrite la rampe de ski nautique. J'ai vu quelqu'un assis tout au bout, derrière la rambarde de sécurité. Et j'ai tout de suite su que c'était elle.

Juchée sur un gros bloc de béton blanc, Senna contemplait le lac recouvert par un voile de brume. Sa posture, les mains posées à plat et les genoux ramenés sous le menton, lui donnait l'air d'une petite fille. Dans son blouson deux fois trop grand pour elle, elle paraissait si petite, si fragile. Elle ne me rappelait en rien la créature de mon rêve.

Le rythme de ma course n'était plus si régulier. Je me suis entendu ralentir, puis accélérer et ralentir encore.

J'aurais dû vouloir la rejoindre, mais je n'en éprouvais pas l'envie. J'aurais dû me dire que j'avais de la chance de la rencontrer seule à un moment où je me préparais à un tête-à-tête avec moi-même.

Mais je ne ressentais pas de joie, juste de l'appréhension.

Dans ma tête, une voix terrifiée me criait : « Va-t'en ! fuis ! »

- Qu'est-ce qui t'arrive ? me suis-je demandé tout haut afin d'entendre le son de ma vraie voix. Tu deviens froussard. Ce genou que tu as pris dans la figure t'a dérangé la cervelle, David.

Je me suis dirigé vers la digue pour rejoindre Senna. Mais mes jambes écoutaient cette autre voix lointaine et insistante, celle du dément que j'hébergeais dans mon crâne. Mes pieds ne marchaient plus en rythme, ils refusaient de m'obéir et traînaient comme s'ils ne voulaient pas aller plus loin.

C'est alors que j'ai remarqué la présence des autres. Eux aussi m'ont regardé. Et la fraîche brise matinale est devenue un vent froid qui a traversé ma peau, me glaçant jusqu'aux os.

Jalil venait d'arrêter sa voiture. Je l'ai vu très distinctement. Il m'avait aperçu. Nous prenions un air dégagé, mais nous savions tous les deux que la situation n'avait rien de normal.

Christopher arrivait dans l'autre sens. Il semblait inquiet et fatigué, comme un type qui arriverait en retard à un rendez-vous auquel il n'avait pas envie de se rendre.

April était assise sur un banc et regardait Senna. Plus qu'une douzaine de pas, et je serais près d'elle. Je me suis arrêté.

- Salut, April, ai-je lancé en essayant d'avoir l'air naturel.

Elle a tourné vers moi son fascinant regard vert.

- Qu'est-ce qu'on fait ici, David ?

- Je n'en sais rien, ai-je répondu en secouant la tête. J'ai entendu claquer la portière d'une voiture. Jalil est venu nous rejoindre. Il nous a observés, April et moi, en silence. Seuls ses yeux bougeaient. Puis à contrecœur, il a tourné la tête, il a regardé Senna. Ou tout au moins son profil, parce qu'elle ne s'était pas retournée vers nous.

- Dites, les mecs, quelqu'un pourrait m'expliquer ce qui se passe ? a demandé Christopher.

Christopher est un grand type, plus costaud que moi. Avec ses longs cheveux blonds, il ressemble à un surfeur. Mais, ce matin-là, son bronzage avait viré au verdâtre.

Il avait remonté la digue et s'était arrêté, comme moi, à quelques mètres d'April.

- Non, je mettais ce sentiment de malaise sur le compte d'une séquelle neurologique, ai-je répondu en montrant le pansement de mon nez.

- Moi, mon cerveau va bien, a déclaré Jalil. C'est mon estomac qui me dit de me tirer d'ici.

- C'est étrange, a fait Christopher, nous sommes tous ici, et elle aussi. Mais dans quel but ?

- Je l'ai entendue sortir très tôt ce matin, a expliqué April. Nos chambres ne sont séparées que par une mince cloison. Je ne sais pas pourquoi, mais... euh... j'ai eu l'impression que je devais la suivre.

Elle a haussé les épaules.

- A quoi ça rime ? s'est exclamé Christopher.

Il avait élevé la voix délibérément afin d'être entendu de Senna, mais elle n'écoutait pas.

- Pose-lui la question, a dit April.

Senna s'est alors levée lentement. Elle s'est retournée et nous a regardés. Elle devait se trouver à une trentaine de mètres de nous. Je pouvais lire la confusion sur son visage.

Ses lèvres ont formé le mot « non ». Puis l'univers s'est déchiré.

CHAPITRE 5

Un fondu, comme à la télévision quand un plan en remplace un autre. Voilà à quoi ça ressemblait. On regarde une image, puis lentement une autre émerge de sous la première.

Seulement, nous n'étions pas devant la télévision, et ce phénomène se produisait en trois dimensions.

L'image s'accompagnait de sons, d'odeurs, de sensations. Les senteurs que transportait la brise humide. Le doux clapotis de l'eau sur la rive. La sensation de froid sur ma peau, de l'herbe molle sous mes semelles et de la sueur qui refroidissait mon corps. Dans cette image, il y avait aussi de lourds nuages bas qui semblaient aspirer tout l'air de mes poumons. Et Senna, seule, au bout de la digue, le souvenir de ses lèvres sur les miennes.

Soudain l'image s'est mise à trembler, comme un reflet dans un bol d'eau qu'on agite légèrement. Elle s'est brouillée, et j'ai senti courir dans tout mon corps une onde de terreur irréprouvable.

Les nuages ont commencé à tourner en spirale. Comme si une tornade se préparait. La digue s'était presque enroulée sur elle-même, comme la queue d'un cochon.

J'ai regardé Jalil. Son visage s'était retourné comme un gant. Je voyais l'arrière de ses yeux, le cerveau gris parcouru de sillons, l'intérieur de sa gorge.

Instinctivement, j'ai mis mes mains devant mes yeux, mais elles étaient toutes tordues et déformées. La chair était à nu, comme si on m'avait dépecé. Je voyais sous la peau les muscles sanguinolents et les os blancs. Je voyais les artères pomper le sang le long de mes poignets.

J'ai poussé un cri. Mais ma voix gémissante venait de quelque part à l'extérieur de moi. Elle sonnait faux et lointaine à mes oreilles.

La terre s'est fendue. Elle s'est écartée sous mes pieds, jusqu'à ce que je voie des rochers pousser sous moi. Pourtant je ne suis pas tombé. Le ciel s'est ouvert en deux. Les pans du rideau gris-bleu se sont soulevés, révélant un espace noir et un soleil trop proche et trop brûlant. Les nuages bouillonnaient.

- Je suis devenu fou, ai-je crié. Mais cette pensée même n'était plus que des influx électriques que je voyais derrière mes yeux, de petites étincelles dansant entre mes neurones.

Et dans ce chaos distordu, dans toute cette démence hallucinatoire, seule l'image de Senna était encore entière, intacte, inchangée.

La surface sombre et houleuse du lac s'est soulevée. Je l'ai vue monter de plus en plus haut, comme un gigantesque raz de marée. A mesure qu'elle s'élevait, les vagues prenaient de l'ampleur, leurs crêtes se hérissaient pour finalement ne plus former qu'une montagne de fourrure grise et hirsute.

La montagne s'est déchirée, faisant apparaître deux oreilles, un front, des yeux. Des yeux jaune et brun de la taille de ces piscines gonflables pour les enfants. Des yeux intelligents, froids, pleins d'une joie mauvaise.

Ensuite a surgi la gueule du loup. Elle se dressait derrière Senna qui continuait de me regarder fixement.

Elle montait toujours plus haut. Elle s'est ouverte, montrant des crocs énormes et brillants.

La gueule du loup était béante. Elle a fait un mouvement brusque vers l'avant.

Alors seulement Senna a détaché son regard de moi et s'est tournée vers la bête. Elle a levé ses bras minces dans un pathétique geste de défense, mais le loup l'a attrapée d'un coup de dents vif.

Il a refermé ses mâchoires sur elle, avec douceur toutefois, et serré son corps inerte qui n'offrait plus aucune résistance.

- Senna ! ai-je crié.

Ma voix venait bien de moi à présent. Elle était réelle et pleine de rage impuissante.

La terre est redevenue ferme sous mes pieds. Ma peau s'est refermée sur mes os et mes muscles. Le visage de Jalil, encore déformé par le choc, avait retrouvé un aspect humain.

C'était la fin.

Le loup, le loup monstrueux replongeait lentement dans l'eau. Dans

quelques secondes, il aurait disparu et tout serait fini.

J'étais resté cloué sur place, mais soudain mes jambes ont recommencé à bouger. Tremblant, titubant, l'estomac retourné, je me suis élancé le long de la digue à la poursuite de Senna.

- David, non ! s'est écrié Jalil.

Mais Christopher n'était pas de cet avis.

- Tu veux rire ! On ne va tout de même pas rester les bras croisés alors que cette bestiole vient carrément de la gober.

Lui aussi s'est élancé, et April derrière lui, puis Jalil. Nous courions tous les quatre, et le bruit de nos pas résonnait sur la digue.

Plus nous nous approchions du loup, plus l'univers

autour de nous se distordait. Soudain la digue elle aussi s'est déformée. Son extrémité s'est incurvée doucement. Elle s'est étirée et redressée comme un bout de chewing-gum. Mais nous avons continué à courir.

Le courage? La panique? La rage? Un stupide instinct animal? Je ne sais pas ce qui nous poussait. J'ignore pourquoi nous poursuivions ce monstre venu d'un autre monde.

Nous avons continué à courir vers la bête qui s'éloignait. L'univers déformé fuyait devant nous. Nous chevauchions une vague de distorsion.

Et puis brusquement, les bruits de pas sur le béton mouillé ont cessé. Il n'y avait plus rien sous mes pieds. J'ai sauté !

CHAPITRE 6

J'ai sauté et je me suis trouvé pétrifié.

Immobile, parfaitement immobile, incapable de remuer. Je ne pouvais plus faire bouger que mes yeux lentement, très lentement. Je déplaçais au ralenti mon regard du néant vers le néant.

J'étais enveloppé dans un nuage blanc pareil à du coton. Il ne me touchait pas. Rien n'était en contact avec ma peau.

Je flottais, nu, exposé aux regards.

Est-ce qu'on m'observait ?

Oui, peut-être... J'en avais l'impression. Oui, on m'observait.

« Raconte-moi l'histoire de ta vie, David. Montre-moi tes secrets. »

J'étais en camp de vacances. Je n'aimais pas y aller, mais mes parents m'y obligeaient. C'était bon pour moi, me disaient-ils. Mais je savais que tout n'allait pas pour le mieux à la maison, et qu'il y avait des problèmes entre ma mère et mon père. Je sentais s'effriter lentement les contours sûrs et solides de ma vie.

- Je ne veux pas y aller, ai-je protesté.

- Tu verras, une fois sur place, tu t'amuseras beaucoup.

Je suis réveillé dans mon lit de camp. Je fais semblant

de dormir et j'écoute les ronflements, les pleurs et les marmonnements des dizaines de gamins qui dorment autour de moi. Je fais semblant de ne pas entendre les pas de Donny. Son coupe-vent de Nylon blanc réfléchit la lumière du clair de lune. Sa démarche est assurée, arrogante. Il a le pouvoir. C'est un animateur, un adulte, et nous ne sommes que des gosses.

Pourquoi fait-il ça ? Pourquoi ne s'en va-t-il pas ?

Il s'est arrêté devant le même lit que les autres fois. Ce qu'il fait est mal. Pourquoi ce garçon ne proteste-t-il pas ? Pourquoi ne hurle-t-il pas ?

Sauve-le, David. Ne fais pas semblant de dormir. Ne remonte pas la couverture sur ta tête. N'appuie pas tes mains sur tes oreilles. Ne...

Est-ce que tu me sauveras, David ?

Le temps a passé, je suis plus vieux. Est-ce que c'est arrivé l'année dernière ?

Je sors du gymnase. Je viens de jouer un peu avec un autre élève après les cours et je suis en nage. Je passe devant le bureau de l'entraîneur. Ce n'est pas mes oignons. J'entends cette voix gronder :

- Qu'est-ce qui t'arrive en ce moment ?

Je ralentis et jette un coup d'œil à travers la porte vitrée. Je vois ce garçon qui joue dans l'équipe de football américain du lycée, dans la catégorie junior. Il est assis sur une chaise, la tête piteusement baissée.

Il porte encore son chandail et ses épaulières.

-Tu me dégoûtes. Ton comportement sur le terrain me donne envie de vomir. Tu t'es conduit comme la dernière des fillettes. Tu es un homme ou une lavette ?

J'ouvre la porte. Une partie de moi, une partie de mon cerveau a instantanément pris le contrôle, sans réfléchir, sans un instant d'hésitation. Un déclic s'est produit. La rage répand l'adrénaline dans tout mon corps, et l'énergie qui me submerge raidit mes membres.

Le gosse pleure. Il sanglote dans son lit.

- Laissez-le tranquille.

- Que faites-vous dans mon bureau, Levin? Veuillez sortir immédiatement.

- Je suis assez grand pour régler mes affaires tout seul, me hurle le gamin d'une voix presque hystérique.

Son visage barbouillé de boue et de larmes est déformé par la colère qu'il retourne contre moi.

Je suis à un mètre de l'entraîneur. Nous sommes tous les deux de la même taille. Mais il est plus vieux que moi, plus gras du ventre et plus lent.

- Laissez ce gosse tranquille.

- Tu mériterais que je te botte le derrière ! s'écrie l'entraîneur.

- Va te faire voir, me lâche le gosse. Tu te crois plus fort que tout le monde.

Je bats en retraite.

- Ah, je vois, fait une voix.

CHAPITRE 7

Je me suis réveillé dans d'atroces souffrances.

La douleur s'était répandue dans chaque fibre de mes muscles, chaque articulation. J'ai essayé de remuer, mais quelque chose m'en empêchait. Mes bras étaient attachés, mes jambes pendaient dans le vide, mon torse était tiraillé, mon dos...

J'ai ouvert grand les yeux.

Ce que j'ai vu n'avait pour moi aucun sens. Comme lorsqu'on sort brusquement d'un rêve. On regarde sa chambre et on ne sait plus où on est ni ce que signifient les choses qui nous entourent.

J'étais pendu par les bras, le dos collé à une muraille dont chaque pierre avait la taille d'une voiture. Mes poignets étaient attachés par des bracelets et des chaînes en fer assez solides pour retenir King Kong.

C'était un rêve, forcément.

Allons, David, réveille-toi !

J'ai donné un coup de tête en arrière, et mon crâne a heurté la pierre humide et moussue. La douleur que j'ai ressentie était bien réelle.

J'ai fermé les yeux très fort et je les ai rouverts.

Rien n'avait changé. J'étais toujours dans la même posture. Mes vêtements étaient déchirés. Mes fesses à moitié dénudées frottaient contre la muraille. J'ai fait une ruade, et mes talons ont heurté la pierre.

J'étais pendu comme un morceau de viande, attaché sans défense.

- Ohé, il y a quelqu'un ? ai-je crié.

Comme entrée en matière, on aurait pu trouver plus original. Mais qu'êtes-vous censé dire quand, en vous réveillant, vous vous retrouvez accroché à un mur ?

- On est tous là, m'a répondu une voix haletante.

- April, c'est toi ?

J'ai avancé la tête et me suis tordu le cou pour regarder derrière moi.

Elle était pendue à trois mètres de moi, le long de la même muraille. Je voyais ses poignets dont la peau était salement écorchée. Un filet de sang séché courait le long de son bras. Nous devions être là depuis un moment. J'avais froid, très froid.

- Oui, c'est moi, m'a-t-elle répondu.

Sa voix était rauque et hachée. La mienne l'était aussi sans doute.

- Où sommes-nous ? ai-je demandé.

- Je n'en sais rien du tout, David, a-t-elle dit avec une douceur surprenante pour quelqu'un qui semblait avoir tellement de mal à respirer.

Elle a même réussi à plaisanter :

- Je ne connais pas bien cet endroit mais, si tu veux un conseil, ne regarde pas en bas.

Bien sûr, je n'ai pas obéi. En baissant les yeux, j'ai vu que la terre était effectivement très loin. Mes chaussures de sport pendaient plusieurs dizaines de mètres au-dessus d'un rivage accidenté fait de blocs de rocher déchiquetés. Si jamais je tombais, j'aurais largement le temps de crier avant que mon corps ne s'écrase.

J'ai ensuite levé les yeux. L'exercice était plus difficile, mais le spectacle plus rassurant. La muraille avait une fin.

Elle se terminait par un parapet. Enfin, je crois que c'est ainsi que cela s'appelle. A un mètre au-dessus de ma tête, elle était surmontée d'une rangée de hautes dents en pierre.

Les chaînes qui me retenaient passaient entre deux de ces créneaux.

- Tu vas bien ? ai-je demandé à April.

- Je ne suis pas morte, m'a-t-elle répondu. Je crois que Jalil respire, mais il est toujours inconscient. Je n'arrive pas à bien voir Christopher. Il est de ton côté.

En tordant mon cou dans l'autre sens, j'ai aperçu Christopher. Il

venait sans doute de se réveiller parce qu'il a promené des yeux hagards autour de lui jusqu'à ce qu'il me voie.

- Eh bien, c'est pas la joie, m'a-t-il lancé. Tu sais où on est?

J'ai soupiré, puis une pensée m'a traversé l'esprit.

- Et Senna, elle est là?

- Non, enfin je ne l'ai pas vue, m'a répondu April. Mais elle est peut-être à côté de Jalil.

- Jalil, ai-je crié. Jalil, réveille-toi !

- Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? a-t-il bredouillé. Oh, bon sang !

- Comme tu dis, a marmonné Christopher.

- Jalil, est-ce que quelqu'un est pendu à ta droite ? ai-je demandé.

- Non, personne.

- Dites-moi que je fais un cauchemar, s'est exclamé Christopher.

- Non, ce n'est pas un rêve, a répondu Jalil. Tout est trop réel.

- Bien sûr que c'est un rêve, a-t-il riposté d'un ton dédaigneux. Tu ne me feras pas croire que nous sommes réellement pendus par les poignets au mur d'un château fort ? Désolé, je ne peux pas avaler ça.

- Il a peut-être raison, ai-je dit à April. Peut-être que je rêve.

- Alors, dépêche-toi de rêver d'une laine polaire, parce que je me gèle, m'a-t-elle rétorqué.

J'ai détaché mes yeux de son visage pour contempler le paysage.

Le ciel était toujours gris mais, hormis ce détail, rien n'était plus comme avant.

Pour ce que je pouvais en voir, le château, si c'en était bien un, se dressait au bord d'un abîme d'une profondeur incroyable. Devant nous se dessinaient deux parois de roche noire, déchiquetée et nue. Elles formaient un défilé au fond duquel on apercevait la surface sombre et lisse de ce qui pouvait être un lac ou un bras de mer. Ses eaux reflétaient comme un miroir les immenses falaises qui semblaient ainsi ne jamais prendre fin.

C'était une image qui allait du blanc au noir en passant par toutes les nuances du gris, mais on n'y voyait pas la moindre tache de couleur.

Jusqu'à ce qu'apparaisse un point rouge. J'ai plissé les yeux pour mieux voir. A environ un kilomètre au pied de la paroi de gauche, il y avait un bateau. Il avançait vers nous, si bien que je ne distinguais que sa proue. Je ne pouvais donc pas me rendre compte de sa taille.

Mais, en dépassant une espèce de cap, il a déployé sa voile. Elle était carrée et ornée d'une sorte de logo ou de symbole rouge.

Y avait-il des gens à bord ? J'étais trop loin pour le voir.

- Il y a un bateau, ai-je annoncé aux autres.

- Ils nous aideront peut-être, a fait Christopher. Oh non, je n'en peux plus. Mes poignets sont en sang, et je crois bien que j'ai une épaule démise.

- Il y a de l'aspirine dans mon sac à dos, a dit April. Je dois toujours l'avoir, mais il ne sera pas facile d'aller y chercher quelque chose.

J'ai regardé dans sa direction. En effet, elle portait bien sur le dos un sac qui l'éloignait du mur et l'obligeait à s'arc-bouter. Cette position devait être très inconfortable.

Tout cela était ridicule. Nous étions pendus par les poignets ! Où était le lac ? Où était la ville ? Il n'y a pas de château dans la région de Chicago. Où étions-nous ?

J'ai pris deux grandes inspirations pour réprimer mon envie de hurler. Si je la laissais s'exprimer, ma peur ne ferait que grandir.

La trouille, je l'avais, je ne prétendrai pas le contraire.

Il est normal d'avoir peur. Le problème, c'est la façon dont on réagit face à elle.

Mon père m'a enseigné ça. Il a de nombreuses médailles de guerre qui lui donnent le droit de parler de la peur.

- C'est un cauchemar, a grogné Christopher qui essayait ainsi de se rassurer. Forcément. Senna, le loup et tout le reste, ça ne peut pas être autre chose.

- Moi, je ne pense pas, a déclaré Jalil. Tout cela dure trop longtemps. Et puis l'ambiance n'est pas celle d'un rêve. Elle est bizarre,

mais je crois que nous sommes dans la réalité. Si je pousse mes pieds en arrière, je m'éloigne du mur. La cause et l'effet. Dans les rêves, cette logique n'existe plus. On y perd aussi la notion du temps. Non, ceci est bien la réalité.

- Mince ! s'est écrié Christopher qui s'est aussitôt mis à hurler. Au secours ! A l'aide !

Je crois qu'il en avait marre d'entendre Jalil analyser froidement la situation.

Pour ma part, je concentrais toute mon attention sur le bateau, à défaut d'autre chose. Ça m'évitait de penser à la peur et à la douleur.

J'aime bien naviguer. Mon père avait un voilier de douze mètres à Annapolis, où nous habitions. Tout en bois, presque une antiquité. Quand j'étais plus jeune, nous sortions le samedi faire un tour dans la baie. Papa, maman et moi.

Ensuite, mon père a quitté la marine pour prendre sa retraite, et nous avons atterri à Chicago. Le bateau nous a suivis, mais depuis mes parents ont divorcé. Mon père a épousé une autre femme qui avait des enfants. Je ne le vois plus très souvent. De toute façon, pour la navigation, le lac Michigan ne peut pas se comparer à la baie de Chesapeake.

Le bateau tournait lentement, poussé par le vent qui gonflait sa voile ornée du blason rouge. Je voyais maintenant qu'il était plus grand que je ne l'avais cru et que sa coque n'était pas très haute.

Des rames, était-ce des rames que j'apercevais? Et... oui, il y avait des gens qui bougeaient sur le pont. J'ai vaguement aperçu des chevelures blondes et du métal poli qui jetait des éclats.

Et puis j'ai vu la figure de proue. Sa ligne gracieuse remontait sur l'avant du bateau et se terminait par une tête de dragon richement sculptée.

J'ai éclaté de rire.

- Impossible !

Pourtant, c'était vrai. On ne pouvait pas se tromper sur ces lignes uniques, à la seule vue desquelles les hommes les plus braves avaient pris la fuite.

- C'est une galère ! me suis-je exclamé.

- Tu l'as dit, pour une galère, c'est une vraie galère, a fait Christopher qui a aussitôt continué à appeler à l'aide.

- Non, je voulais dire que c'est une galère viking, ai-je insisté. Un drakkar, si tu préfères.

CHAPITRE 8

La brise capricieuse soufflait vers nous, et le drakkar a rapidement couvert la distance qui le séparait du château.

On pouvait à présent facilement discerner, sur le flanc du navire, la rangée de boucliers tous décorés du même emblème. Un serpent, la gueule ouverte, montrait ses crochets, et son venin coulait sur un visage agonisant tourné vers lui. Le dessin était identique à celui qu'on voyait sur la grande voile carrée.

- Sympathique, comme logo, a fait Christopher d'un air sombre. Mais un peu ringard, quand même. Us devraient songer à se trouver un nouveau sponsor.

Sur le pont, il y avait entre quarante et cinquante hommes. Certains ramaient, d'autres étaient debout et discutaient. Us étaient très grands pour la plupart. Grands et forts. Presque tous portaient des barbes. Pas des barbichettes bien taillées de yuppie, mais des toisons blondes ou rousses hérissées, touffues et luisantes de graisse. Leurs cheveux longs étaient tout emmêlés.

Ils étaient habillés n'importe comment : des pantalons larges, de longues cottes de mailles, et des peaux d'ours ou de chèvre drapées sur leurs larges épaules et serrées à la taille par un ceinturon de cuir. Certains marchaient dans des sandales informes lacées sur des jambières en laine, tandis que d'autres portaient des bottes en cuir de buffle qui leur remontaient jusqu'aux genoux.

La plupart avaient de longues et lourdes épées accrochées au flanc. Les autres étaient armés de haches grossières à manche tantôt court, tantôt très long.

De temps en temps, quelques-uns d'entre eux levaient les yeux vers nous qui étions suspendus à une trentaine de mètres au-dessus d'eux. Ils nous montraient du doigt en s'esclaffant.

Mais leurs éclats de rire se taisaient rapidement et faisaient place à des chuchotements prudents.

Quand le navire s'est approché du rivage, ils ont replié sa voile. Us ont ensuite continué à avancer à la rame, jusqu'à ce qu'un signal se

fasse entendre. Tous les avirons sont alors sortis de l'eau. Le timonier s'est penché sur la longue barre de son gouvernail pour faire faire un lent quart de tour au navire et l'amener contre un quai dont je n'avais pas encore remarqué la présence.

A l'avant du bateau, des hommes tenant des cordages ont sauté à terre et amarré l'embarcation. Pourtant, même s'ils donnaient l'impression d'avoir souvent fait ce travail, ils ne cessaient de jeter des coups d'œil inquiets en direction du château.

Bêê ! bêê !

J'ai entendu bêler des moutons. Trois de ces bêtes étaient tramées hors de la cale du drakkar. Les hommes les ont passées par-dessus le plat-bord et descendues sur les rochers du rivage.

Puis un groupe de six Vikings a sauté à terre. Us ont attrapé le premier mouton et l'ont plaqué sur une pierre de lave noire et plate.

« Un autel », ai-je songé.

J'ai regardé April. Subjuguée, elle observait la scène en contrebas. Le vent faisait voler ses cheveux devant son visage. Même Christopher ne disait plus rien.

- Je vous préviens, le spectacle ne va pas être joli à voir, a annoncé Jalil très calmement.

A qui s'adressait-il ? A April ou à moi ?

Un vieillard, grand mais voûté par l'âge, est descendu péniblement du navire. Personne ne lui a proposé son aide. Il avait l'air d'un homme prêt à couper la main secourable qui se tendrait vers lui. Dans sa barbe qui était presque entièrement grise, on devinait encore quelques poils blonds. Il n'avait pratiquement plus de cheveux sur la tête et, d'où j'étais, j'ai aperçu la cicatrice d'une vieille blessure qu'il avait sur le crâne.

D'une démarche prudente de rhumatisant, l'homme s'est avancé jusqu'aux moutons. Couché les pattes en l'air sur la pierre, le premier animal se débattait en bêlant.

Le couteau tiré avec une rapidité surprenante de la ceinture du vieil homme a étincelé dans la lumière. Il s'est abattu, tranchant la gorge de l'animal et mettant fin à ses cris chevrotants.

- Non ! s'est exclamée April, mais d'une voix timide.

A tour de rôle, les deux autres moutons ont subi le même sort. Du sang coulait des bords de l'autel.

Il n'y a pas eu de cérémonie, juste ce sacrifice exécuté dans une précipitation craintive.

Le vieux Viking a levé les yeux vers le château comme s'il nous regardait. Mais j'ai su, au frisson d'appréhension qui a couru du bas de mon dos jusqu'à ma nuque, que ce n'était pas nous qu'il voyait.

J'ai tordu mon cou en arrière pour regarder au-dessus de moi. Je n'ai rien vu. J'ai seulement entendu le souffle rauque d'une créature gigantesque. Une inspiration longue et lente, suivie d'un vent chaud chargé d'effluves putrides.

Une haleine de carnivore.

Le loup.

Les Vikings ont fait demi-tour et sont remontés dans leur bateau. Les rames sont ressorties, et le drakkar s'est rapidement éloigné.

Au-dessus de nous, une voix terrible, semblable à un monstrueux grognement d'animal, a dit :

- Remontez-les et conduisez-les à mon père.

J'ai alors senti qu'on me tirait brutalement. Une douleur aiguë a déchiré mon torse et mes épaules. Mon dos et mes fesses raclaient la pierre de la muraille. Chaque centimètre parcouru était un nouveau martyr.

J'éprouvais un mélange de peur et de rage. J'essayais de me préparer à l'épreuve qui m'attendait, mais la souffrance annihilait toute pensée. Les larmes me montaient aux yeux.

Des mains rudes se sont emparées de moi et m'ont hissé par-dessus le parapet. On m'a jeté sans ménagement sur la pierre. Mes genoux ont heurté violemment le sol, et j'ai poussé un cri. C'était la deuxième fois en l'espace de quelques jours que je me retrouvais balancé comme ça par terre.

J'ai essayé de me remettre debout, mais mes bras ont cédé sous mon poids. Ils étaient mous, sans aucune force, et mes mains tout

engourdis.

Un pied chaussé de fer était planté devant mon visage. Une main s'est tendue et m'a saisi. Elle était si grande qu'elle faisait sans peine le tour de mon biceps. Elle n'avait que trois doigts, épais comme des salamis.

J'ai renversé ma tête en arrière, luttant toujours contre la douleur et contre les larmes qui me piquaient les yeux. Mon regard s'est posé sur un visage qui n'avait rien d'humain.

- Qui êtes-vous et qu'est-ce qui se passe ici? a demandé Christopher.

J'ai aussitôt entendu le bruit bref et sourd d'un coup de poing. Du coin de l'œil, j'ai vu Christopher plié en deux.

- Silence ! a crié une voix de brute qui a ensuite ajouté plus calmement, mais sur un ton sadique: Taisez-vous tant que vous le pouvez. Vous parlerez bientôt. Vous direz tout et prierez d'avoir encore plus à dire quand vous vous trouverez devant le grand Loki.

Ils ont détaché nos poignets et jeté par terre les lourdes chaînes. Ils nous ont ensuite remis sur nos pieds et, en nous soutenant, nous ont entraînés le long du chemin de ronde. A présent, je les voyais très distinctement.

Ils mesuraient environ deux mètres cinquante de haut et presque autant de large. Ils avaient l'air d'avoir été taillés dans le roc et leurs membres étaient épais comme des troncs d'arbre. Ils avaient trois doigts à chaque main. Ils étaient chaussés de bottes de fer qui cliquetaient à chacun de leurs pas et portaient une tunique grossière, un simple rectangle de tissu percé d'un trou pour la tête, un large ceinturon, une épée et un couteau.

La tête rentrée dans les épaules, le dos voûté, ils ressemblaient à des rhinocéros sans corne. De dos, on aurait dit qu'ils étaient sans tête.

Quelqu'un m'a poussé pour m'obliger à m'aligner derrière Jalil.

- Jalil, ai-je murmuré. Tu sais qui c'est ce Lopi ?

Il m'a jeté un regard plein de perplexité. Il aurait souri s'il n'avait pas grimacé de douleur.

- Loki, m'a-t-il corrigé. Loki est le dieu viking de la Destruction.

CHAPITRE 9

Une seule chose nous permettait de tenir : aucun de nous ne croyait que ce que nous vivions était réel. Comment aurions-nous pu ? C'était tout à fait impossible.

La vie a un sens, en général. Le comportement des gens n'est peut-être pas toujours cohérent, mais le plus souvent une chose en entraîne une autre. La cause et l'effet. Mais où était la cause dans tout cela ? Et l'effet ?

C'était forcément un cauchemar, une hallucination.

Pourtant tout semblait réel. Nous avançons le long d'un large rempart. Les murs de ce château devaient bien faire six mètres d'épaisseur. Sur notre gauche se dressaient les hauts créneaux. Entre deux, on entrevoyait une rivière coulant dans une vallée. Sur notre droite, j'ai vu en contrebas des toits de tuiles pointus puis une vaste cour. C'est alors que nos gardes nous ont obligés à ralentir pour que nous puissions bien regarder.

La cour ne formait pas un rectangle parfait. Sa superficie devait être égale aux deux tiers d'un terrain de football. A l'intérieur, j'ai compté une douzaine d'hommes semblables à nos brutes de gardes. Des créatures hautes, larges, épaisses et lentes qui donnaient l'impression d'être saoules et d'essayer de l'être davantage. Ils étaient assis contre un mur, pour certains par terre et pour d'autres sur des bancs de pierre. Presque tous tenaient dans leurs mains des bols de bois grossiers qui m'ont rappelé les saladiers de ma mère. Ils les plongeaient dans un tonneau, puis renversaient en arrière leurs grosses têtes de rhinocéros et vidaient leur bol d'un trait.

Christopher m'a regardé. J'ai vu que le coup de poing du garde lui avait ouvert la lèvre. Il était en aussi piteux état que moi désormais.

- T'as vu, c'est happy hour chez les monstres, m'a-t-il chuchoté en me faisant un clin d'œil pour me montrer qu'il ne se laissait pas intimider.

Il y avait également des humains dans la cour. Sur leurs pantalons de laine, ils portaient des tuniques décorées de la même tête de serpent que la voile du drakkar. Des casques sommaires de la couleur de vieux

robinets de salle de bains leur couvraient la tête jusque sous les oreilles et leur descendaient sur l'arête du nez.

Ces hommes s'entraînaient au combat à l'épée. Le cliquetis de l'acier résonnait jusqu'à nous. Un manchot aux manières brutales se déplaçait parmi eux en vociférant et en distribuant des coups du plat de son épée.

Mais ce n'était pas cela que nos gardes voulaient nous montrer. Ce qu'ils voulaient nous montrer, c'était un homme aux cheveux noirs, au visage lisse, aux yeux caves. Ce n'était pas un Viking. Il était vêtu de haillons, mais des haillons dont on pouvait voir qu'ils avaient été faits d'une riche étoffe. Deux gardes à tête de rhinocéros le traînaient à travers la cour, l'amenant jusqu'à un trou de deux mètres de diamètre. Arrivés au bord du puits, ils l'obligèrent à se pencher pour regarder au fond. Ils voulaient sans doute l'impressionner. Mais, si le prisonnier était effrayé, il n'en montrait rien. Tandis que ses geôliers le secouaient et le harcelaient dans l'espoir de lui arracher quelques cris, l'homme loin de hurler prononça un discours d'une voix claire et chantante :

- Je suis l'émissaire de mon dieu Amon Râ et je viens délivrer un message de paix au sage Odin. Écoutez-moi tous et regardez ! Je vous apporte la parole de Râ.

Ce prêche n'était pas du goût des gardes. Ils tirèrent l'homme en arrière pour l'éloigner du trou et à tour de rôle lui envoyèrent des coups de poing dans la figure. Quand ils se furent lassés de ce jeu, ils le jetèrent dans le puits.

Cela fait, ils s'esclaffèrent en s'envoyant les uns aux autres de grandes claques dans le dos. Us restèrent ensuite plantés au bord du puits, riant et montrant le fond du doigt. On aurait dit des spectateurs assoiffés de sang autour d'un ring.

J'ignore ce qu'il y avait dans ce trou. Mais l'homme qui s'était montré si brave poussait maintenant des hurlements, et chacun de ses cris déclenchait de nouveaux rires chez ses bourreaux.

Nos gardes nous poussèrent pour nous faire avancer. Nous avions vu ce qu'ils voulaient nous montrer. Ils avaient délivré leur message.

Nous sommes passés sous une voûte sombre et nous avons descendu un escalier en colimaçon qui m'a semblé interminable. Enfin, nous avons débouché dans une enfilade de tunnels humides éclairés par des torches. Elles étaient faites de bâtons goudronnés enfoncés dans des supports en forme de crâne et rivés au mur.

Nous sommes ensuite passés devant un long couloir de pierre qui donnait sur une vaste cuisine. Des dizaines d'hommes et de femmes crasseux, couverts de graisse, faisaient tourner des broches au-dessus de grands feux rugissants. Les broches étaient assez longues pour qu'on puisse y empaler quatre ou cinq moutons et cochons. L'odeur de la viande rôtie me rappela que je mourais de faim.

Je n'avais encore rien mangé ce jour-là, pas même un petit déjeuner. J'aurais donné n'importe quoi pour un repas au fast-food, ou même un sandwich et un soda achetés au distributeur de la cafétéria du lycée.

Je crois qu'on a besoin de se raccrocher à quelque chose de normal quand on a la frousse. Une faim familière. Des souvenirs familiers.

«Qu'est-ce que je fais ici? ai-je râlé intérieurement. Qu'est-ce qui m'arrive? »

Nous avons laissé derrière nous la cuisine avec sa viande rôtie à la broche et ses chaudrons noirs bouillant sur le feu. Petit à petit, les odeurs se sont également dissipées. Nous avons ensuite gravi sans fin un escalier trois fois plus long que celui que nous avons descendu. Nous allions entrer dans une sorte de tour qui dominait les remparts.

Comment s'appelait cette tour ? J'ai cherché dans mes souvenirs. J'avais forcément lu *Ivanhoe*. Oui, mais seulement le résumé, et encore, il ne m'avait rapporté qu'un B moins à mon devoir.

Un donjon. Je me rappelais le mot maintenant. La grosse tour, la forteresse dans la forteresse. C'était sans doute vers elle que nous nous dirigeons. Je l'avais vue se dressant de toute son incroyable hauteur au-dessus de la cour. Mais je ne l'avais pas bien observée, car j'étais plus intéressé par ce qui se passait près du puits.

En arrivant en haut des escaliers, alors que les muscles de mes cuisses demandaient grâce, nous nous sommes retrouvés dans un couloir. Nous avons franchi une des nombreuses portes qui donnaient dedans et nous sommes entrés dans une pièce.

Le décor était un peu plus attrayant. Le plafond formait une voûte au-dessus de nos têtes. Il était aussi haut qu'un immeuble de dix étages. Il était supporté par de grosses poutres sculptées de motifs compliqués. Des tapisseries aux couleurs sombres couvraient les murs. Sur celui de gauche, elles pendaient de travers. Une dizaine de femmes crasseuses, les traits tirés et l'air inquiet, s'affairaient pour les remettre en place en s'aidant de crochets à long manche.

Le sol était pavé de pierres plates noires et lustrées qui résonnaient sous les pas de nos monstrueux gardes. En comparaison, nos propres pas étaient légers, insignifiants.

Devant moi, je vis une immense porte. Elle était ouverte et laissait passer une lumière jaune et vacillante. Soudain, une odeur arriva à mes narines. Un garde marmonna quelque chose dans sa barbe. Il me poussa brutalement sur le côté pour contourner ce qui ressemblait à un tas de crotte de chien, mais un tas qui m'arrivait quand même aux genoux.

D'autres femmes à l'air affamé et craintif, portant des tabliers et des coiffes, se précipitèrent, armées de pelles et de balais.

Tout à coup, nous nous sommes retrouvés dans une salle si vaste qu'on aurait pu y perdre une cathédrale. En tout cas, on y aurait garé un 747 sans problème. C'était la première fois que j'entrais dans un espace aussi gigantesque, et je m'y sentais aussi minuscule qu'une fourmi.

À l'autre bout de cette pièce, environ la longueur d'un terrain de football, se dressait un trône immense. On aurait dit à le regarder qu'un sculpteur géant l'avait taillé dans un bloc de pierre grand comme ma maison. Sur un pan de mur, une rangée de fenêtres cintrées laissaient filtrer une sinistre lumière grise.

Un homme était assis sur le trône devant lequel un loup marchait en long et en large.

Mais un détail me chiffonnait. Soit j'avais brusquement perdu toute notion de perspective, soit cet homme et ce loup étaient de taille monumentale.

Les gardes baissèrent encore leurs têtes déjà courbées et se rangèrent sur deux lignes plus ou moins droites, nous laissant marcher au milieu.

Nous trottions à une allure soutenue. J'avais des crampes dans les jambes à cause de toutes les marches que nous avions dû gravir. Et mes mains dans lesquelles le sang s'était remis à circuler me faisaient atrocement mal. Toutefois, j'arrivais encore à suivre.

Christopher a trébuché sur une pierre du dallage. Il était probablement encore sonné par le coup de poing qu'il avait reçu. Il a vacillé, mais un garde l'a obligé à se redresser sans ménagement.

Nous continuions d'approcher, pourtant l'homme et le loup s'obstinaient à ne pas vouloir prendre une taille normale. L'homme, les mains crispées sur les accoudoirs de son trône, était penché en avant, le menton sur la poitrine. A peu de chose près, il était habillé comme les autres Vikings, mais dans un style plus haute couture. Ses bottes en cuir brillant, qui lui montaient jusqu'aux genoux, étaient bordées de fourrure noire. Son pantalon était fait d'une belle étoffe vert foncé. Sa longue cotte de mailles était serrée à la taille par un ceinturon doré et son manteau de fourrure blanche, attaché sous son cou par une chaîne d'or, devait avoir été taillé dans la peau de quelque gigantesque animal.

Ses cheveux blonds et longs étaient peignés, son visage mince avait une expression cruelle mais pas stupide. Dans son genre, il était beau, beau comme peut l'être un serpent venimeux. Il semblait énervé, car il se balançait lentement d'avant en arrière et ses doigts tambourinaient sur la pierre des accoudoirs. En dépit de sa puissance, cet homme avait indiscutablement peur.

Ou peut-être étais-je en train de lui prêter mes propres sentiments. Je ne voyais peut-être que ce que je voulais voir.

La terreur me faisait des nœuds dans le ventre, mais je la contrôlais. Je ne laisserais rien paraître. J'ai maîtrisé l'expression de mon visage. De l'indifférence, voilà tout ce que j'étais décidé à laisser paraître. «Ne lui montre rien, me disais-je à moi-même. Si tu caches ta peur, il te respectera. En revanche, si tu la montres, elle ne fera que grandir. Elle échappera à ton contrôle et prendra possession de toi. »

J'ai serré les mâchoires et les poings.

«Je ne te crains pas, ai-je pensé. Tu ne me fais pas peur. »

Le loup continuait de marcher en long et en large. C'était une gigantesque bête grise de la taille d'un éléphant, mais il se déplaçait avec la grâce naturelle que confère la force. Il nous regardait de ses yeux jaunes dans lesquels on lisait une intelligence qui n'avait rien d'animal. Ces mêmes yeux qui brillaient d'une joie mauvaise quand il avait enlevé Senna au bout de la digue.

Le loup était si grand que, en comparaison, l'homme du trône avec ses trois mètres de hauteur paraissait petit. Pourtant, en dépit des crocs que la bête nous montrait, c'était cet homme qui captivait toute mon attention.

Il ne nous avait pas encore regardés, n'avait pas dit un mot. Il n'en avait pas besoin. Je sentais sa puissance.

Quand j'étais enfant, mon père m'avait fait monter à bord de son navire, un porte-avions. Il y avait surtout des hélicoptères sur le pont, mais parmi eux se trouvaient quelques chasseurs. Mon père m'avait fait visiter, dans la cale, le grand hangar où étaient garés les appareils. Je me rappelle m'être retrouvé sous un gros et puissant Harrier complètement armé.

C'est drôle, les avions de guerre. Quand vous vous trouvez pour la première fois face à une de ces bêtes, vous savez d'emblée que c'est un engin de mort. Vous ressentez la puissance et le danger.

Voilà quelle fut ma première impression de Loki.

Je n'avais jamais vu un dieu auparavant, ni même jamais soupçonné l'existence de ce genre de créatures, mais j'ai immédiatement senti la puissance et le danger. J'ai tout de suite compris.

Puis il nous a regardés, et j'ai su que je m'étais trompé. Je n'avais rien compris.

Cette créature n'était pas seulement dangereuse, elle était maléfique.

Ma gorge s'est serrée, mes jambes sont devenues molles. Malgré moi, je me suis agenouillé. Tous les quatre nous nous sommes lentement agenouillés sur les pierres du dallage.

Loki nous a toisés avec un dédain amusé. Il nous regardait comme s'il allait éclater de rire; comme s'il allait nous tramer jusqu'à ce puits dans la cour; comme s'il allait descendre de son trône et nous mettre en pièces de ses mains nues telles de vulgaires poupées de chiffon.

- Bienvenue, lança-t-il d'une voix dont l'écho se répercuta sur les murs de la vaste salle. Bienvenue à Everworld !

CHAPITRE 10

Je tremblais. J'avais toujours espéré, supposé, cru que j'étais courageux, mais je tremblais comme une feuille. J'ai jeté un coup d'œil sur ma gauche et aperçu April. Elle pleurait. Je n'arrivais pas à voir Christopher, mais je voyais Jalil. Ses yeux étaient plissés, ses lèvres pincées. Il avait peur, mais il n'était pas encore en proie à la panique.

Je me suis secoué et j'ai essayé de chasser les images terrifiantes que mon imagination faisait naître pour me torturer.

- Soyez les bienvenus dans mon humble logis, continua Loki, accompagnant ses paroles d'un ample geste du bras. Vous connaissez déjà mon fils, Fenrir.

Il montra du menton le loup qui se tenait immobile, le corps tendu, le poil hérissé par une énergie à peine contenue.

J'aurais dû me demander comment il était possible que cet homme ait pour fils un loup, mais j'avais déjà une longue liste de questions sans réponse.

- Puis-je vous offrir à boire ou à manger ? fit Loki sur un ton railleur.

J'ai fait non de la tête. Pendant un instant qui m'a paru interminable, j'ai cru que Christopher allait vouloir faire de l'esprit. Heureusement, il s'est tenu tranquille.

Loki s'est penché en avant, rapprochant son visage de nous. Ses lèvres se sont soulevées dans un rictus carnassier.

- Bien. Ces questions de politesse étant réglées, je vais donc vous demander: Qu'avez-vous fait de la sorcière ?

L'onde sonore m'a fait tomber à la renverse, comme un coup de massue. Ma tête a heurté le dallage. Mes oreilles se sont mises à siffler. Le souffle brûlant de cette voix pleine de rage était comme celui d'un four chauffé à blanc dont on aurait brusquement ouvert la porte.

Soudain Loki n'était plus un homme de trois mètres de haut, mais un colosse auprès duquel Fenrir, le loup féroce à l'haleine putride, faisait figure de minuscule chihuahua.

Il a plongé la main vers moi et m'a saisi d'une poigne digne de King Kong. Il m'a soulevé de terre pour m'approcher de sa bouche grimaçante.

- Qu'avez-vous fait de la sorcière ?

Il aurait pu m'avalier, m'arracher la tête et me broyer le crâne. Il était un ogre et moi une créature sans défense. Je n'arrivais plus à contrôler mes tremblements. Mon corps tressautait, comme s'il allait se disloquer.

- Parle, mortel, a dit Loki redevenu subitement sympathique et raisonnable. Je comprends que tu as eu une journée éprouvante. Il n'est pas plaisant d'être suspendu à mes murailles. Mais je devais savoir si vous étiez des mortels ou de dangereux ennemis cherchant à me tromper. Seuls des mortels pouvaient accepter d'être enchaînés tels des criminels. Je sais donc maintenant ce que vous êtes. M'écoutes-tu ?

J'ai hoché la tête, mais je tremblais tellement que même ce simple geste me donnait l'impression d'être un pantin désarticulé.

- Bien, bien, a repris Loki.

Il s'est penché pour me reposer à terre, près de mes compagnons épouvantés. J'ai vu que Jalil regardait fixement mon short. Il était trempé.

Loki s'était calmé.

- A présent que j'ai toute votre attention, j'aimerais que vous me répondiez : où est ma sorcière ? Qu'en avez-vous fait ? Parlez.

- Je... euh... je ne connais aucune sorcière, ai-je bredouillé.

J'ai reculé, malgré moi. J'ai rampé à genoux devant lui.

- Vous devez pourtant la connaître, continua Loki d'une voix suave. Vous avez franchi la frontière avec elle. J'ai eu toutes les peines du monde pour que Fenrir me la ramène. Je me suis épuisé, j'ai dû emprunter des pouvoirs à d'autres envers qui je suis à présent redevable. Avez-vous la moindre idée de ce que cette sorcière m'a coûté ? Et maintenant, maintenant, vous me dites que vous ne savez pas où elle est. Vous prétendez ne connaître aucune sorcière.

Loki a littéralement explosé. Sa chevelure s'est embrasée, ses traits se sont déformés, ses yeux, telles deux flèches incandescentes, m'ont

frappé de plein fouet, pénétrant mon cerveau, réduisant à néant mes faux airs de dur.

- Laissez-moi, ai-je murmuré d'une voix suppliante.

Son expression a alors changé soudainement. Il a pris un air réjoui et a éclaté de rire.

- Tu ne sais vraiment pas. Pauvre mortel aveugle.

Puis il a fait une chose qui m'a achevé : la salle s'est emplie d'une lueur aveuglante. A la place où s'était tenu Loki un instant plus tôt, venait soudain d'apparaître Senna. Elle était habillée comme la dernière fois que je l'avais vue. Elle était merveilleusement belle.

- Fenrir a franchi la frontière et m'a ramenée pour que je serve le grand Loki, a-t-elle dit.

La voix était bien celle d'une femme, mais pas celle de Senna. C'était une parodie de voix féminine.

- Je suis passée dans Everworld, mais vous quatre m'avez suivie. Et, dans la confusion du moment, je ne sais pas comment j'ai glissé des mâchoires de Fenrir et j'ai disparu.

La Senna qui n'était pas Senna s'est avancée pour venir tout près de moi. Son visage était pourtant bien celui de Senna, les mêmes yeux, la même bouche. Elle a caressé mon nez tuméfié d'une main douce.

- Qu'as-tu fait de moi ? a-t-elle demandé.

Et brusquement elle a enfoncé ses ongles dans mon nez et a serré très fort en tournant.

- Ahhhh ! ai-je hurlé.

J'ai frappé sa main et éloigné mon visage pour échapper à sa torture.

- Laissez-le tranquille ! s'est écriée April. Personne ne sait ce qui est arrivé à Senna. Nous ne lui avons rien fait.

Loki est redevenu calme. Il respirait bruyamment, comme s'il venait de gravir quatre à quatre les escaliers de son donjon. Sa rage s'apaisait. Il semblait épuisé.

A ce moment-là, Fenrir a décidé de se soulager. Il a levé la patte le long d'un mur. Son urine chaude a dégagé un nuage de vapeur.

De derrière le trône de Loki, une silhouette est alors sortie de l'ombre et s'est avancée en glissant sur le sol.

La créature n'était pas très grande, pas plus que moi, et même plus petite. Mais les ailes qu'elle gardait repliées la faisaient paraître très large d'épaules. Ses jambes, maigres et torsées, ne se terminaient pas par des pieds mais par des coussinets qui grinçaient légèrement comme un cuir trop neuf. Au-dessus des pieds, il y avait des genoux, et de ces genoux pointaient des piques acérées.

La tête ronde était percée de deux yeux plats d'insecte. Mais ce qui m'a intrigué par-dessus tout, c'est sa bouche. Placée au milieu, elle était presque humaine. Seulement elle était bordée de trois paires de mandibules, des mandibules qui étaient en constante activité. Elles se déployaient, se refermaient sur le vide, puis revenaient vers la bouche.

Loki, avec son pouvoir maléfique, était indiscutablement une créature de l'enfer. Tout comme l'était Fenrir, le loup monstrueux. Mais cette... cette chose n'en était pas une.

Loki ne la regarda pas, mais j'ai vu qu'il avait senti sa présence. Ses lèvres se sont tordues dans un rictus.

- Ils ne savent rien, a dit l'insecte d'une toute petite voix aiguë.

- Ils ont volé ma sorcière !

- Tu as échoué, a déclaré la créature sans la moindre trace d'émotion. Tu n'as pas ouvert de porte sur ton Ancien Monde comme tu l'avais promis à Ka Anor.

Loki se tourna vers elle.

- Sur un mot de moi, Fenrir pourrait t'engloutir et te digérer. Tu finirais en tas d'excréments, saleté de Hetwan.

- Tu es un homme perfide, Loki. Ka Anor le sait. Il ne sera pas surpris si tu me tues. Mais il ne sera pas content non plus. Je vais à présent repartir pour faire mon rapport à mon maître. Je crois qu'il te dévorera.

La délicate et monstrueuse créature avait dit tout cela d'une voix qui n'exprimait ni peur ni inquiétude. Le sort de Loki la laissait

indifférente. Le nôtre aussi, du reste, car elle ne nous avait pas montré le moindre intérêt.

Loki a regardé le grand loup et lui a adressé un léger signe de la tête. Fenrir a bondi et refermé ses mâchoires sur le Hetwan qui ne lui a opposé aucune résistance. 1, l'insecte s'abandonna passivement aux crocs de Fenrir dont la morsure faisait jaillir un sang de couleur jaune.

Fenrir a rapporté sa proie à Loki qui a tourné la tête sur le côté pour plonger son regard dans les yeux vides du Hetwan.

- Va dire à Ka Anor qu'on ne me tuera pas facilement, a-t-il dit en tendant le bras et en montrant une tapisserie sur laquelle était brodé l'emblème à la tête de serpent.

- Vois-tu ce blason, Hetwan ? Sais-tu ce qu'il signifie ? Odin, notre père à tous, m'a fait emprisonner et m'a attaché avec des chaînes magiques entre deux gigantesques rochers. Ensuite il a créé un serpent pour qu'il se torde au-dessus de mon visage tourné vers le ciel, et verse goutte à goutte son venin dans mes yeux. La douleur...

A ce souvenir, Loki a frémi et s'est passé la main sur le visage, comme pour l'essuyer.

- La douleur était atroce. Ce supplice a duré des jours, des années. Odin voulait me laisser souffrir ce martyr pour l'éternité, parce que j'avais commis le crime de tuer Balder! Mais quand est arrivé le Grand Changement, dans le cataclysme qui a donné naissance à Everworld, j'ai réussi à prendre la fuite. Je suis resté caché, attendant patiemment mon heure.

La voix de Loki était devenue un murmure.

- J'ai attendu le moment propice et j'ai choisi mon arme. Alors j'ai capturé l'indestructible Odin, et c'est maintenant lui qui se tord de douleur.

Son visage s'est éclairé. Loki semblait savourer ces agréables souvenirs.

- Odin, le Borgne, le tout-puissant Odin, est désormais en mon pouvoir. Et je m'amuse à inventer pour lui de nouvelles tortures.

Loki a pris plusieurs longues inspirations pour chasser de son esprit ces images savoureuses. Il a souri au Hetwan.

- Tu vois, il y a une morale dans cette histoire. Une morale que tu devrais transmettre à Ka Anor, cet étranger qui n'a rien à faire dans notre monde. On ne tue pas facilement Loki.

Il a adressé un autre signe de tête à Fenrir qui a ouvert ses mâchoires et a laissé tomber sa proie.

Le Hetwan s'est relevé. Ses mandibules continuaient de s'agiter à la recherche d'une nourriture qui n'existait pas. Il a marché d'un pas tranquille jusqu'à l'une des hautes fenêtres cintrées, a déployé ses ailes et s'est envolé sans rien avoir ajouté.

Loki l'a suivi des yeux.

- Fais doubler la garde, a-t-il commandé à Fenrir. Ordonne à tes vassaux de rester en alerte. Je tuerai de mes mains quiconque laissera pénétrer dans mon domaine un Hetwan ou un suppôt de Huitzilopochtli. Ils sont tous de la même engeance, ces insectes et ces déments assoiffés de sang. Tous des adorateurs de la mort.

Fenrir a hoché sa grosse tête hirsute de loup.

- Et que dois-je faire de ces mortels ? a-t-il demandé de son étrange voix animale.

Loki a haussé les épaules.

- Que les trolls les jettent dans le puits.

Il m'a considéré avec un sourire sardonique.

- Mais que ce lâche meure à petit feu.

CHAPITRE 11

Nous avons quitté la grande salle, laissant derrière nous Loki et Fenrir.

Je m'étais relevé, et j'ai dû marcher dans mon short imbibé de ma propre urine.

Christopher était derrière moi. Il fallait qu'il voie, qu'il soit le témoin de ma honte.

J'étais un lâche, Loki avait raison. Je n'étais qu'une poule mouillée.

Je tremblais toujours. J'étais content, soulagé de m'éloigner de Loki et de son fils à l'haleine puante, mais terrifié aussi en pensant à ce qui m'attendait.

Toute ma vie je m'étais demandé, comme tous les garçons, comme tous les hommes, peut-être aussi comme toutes les filles... Je ne sais pas pour elles, mais il est certain que tout individu de sexe masculin s'est au moins une fois dans sa vie demandé s'il était courageux.

On nous raconte des histoires, on lit des livres parlant d'hommes qui ont su montrer leur bravoure quand les circonstances l'imposaient et faire face aux épreuves les plus terribles. Moi, j'avais échoué, et ce n'était pas la première fois.

Loki avait-il lu les secrets de mon âme pendant notre traversée? Était-ce sa voix que j'avais entendue lorsque j'étais figé, suspendu dans le vide qui séparait les deux mondes?

Non, c'était quelqu'un d'autre. Ce n'était pas Loki. Mais il n'avait pas eu besoin d'ouvrir mon âme pour lire en moi. « Que ce lâche meure à petit feu », avait-il dit.

« Je n'étais pas prêt. Je ne savais pas que cela allait arriver », me disais-je à moi-même. Je n'avais pas imaginé ça. Une guerre, peut-être. Oui, une guerre durant laquelle l'aurais pu montrer mon courage. J'y avais pensé très souvent. Mais ça ! L'heure de mon épreuve avait sonné, et je n'étais pas prêt.

Je n'ai aucune excuse. Je suis un lâche! Je me suis uriné dessus comme un bébé. J'ai pleurniché. J'aurais supplié si on m'en avait

donné la chance.

Mince alors, est-ce que j'étais vraiment un lâche?

Maintenant ils allaient me tuer, et ce serait presque un soulagement. Comment pourrais-je jamais avouer à mon père la manière dont je m'étais conduit ?

J'étais dans un brouillard, déconnecté de ce qui se passait autour de moi, comme si tout cela arrivait à quelqu'un d'autre. Quelqu'un de lointain à qui l'on faisait redescendre ce long escalier. Quelqu'un d'autre, quelqu'un que je ne connaissais même pas, arrivait dans la cour du château et plissait les yeux, aveuglé par la lumière. Quelqu'un d'autre avançait vers le puits d'une démarche hésitante.

Ce n'était pas moi. Pas David Levin. Pas moi. Ce n'était pas moi qui, la tête basse, le visage ruisselant de larmes, traînait des pieds derrière un troll. Ce n'était pas moi.

- Non ! me suis-je écrié.

Ça s'est passé en un éclair. J'ai foncé sur le troll et j'ai attrapé la poignée de son épée. Ma main s'est refermée dessus. Le contact était inhabituel, mais presque familier. J'ai tiré.

Elle était longue. Il m'a semblé qu'il me fallait des heures pour la sortir de son fourreau. Enfin, j'ai vu la lame. Le métal était mat. Il y avait une fine couche de rouille poudreuse sous le pommeau. Elle était plus lourde que je ne l'aurais cru.

Le troll a tourné sa face de brute vers moi. En voyant l'épée dans ma main, la surprise s'est lentement imprimée sur son visage.

Je tenais l'arme maladroitement, la pointant devant moi mais le poignet tourné dans le mauvais sens. J'ai vu le bout de la lame. J'ai vu le poitrail, le cou et la tête du troll.

Le temps s'est suspendu, et une partie froide, distante, calculatrice de mon cerveau mécanique m'a soufflé : « Le cou est l'endroit le plus vulnérable. »

J'ai pointé mon arme sauvagement, maladroitement. Sans aucun style, aucune élégance. Je l'ai juste poussée vers l'avant d'un geste convulsif.

La lame d'acier s'est enfoncée dans le cou du troll puis s'est

bloquée. Pris de panique, j'ai appuyé dessus de toutes mes forces décuplées par l'adrénaline.

Le troll m'a regardé d'un air ahuri. Il a levé la main et touché la lame qui traversait maintenant son cou de part en part, l'embrochant comme un poulet.

Un autre a commencé à dégainer son épée. J'ai retiré la mienne du cou de ma victime et je l'ai abattue avec violence. Mon coup maladroit a failli décapiter April qui a eu la bonne idée de l'esquiver en pliant les genoux. Ma lame a touché le bras armé du troll.

Le bras, tenant toujours son épée, est tombé sur le sol sans la moindre goutte de sang. Il s'est raidi, puis pétrifié comme un fragment de statue.

- Cours ! a crié Christopher.

J'ai eu un bref moment d'hésitation. Aucune goutte de sang ne coulait de la plaie que j'avais ouverte dans le cou du premier troll. Peu à peu sa chair se transformait en pierre dure et inerte.

Il avait gardé la même expression de surprise. Son visage s'est pétrifié à son tour, ce masque de stupéfaction se figeant pour toujours.

Je me suis retourné et j'ai détalé. Jalil, April et Christopher s'étaient déjà engouffrés dans le tunnel par lequel nous étions arrivés. Il y avait trop d'hommes et de trolls dans la cour pour y rester et se battre. Ils se sont tous lancés à notre poursuite, mais les deux trolls les plus proches de nous, nos deux derniers gardes, étaient beaucoup trop lents pour rattraper des adolescents en chaussures de sport.

Nous avons commencé à dévaler des escaliers pour finalement nous retrouver dans un tunnel encore plus froid et sombre que les autres, plus poussiéreux aussi. Il n'avait sans doute pas été emprunté depuis longtemps.

Je tenais toujours l'épée, ce qui me faisait courir un peu bizarrement.

A plusieurs reprises, la lame a raclé le mur de pierre, projetant des gerbes d'étincelles. Mais j'aurais préféré mourir que de lâcher mon arme.

Nous sommes arrivés à un embranchement. Trois voies s'ouvraient devant nous.

- C'est par là que nous sommes arrivés, a dit Jalil en montrant celle de gauche. Elle nous ramènera à Loki.

- Alors prenons-en une autre, a suggéré Christopher.

- Bonne idée, ai-je répondu en guidant les autres dans un couloir obscur.

J'avais parcouru une quinzaine de mètres dans celui de droite quand j'ai soudain remarqué qu'April n'était pas avec nous. J'ai stoppé net et j'ai attrapé Christopher qui passait en courant près de moi. Je l'ai obligé à s'arrêter et Jalil nous a percutés. Nous nous sommes figés, le dos collé aux murs suintants, redoutant le moindre bruit qui nous ferait repérer.

En jetant un coup d'œil en arrière, j'ai aperçu la silhouette d'April qui se découpait dans la lumière des torches.

Des trolls et des hommes, tous armés d'épées, fonçaient sur elle.

Si nous retournions la sauver, nous serions tous tués. Mais si nous ne faisons rien...

- Ils sont partis assassiner Loki! a hurlé April. Arrêtez-les ! Ils vont tuer le grand Loki !

Tout en poussant ces cris, elle montrait du doigt le tunnel de gauche.

C'était parfaitement idiot. Personne ne serait assez bête pour croire un truc pareil. Pourtant les hommes et les trolls sont partis dans la direction qu'elle leur indiquait.

Un colosse, un Viking au faciès de brute a hésité. Il a regardé April et froncé les sourcils, signe d'une intense réflexion. J'ai tendu mes muscles en me demandant si j'étais de taille à l'affronter.

- Bon, s'il le faut, ai-je marmonné. Mais ce type manie sûrement l'épée depuis sa plus tendre enfance.

Le bonhomme avait apparemment des doutes, mais April ne lui a pas laissé le temps de la réflexion.

- Que se passera-t-il quand ils rejoindront Loki? a-t-elle dit. Sa colère sera terrible. Veux-tu être le dernier à le défendre ?

Ses paroles ont fait mouche. La colère de Loki était un argument

que même un Viking pouvait comprendre. Il n'est pas recommandé de se pointer en retard au boulot quand votre patron est un fou furieux.

L'homme s'est élancé à la suite de ses copains avec un cri sauvage.

April, haletante, a couru jusqu'à nous.

- Belle prestation, lui a dit Christopher. Tu n'as jamais pensé à faire du théâtre ?

- Mais j'en ai fait, a-t-elle rétorqué d'une voix tremblante. Visiblement, tu as raté *Vol au-dessus d'un nid de coucou* l'année dernière. J'ai eu un grand succès dans le rôle de l'infirmière.

- De quel côté ? ai-je demandé, comme si je m'attendais à ce que quelqu'un ait la réponse.

- Le plus loin possible du dernier troll que nous avons vu, a proposé Jalil.

- Excellente suggestion, ai-je répondu.

Nous sommes partis au petit trot. Nous étions tous épuisés, affamés et assoiffés, mais l'adrénaline est une substance aux vertus surprenantes. A condition d'avoir nue belle frousse, elle vous donne une énergie que vous n'auriez jamais pensé avoir.

Et la frousse, nous l'avions.

CHAPITRE 12

C'était un long tunnel, et les torches supportées par des têtes de mort étaient très espacées les unes des autres. Pour comble de malchance, il n'était pas droit. Il dessinait une courbe et, plus nous avançons, plus nous redoutions de retourner vers Loki et vers le régiment d'hommes et de trolls lancé à notre poursuite. Nos pas me semblaient résonner terriblement fort. Et nous laissions des empreintes dans la poussière.

Nous nous parlions à voix basse en chuchotant. Nous mourions de peur, mais en même temps nous étions soulagés. Nous aurions dû être morts et nous étions toujours en vie.

A un moment, Christopher a demandé :

- Est-ce que nous sommes tous convaincus que ceci n'est pas un rêve ?

Je ruminais alors de sombres pensées, me rappelant la terreur honteuse que m'avait inspirée Loki.

- Ce n'est pas un rêve, ai-je marmonné.

Je sentais l'urine. Je dégageais une odeur de pissotière.

- Alors qu'est-ce que c'est ? a-t-il fait d'une voix impatiente. Qu'est-ce qui nous arrive ? Est-ce que c'est une mauvaise blague ? Un dieu qu'on appelle Loki, un loup qui fait la taille d'un camion, une espèce de Martien avec des yeux de mouche, des trolls, des Vikings qui sacrifient des moutons. Bon sang, mais qu'est-ce que c'est que tout ce cirque ?

- Loki a appelé ce monde Everworld, a dit Jalil. Avec ça, on n'est pas plus avancés.

- Peut-être qu'on est tous devenus dingues, a fait April en riant à cette idée. Peut-être qu'on est une bande de fous en camisole de force qui déambulent dans une chambre capitonnée avec des pantoufles en papier aux pieds.

- On dirait que ton rôle dans Vol au-dessus d'un nid de coucou t'a marquée, a plaisanté Christopher.

- Tu m'as vue sur scène ?

- Ouais, j'avais besoin de remonter ma note de littérature, alors j'ai fait un exposé dessus.

- Et qu'est-ce que tu en as pensé ?

- Tu étais très bonne, April. Mais ce n'était rien comparé à ta performance avec ce demeuré de Viking tout à l'heure.

En voyant April ricaner, je me suis senti bouillir. Qu'est-ce qu'elle avait à s'esclaffer? Est-ce qu'elle se fichait de moi ? Elle avait déjà dû bien rire dans mon dos. David, le petit dur, David, avec ses grands airs, avait pleurniché comme une lavette et il...

Je devais chasser ces pensées qui me donnaient envie de ramper sous terre.

- Tout est lié à Senna, a déclaré Jalil. Cette histoire n'a pas commencé quand nous nous sommes retrouvés accrochés à ce mur. Elle a commencé ce matin, au lac, avec Senna.

De quoi parlait-il ? J'ai interrompu ma séance d'auto-flagellation pour l'écouter.

Jalil avait raison. Seulement tout avait peut-être commencé encore plus tôt. Je n'ai rien dit, mais je me suis demandé si ce n'était pas cette bagarre au Taco Bell qui avait tout déclenché. Pourquoi nous étions-nous tous trouvés là ? Tout cela faisait-il partie d'un plan qui nous dépassait ?

Je me suis revu dans ma voiture. Senna était assise près de moi.

« Il va arriver quelque chose. »

C'était les paroles qu'elle avait prononcées.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? Qu'est-ce qui va arriver ?

- Je ne sais pas, je sais seulement qu'il va se passer quelque chose très bientôt. Quelque chose... de terrible. »

C'était hier. Ça me semblait déjà si loin, pourtant je voyais encore cet étrange éclat dans ses yeux.

« Parfois, je pressens ce qui va arriver. Je vois une scène dans ma tête, comme un film, et ensuite elle se produit. Et je me demande si

c'est moi qui ai tout provoqué ou si j'ai eu simplement une sorte de prémonition. »

« Bonne question, ai-je songé avec amertume. Très bonne question, Senna. »

Senna, la sorcière que Loki souhaitait si ardemment retrouver.

« David, quand ça arrivera, est-ce que tu me sauveras ? »

J'ai attrapé ma tête entre mes mains et serré mes tempes de toutes mes forces.

« Non, je ne te sauverai pas, Senna. Je tremblerai comme un poltron. »

- Eh, fais attention quand tu agites ce machin, m'a lancé April en regardant mon épée. Ça n'a pas l'air d'aller, tu as mal à la tête ?

Elle a fait passer son sac à dos devant elle et a plongé une main dedans.

Sa question était tellement décalée que j'ai failli en rire.

J'étais en train de vivre un cauchemar, et elle me demandait si j'avais la migraine.

April a sorti un flacon bleu et blanc de son sac. Elle a dévissé le couvercle et m'a offert un comprimé rond. De l'aspirine.

- Désolée, tu devras l'avalier sans eau. Il va falloir que je le rationne, alors attends de voir si celui-ci fait de reflet avant d'en prendre un autre.

- Oh, April, ai-je soupiré en secouant la tête.

- Quoi ?

- Rien. Garde-le. Tu as raison, nous en aurons peut-être besoin plus tard.

Jalil avait accéléré pour nous rattraper.

- Qu'est-ce que tu as d'autre dans ce sac ?

- Je me posais la même question, a fait Christopher. Et si tu me réponds que tu as vu un 9 mm et un chargeur plein, je t'embrasse les

pieds.

Nous avons continué à avancer tandis qu'April touillait son sac à la faible lumière des torches.

- J'ai ce flacon d'aspirine qui ne doit plus contenir qu'une centaine de comprimés. Hum... mon lecteur de CD.

- Tu as aussi des disques ? a demandé Christopher.

- Oui, Alanis Morissette et euh... Céline Dion.

Christopher et moi avons poussé le même grognement.

- La Messe en « si » mineur de Bach. Et la bande originale de *West Side Story*.

Jalil s'est mis à râler lui aussi.

- La BO de *West Side Story* ! Tu veux ma mort ! Nous sommes à des milliers de kilomètres du disquaire le plus proche, et tout ce qu'on a à écouter, ce sont des chanteuses geignardes et des comédies musicales.

- Eh, elle a aussi du Jean-Sébastien Bach, a fait remarquer Christopher en changeant brusquement de camp. Ce sera l'occasion pour toi de te mettre au classique.

Désolée, a dit April, si j'avais su que je partais au pays des déjantés faire la fête avec des trolls et des dieux vikings, j'aurais pris de la techno et aussi une réserve de piles. Et ne critique pas *West Side Story*, c'est ce que monte le club de théâtre cette année.

- Il n'y a pas que des dieux vikings, a fait Jalil qui avait retrouvé son air songeur. Tu oublies la créature de l'espace et ce Ka Anor dont elle parlait. Loki a aussi fait allusion au dieu Huitzilopochtli. Et le prisonnier qu'ils ont jeté dans le puits a parlé de Râ.

- Ce n'était pas lui qui jouait seconde base dans l'équipe des Cubs dans les années 1980, a ajouté ce boute-en-train de Christopher qui continuait à plaisanter même dans les situations les plus désespérées.

- Je crois vaguement me souvenir que Huitzilopochtli est une divinité aztèque. Et Râ, bien sûr, est égyptien.

- Qu'est-ce que les Aztèques viennent faire ici ? s'est-il étonné.

- Et Loki? Et ce gros loup monstrueux? me suis-je énervé. Tu peux

m'expliquer pourquoi, alors qu'on faisait une petite promenade de santé près du lac, on s'est tous retrouvés enchaînés à la muraille d'un château fort ? Si tu veux jouer aux devinettes, on n'a pas fini.

- Oh là là, quelle susceptibilité ! a fait Christopher. C'est ton froc mouillé qui t'irrite ?

Je lui ai sauté dessus sans lui laisser le temps de terminer sa phrase. Je l'ai attrapé par le col et plaqué contre le mur. Ses cheveux touchaient presque une torche enflammée.

- Ne me cherche pas, ai-je grogné. Sinon je t'enfonce cette épée dans le derrière et on verra si tu fais encore le malin.

Je haletais devant Christopher qui me fixait d'un air effaré.

Jalil m'a attrapé la main dans laquelle je tenais l'épée et a passé son autre bras autour de mon cou.

D'un mouvement brusque, il m'a tiré en arrière puis m'a poussé.

April est venue s'interposer entre nous.

- Vous avez perdu la tête ou quoi? a hurlé Christopher.

- Fermez-la tous, a chuchoté April. Vous avez oublié qu'on est dans un tunnel, bande d'idiots. Les voix portent liés loin. Vous voulez que ces trolls nous retrouvent? Personnellement, je n'en ai pas du tout envie. Alors mettez-la en sourdine et arrêtez vos gamineries.

Elle avait évidemment raison, mais je n'en avais presque plus rien à faire. Christopher m'avait ouvertement traité de lâche, et je ne pouvais pas laisser passer cet affront.

April a soupiré et a lissé ses cheveux ébouriffés. D'une voix très calme, elle a dit :

- Arrêtez ces disputes. Nous devons rester unis ou nous n'avons aucune chance. Même en restant soudés, nous ne sommes pas sûrs de nous en sortir. Notre priorité maintenant est de comprendre ce qui se passe et de rentrer chez nous, vivants de préférence. Mais si nous voulons tester en vie, il va falloir trouver très rapidement de la nourriture, de l'eau et des vêtements chauds.

Et des armes, a ajouté Jalil.

Des armes aussi. Par contre, nous n'avons pas besoin de vos

bagarres de petits coqs.

Pendant un moment, nous sommes tous restés silencieux. Comme deux baudruches qui se dégonflent, Christopher et moi sommes redescendus sur terre presque en même temps.

De toute façon, je ne donne pas cher de notre peau, a lait ce dernier.

Si c'est ce que tu crois, a rétorqué April en pointant si m doigt vers le tunnel, alors tu peux partir de ce côté. Va te jeter dans les bras du premier troll venu et fais-toi tuer.

Mais si tu n'as pas encore envie de mourir et si tu veux rester avec nous, alors montre-toi utile et arrête de te conduire comme un gosse. Nous pouvons nous en sortir, parce que nous avons un gros avantage sur ces gens : nous sommes plus malins qu'eux.

- Ah vraiment ? a fait Christopher, sceptique.

- Est-ce que tu aurais gobé le vieux truc du « ils sont partis par là », tout à l'heure ? lui a-t-elle demandé.

Il n'a rien répondu, mais j'ai vu Jalil hocher la tête en signe d'assentiment.

- Le cheval de Troie, a-t-il dit à part soi, puis s'adressant à nous, il a ajouté : Vous vous rappelez, Ulysse, les Grecs, la guerre de Troie ?

- Et le cheval de Deux, tu l'oublies ?

Ignorant cette nouvelle plaisanterie de Christopher, Jalil a continué :

- Les Grecs assiègent la ville de Troie, mais les Troyens ne se rendent pas. Alors les Grecs construisent un grand cheval de bois dans lequel ils cachent un groupe d'hommes. Le reste des troupes reprend la mer, laissant derrière lui ce présent qui est la marque de leur capitulation. Les Troyens font entrer le cheval dans la ville. A la nuit tombée, les hommes sortent de leur cachette, vont ouvrir les portes de la cité, et adieu les Troyens !

- Ils n'étaient pas très futés, a estimé Christopher.

- Voilà exactement où je voulais en venir, a fait April. Je ne dirais pas que ces hommes sont idiots, juste naïfs. Nous, nous venons d'une époque cynique. Nous doutons de tout, et c'est peut-être l'avantage que

nous avons sur eux.

- Ouais, je vois : d'un côté notre manque de scrupules et de l'autre des épées, des haches et des loups géants, a grommelé Christopher. Tout ce que je veux, c'est trouver la trappe qui nous permettra de sortir d'ici et de rentrer chez nous.

- Je suis d'accord à cent pour cent, a déclaré April. Nous nous sommes remis en marche. Elle continuait

île fouiller dans son sac. Il fallait que je le fasse, qu'ils sachent que ce plan clochait. Alors j'ai dit :

- D'accord, nous allons chercher le moyen de rentrer chez nous, mais nous rentrons tous. Ce sera tout le monde ou personne. Nous quatre et Senna.

Personne n'a protesté, mais personne n'a approuvé non plus.

CHAPITRE 13

Cinquante-sept comprimés d'aspirine.

Un lecteur de CD portable avec ses écouteurs.

Quatre piles alcalines encore chargées.

Quatre disques : Alanis Morissette, Céline Dion, Bach et la BO de *West Side Story*.

Deux livres : une anthologie de la poésie anglaise et un manuel intitulé *La Chimie : principes et applications*.

Un cahier à spirale.

Un crayon, un feutre et deux stylos.

Un fard à joues.

Un trousseau de clés.

Voilà l'inventaire du sac d'April. Jalil avait sur lui des clés, un couteau suisse, onze dollars et quarante cents, une montre qui avait été broyée par les fers qu'on nous avait passés aux poignets et une carte de crédit appartenant à son père. Christopher possédait lui aussi des clés, ainsi que vingt et un dollars et neuf cents, un ticket de caisse d'un grand magasin pour un paquet de trois slips et une carte de téléphone.

Quant à moi, je n'avais dans mes poches que mes clés et vingt-cinq cents.

- Eh bien, si les clés sont utilisées comme argent dans ce bled, on n'aura pas de problèmes de sous, a fait Christopher. Plein de trousseaux et aucun pistolet mitrailleur, c'est bien notre chance. Surtout pas de grenades, ça pourrait être utile. Par contre, nous avons un canif et une montagne de clés.

- Comment gardent-ils ces torches allumées? s'est demandé Jalil, avant d'ajouter : Oublie le canif et les clés. Ce que nous avons de plus précieux, c'est ce manuel de chimie.

- Pourquoi ? Tu crois qu'on va préparer...

Il s'est tu brusquement. Christopher a attrapé April et l'a poussée contre le mur. Nous nous sommes tous figés.

- Chut !

Nous avons tendu l'oreille mais, plus rien. Et puis soudain...

Des bruits de voix.

- Ils viennent de devant ou de derrière ?

- De derrière, a répondu April. Ils sont à notre recherche.

Elle a eu la délicatesse de ne pas nous faire remarquer qu'ils nous avaient certainement repérés à cause de la dispute que j'avais eue avec Christopher.

- Tirons-nous, a dit Jalil.

- Oui, mais discrètement.

Nous avons détalé. Nous avions un autre gros avantage sur les Vikings et les trolls : ils portaient des bottes, et avec ça aux pieds il n'était pas facile de rattraper des adolescents chaussés de baskets. De plus, nous les entendions arriver de loin, et le bruit de leurs pas couvrait celui des nôtres.

Nous avons couru à perdre haleine et tout à coup nous avons aperçu devant nous une lumière grise.

- Ce n'est pas une torche, a fait April, tout essoufflée.

Nous sommes bientôt arrivés à la source de cette lumière. Elle venait d'un passage qui partait vers la gauche. Il était trop étroit pour qu'on puisse s'engager à l'intérieur, mais au bout j'ai distingué un parfait carré de bleu.

- C'est un conduit d'aération, a expliqué Jalil. Je ne sais pas à quelle hauteur nous nous trouvons mais, ce qui est certain, c'est que nous sommes très haut. De ce côté- ci se trouve probablement un long précipice.

J'ai attrapé la manche effilochée de mon sweat-shirt et j'ai déchiré un morceau de tissu que j'ai fourré dans un interstice entre deux pierres de la muraille.

- Ça leur fera peut-être croire qu'on est partis dans l'autre sens.

Nous avons continué à suivre le tunnel en courant aussi vite que possible. Derrière nous, le bruit diminuait. Nous étions en train de distancer nos poursuivants. Nous nous sommes engagés dans un tournant. Jalil était en tête du groupe, et soudain...

- Stop !

Il a pilé brusquement, il a reculé d'un bond et allongé ses bras sur les côtés pour nous arrêter.

J'ai entrevu un précipice. Le tunnel se terminait là et débouchait sur une vaste caverne. Des stalagmites montaient du sol tels des gratte-ciel. Des stalactites pendaient du plafond. L'endroit baignait dans une lueur sinistre, une lueur produite par une créature vivante.

Devant nous, les anneaux enroulés négligemment autour de larges piliers de pierre, ondulait un serpent. Sa peau était d'un vert fluorescent. Un motif, formé de carrés semblables aux taches jaunes des léopards, courait sur toute sa longueur. Chacune de ces taches avait la taille d'un terrain de basket.

Le serpent lui-même était long comme un convoi de cinquante trains de marchandises. Et ce n'était que sa partie apparente. Nous ignorions jusqu'où cette créature immonde s'étendait dans le réseau des cavernes.

- Vous vous rappelez ce film qu'on nous avait passé à l'école primaire ? a demandé Christopher. Il montrait un python qui engloutissait un petit cochon et, ce qui m'avait frappé, c'était qu'on pouvait suivre la bosse qui descendait le long du serpent.

Je ne me souvenais pas d'avoir jamais vu ce truc, mais je savais de quoi il parlait.

- Eh bien, a-t-il continué. Je suis sûr que, si cette bestiole avalait une pelleuse, ça ne formerait même pas une bosse sous sa peau.

Nous sommes restés figés au bord du précipice. Retenus par les bras de Jalil, nous contemplions tous les quatre le serpent avec des yeux exorbités.

Juste à cet instant, quelqu'un a dû informer Loki que nous nous étions enfuis.

- RETROUVEZ-LES !

La voix assourdissante a parcouru le tunnel. C'était un coup de tonnerre, un bombardement qui faisait trembler le sol sous nos pieds.

Déséquilibrée, April est tombée contre Jalil.

Jalil a agité ses bras comme pour voler. J'ai tendu la main et j'ai réussi à saisir son bras droit. Il s'est retourné vers moi. Son pied a glissé. Il est tombé.

CHAPITRE 14

J'ai réussi à rattraper Jalil par la main, mais ses doigts m'ont échappé. Son visage a violemment heurté le bord du tunnel. Ses mains ont gratté les pierres. J'ai entendu April pousser un cri.

Jalil glissait. Je me suis couché sur le ventre. Désespéré, il agitait dans l'air sa main gauche qui ne trouvait rien à quoi se raccrocher.

J'ai refermé mes deux mains sur son bras, mais je n'avais pas assez de prise. Ses ongles raclaient la pierre. Son avant-bras était trempé de sueur.

Maintenant, je glissais moi aussi. Pour avoir plus de prise, j'ai saisi sa manche. Mais j'étais entraîné inexorablement vers le bord du précipice.

Il m'a regardé, les yeux hors de la tête. Sa bouche était ouverte comme s'il voulait crier, mais aucun son n'en sortait.

Et je continuais de glisser. Je devais le lâcher ou alors...

Soudain April s'est laissée tomber de tout son poids sur mon dos. J'en ai eu le souffle coupé, mais au moins avait-elle réussi à m'arrêter.

J'ai brièvement aperçu Christopher qui s'était couché sur le ventre lui aussi. Il était à moitié penché dans le vide et tentait d'attraper la main avec laquelle Jalil battait l'air. Mes doigts glissaient sur sa peau humide. Je ne pouvais plus tenir. J'ai enfoncé mes ongles. Pour sauver Jalil, j'étais prêt à labourer sa chair.

Mais ma main continuait à glisser.

Ahhhh !

Je l'ai rattrapé par le poignet. A présent, sa main était trop loin pour que Christopher puisse l'atteindre. Mais j'avais une meilleure prise sur le poignet. Je l'ai serrée à en avoir des crampes.

C'est alors que je l'ai vu derrière Jalil.

Le serpent dressait lentement sa tête. Dans ses pupilles allongées brillait une joie mauvaise. Sa langue bleuâtre, fourchue, large comme

un câble de pont suspendu et longue de plus de dix mètres, sa langue a toiletté l'air, puis elle est rentrée, pour ressortir aussitôt, frémissante, sondant l'atmosphère.

J'ai revu comme dans un flash la tapisserie de Loki, l'uniforme de ses hommes: était-ce ce serpent qui avait lait couler son venin sur la face d'un dieu ?

- RETROUVEZ-LES ! venait de hurler Loki une fois encore.

Comme un coup de marteau, sa voix m'a cogné la tête, bousculant mes pensées.

- JE. LES TIENS PERE.

Cette voix-là venait du serpent. Sa bouche n'avait pas remué. Il n'avait pas de lèvres. Mais le son était indiscutablement sorti de cet animal aux yeux intelligents et narquois.

- Père ! s'est exclamé Christopher. Et moi qui pensais avoir une famille à problèmes !

La gueule du serpent s'est ouverte comme une porte automatique de garage. J'ai vu ses crochets briller dans la chair rose et boursouflée.

Jalil continuait d'agiter sa main dans l'air. Christopher s'est penché un peu plus dans le vide pour essayer de l'attraper. D'une seconde à l'autre, le serpent allait frapper.

- April, ton sac ! ai-je dit d'une voix étranglée. Passe-le à Christopher.

Je l'ai senti se tortiller sur mon dos pour retirer son sac.

- Tiens, a-t-elle crié.

Christopher s'est enroulé une sangle autour du poignet et a jeté le sac, essayant d'attraper comme au lasso la main de Jalil. La première tentative a échoué. Il a recommencé.

Oui !

Jalil a refermé ses doigts sur la sangle, tandis que Christopher lui saisissait le poignet de ses deux mains. Les pieds de Jalil ont exploré le mur à tâtons et trouvé une minuscule saillie qui pourrait servir d'appui.

Il s'est hissé.

Les yeux du serpent se sont assombris.

Rapide comme l'éclair, il s'est précipité vers nous.

Juste au moment où nous avons fini de remonter Jalil, il est venu coller sa bouche béante contre l'entrée du tunnel. Ses crochets étaient si gigantesques que j'aurais pu glisser mon poing dans l'orifice du canal à venin.

Mais sa tête était trop grosse pour le tunnel. Tant bien que mal, nous nous sommes remis debout et nous avons pris la fuite. Mais brusquement nous avons tous pilé.

Christopher a laissé échapper un juron. Nous avions en face de nous une armée de trolls et d'hommes brandissant des épées et des haches.

Derrière nous, le serpent furieux avait reculé la tête et heurté une fois de plus l'ouverture du tunnel.

- Couchez-vous ! a hurlé Jalil.

Il m'a fait plonger face contre terre et je me suis retrouvé couché sur April. Christopher avait dû avoir la même idée, parce qu'il s'est laissé tomber sur le sol comme si quelqu'un l'avait poussé par-derrière.

La langue fourchue du serpent est passée à quelques centimètres au-dessus de nos têtes. Elle s'est enfoncée telle une flèche dans les profondeurs du tunnel, renversant comme des quilles une poignée d'hommes et de trolls.

Puis elle s'est recourbée, enroulée, avant de repartir en arrière. Elle est repassée au-dessus de nous, chargée de plusieurs centaines de kilos de trolls et de farouches Vikings.

Au passage, j'ai été frappé violemment, et presque coupé en deux par une épée. J'ai levé légèrement la tête, juste assez pour voir les hommes hurlants aspirés par la bouche rose et charnue.

Deux Vikings et un troll qui avaient réussi à s'en sortir se sont enfuis dans notre direction. J'ai chargé, pointant mon épée devant moi.

Surpris, les deux types se sont plaqués contre le mur. I, c troll, lui, est resté planté au milieu du tunnel, clignant des yeux d'un air ahuri. Je lui ai enfoncé mon épée dans la poitrine et j'ai continué à courir.

April était derrière moi. Jalil et Christopher la suivaient.

J'ai soudain entendu un grand bruit sourd, comme celui d'un sac de ciment tombant par terre.

Un des hommes avait fait un croche-pied à Christopher et tirait à présent un long couteau de sa ceinture. Je l'ai vu l'attraper par les cheveux et lui renverser la tête en arrière, exposant sa gorge.

Jalil fourrageait dans sa poche.

- Bon sang ! ai-je crié pour exprimer mon impuissance.

Je n'avais pas d'arme, rien. L'autre Viking souriait en regardant April. Il tenta de l'attraper, mais elle réussit à lui échapper.

C'est alors que je vis le petit couteau. Jalil avait réussi à le sortir de sa poche. Il s'en servit pour entailler la main de l'homme qui menaçait de trancher la gorge de Christopher. Stupéfait, le Viking contempla la minuscule plaie. Son prisonnier profita de ce moment de distraction pour se retourner.

Allongé sur le dos, il ramena ses jambes contre son torse et les déplaça en y mettant toute sa force. Ses pieds frappèrent le colosse à l'endroit précis où aucun homme, pas même un Viking, n'aime recevoir un coup.

Le type poussa un cri de douleur, recula et se saisit l'entrejambe.

Son copain, qui ricanait comme un idiot, dit :

- Ah ! Ah ! Ah ! maintenant j'aurai la femme pour moi tout seul.

April a fait un tour sur elle-même. Du revers de la main, elle a frappé le Viking en plein dans le nez. J'ai alors attrapé le bras avec lequel il tenait son épée, j'ai cogné son coude contre la pierre et arraché son arme de sa main engourdie.

Inutile de préciser que nous ne nous sommes pas éternisés. Nous avons immédiatement décampé.

- Le conduit d'aération, a haleté Jalil, c'est la seule issue.

Il se trouvait à une cinquantaine de mètres devant nous. Mais il fallait faire vite, car un nouveau contingent d'hommes avançait dans notre direction. Il fallait les prendre de vitesse.

J'ai été le premier à atteindre l'étroit tunnel, trois secondes avant les Vikings. J'ai bondi pour les empêcher de bloquer l'ouverture.

- Allez-y, dépêchez-vous ! ai-je hurlé aux autres.

Je tenais mon épée devant moi, prêt à l'attaque. Un colosse est venu se placer face à moi. Ses cheveux grasseyés étaient coiffés en deux tresses qui pendaient de part et d'autre de son casque. Il serrait dans sa main le long manche d'une hache de guerre.

Il me fixait d'un air goguenard et affichait le sourire réjoui d'un guerrier fou se préparant pour la bataille. Il m'a menacé d'une voix de stentor. On aurait dit un catcheur dans son numéro de gros méchant. Seulement, ce type-là ne jouait pas la comédie.

Les autres s'étaient déjà tous glissés dans le tunnel à l'intérieur duquel ils marchaient à quatre pattes comme des bébés. Le spectacle de leurs derrières qui se dandinaient était plutôt drôle.

J'ai reculé vers le conduit sans baisser mon arme. Le Viking avait l'air déçu, mais il n'avait pas l'intention de me laisser partir. Il s'est glissé derrière moi dans l'étroit conduit.

Je marchais en crabe, rampais maladroitement à reculons, m'écorchais les genoux, me cognais la tête au plafond trop bas. Et pendant tout ce temps, j'agitais mon épée à bout de bras et à bout de forces.

- Je vais te tuer ! ai-je crié.

Le Viking s'est esclaffé. Il avait raison.

Mort de trouille, je continuais de ramper sans perdre de vue mon adversaire qui avait l'air de bien s'amuser. Pour lui, c'était la fête. Il souriait comme un footballeur qui viendrait de marquer un but.

Mais il avait omis un détail important : il n'est pas commode de se promener avec une énorme hache dans un tunnel qui ne fait pas plus d'un mètre de diamètre. Il essayait de me frapper, mais j'arrivais à rester hors d'atteinte et parfois même à repousser sa hache avec mon épée.

J'ai entendu Christopher jurer derrière moi.

- Ça ne mène nulle part, a-t-il crié.

J'ai continué à reculer.

- Ça tombe droit dans l'eau, une centaine de mètres plus bas.

Nous n'avions pas beaucoup de solutions. Nos chances

de survivre à un plongeon de cette hauteur étaient d'une sur cent. Mais en restant ici à faire la causette aux Vikings, nous avons aussi quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent d'y laisser notre peau.

- Saute ! ai-je crié.

- Oh, non ! J'aurais dû me laisser avaler par ce serpent, s'est exclamé Jalil.

J'ai jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule. Le carré de lumière était plus proche que je ne le pensais. Je voyais derrière moi les fesses de Jalil et les cheveux d'April.

Le Viking a profité de ce moment de distraction pour m'envoyer un coup de hache. Le tranchant de la lame m'a frappé la poitrine juste sous la clavicule.

- Mais qu'est-ce que tu attends pour sauter ? ai-je crié, pris de panique. Saute ! Ce type va me tuer !

J'ai continué de reculer, mètre par mètre, et puis soudain je n'ai plus rien senti sous moi. La dernière chose que j'ai vue en tombant a été l'air surpris du Viking.

CHAPITRE 15

Je suis tombé à la renverse la tête la première. J'ai aperçu les autres, et en dessous les eaux sombres couleur d'encre. J'ai vu tout autour de nous les falaises déchiquetées.

Nous tombions. Nous faisons une chute de cent mètres, la hauteur d'un immeuble de quarante étages. Ce que font habituellement les désespérés qui ont renoncé à vivre.

J'allais heurter la surface de l'eau et mourir.

Mais en attendant, je tombais. Comme Christopher, qui était le plus proche de l'eau. Nous tombions, mais liés lentement. Beaucoup trop lentement. L'air ne me h mettait pas le visage. Je respirais de manière saccadée. Mon cœur battait à tout rompre. Dans les profondeurs de mon cerveau, je restais convaincu que j'allais m'écraser.

Mais j'ai alors vu Christopher toucher la surface. Il s'est enfoncé dans l'eau sans faire un remous, tel un plongeur olympique. Juste derrière lui il y avait April, puis lalil. Et tous deux n'ont pas fait plus de vagues que s'ils avaient plongé du bord d'une piscine.

J'ai eu le temps de me redresser, de ramener mes jambes à la verticale et de les tendre vers le bas. A ce moment-là, j'ai vu une lumière briller entre deux rochers pointus, au sommet de la falaise. Elle a ensuite clignoté pour disparaître complètement à l'instant même où je touchais la surface de l'eau.

Les pieds les premiers. Je me suis enfoncé, mais de deux mètres tout au plus. Pendant quelques secondes, l'eau a eu sur moi un effet réconfortant. Elle apaisait la douleur de mes poignets à vif, de ma poitrine contusionnée et de mon nez écrabouillé. Et, par-dessus tout, elle me débarrassait de mon sentiment de lâcheté.

Mais j'ai bientôt senti le froid. Cette eau était presque glaciale. Je suis remonté vers la surface.

- Waouh ! a fait Jalil qui inspirait une grande bouffée d'air à un mètre de moi. Ça pèle.

Christopher et April n'étaient pas très loin non plus.

- Nagez vers le rivage, leur ai-je dit.

- Tu es sûr ? plaisanta Christopher. Je me disais qu'on pourrait se faire une petite partie de water-polo.

J'ai relevé la tête au maximum pour avoir une meilleure vue sur les alentours. Nous nous trouvions dans ce qui ressemblait à un étroit bras de mer. De hautes falaises noires nous encerclaient et me donnaient l'impression d'être dans un vaste puits. Il me semblait sentir de quel côté était la mer, mais je ne pouvais pas la voir. Les falaises formaient de grands rideaux qui me bouchaient la vue dans toutes les directions.

J'ai aperçu un bateau. Instinctivement, j'ai plongé la tête sous l'eau. C'était une réaction idiote. S'il y avait des gens à bord, ils nous avaient forcément vus tomber, mais l'embarcation semblait aller à la dérive.

- Il y a un bateau, ai-je dit après être remonté à la surface.

Le froid commençait à m'engourdir sérieusement.

- Leonardo, a bredouillé April qui claquait des dents.

- Quoi ?

- Leonardo DiCaprio dans *Titanic*. Naufragé dans les glaces de l'Atlantique Nord.

.le n'ai pas vu le film. Allez, nageons jusqu'au bateau.

- Tu n'as pas vu *Titanic* ! s'exclama une voix incrédule derrière moi tandis que j'utilisais tout ce qui me restait de forces pour rejoindre le bateau.

Il n'était pas très loin.

Je me suis agrippé au plat-bord et j'ai fait basculer l'embarcation vers moi afin de regarder à l'intérieur. Il n'y avait personne. Je n'ai vu que deux rames et des trucs ni lâchés par une corde.

Ce bateau avait sans doute un propriétaire, mais désormais il m'appartenait.

Je me suis hissé à la force de mes bras, au prix de gros efforts, j'ai fini par rouler, dégoulinant et frigorifié, au fond de l'embarcation.

Je ne souhaitais qu'une chose : rester allongé là et me reposer, mais j'ai quand même soulevé mon corps lourd comme du plomb et me suis

agenouillé pour tirer

Christopher hors de l'eau. Il m'a ensuite donné un coup de main pour hisser à bord Jalil et April.

Nous nous sommes tous affalés, inertes et épuisés. Nous savions que nous aurions dû courir, ou tout au moins ramer, pour sauver nos vies, mais nous étions à bout de forces, et le froid avait encore ajouté à notre fatigue.

J'ai soulevé mon buste dur comme du granit et me suis adossé aux affaires arrimées là. L'appui était confortable et j'ai fermé les yeux. Je n'avais jamais eu l'intention de m'endormir, pas dans ce bateau léger à peine plus grand qu'une barque. Mais j'étais épuisé.

J'ai fermé les yeux sur les falaises noires qui se dressaient au-dessus de ma tête.

Et je les ai rouverts en cours d'histoire.

J'ai laissé échapper un cri et me suis redressé sur ma chaise, faisant glisser de la table mon livre qui est tombé par terre.

CHAPITRE 16

- Oui, monsieur Levin ? a fait M. Arbuthnot, le professeur, qui me regardait par-dessus les demi-lunes de ses lunettes. Cette exclamation exprimait-elle votre enthousiasme pour la contribution de Galilée au progrès de la science ?

Je me suis cramponné à ma table et j'ai dévisagé la fille assise à ma droite. J'étais dans ma salle de cours. Incroyable !

J'étais sec. J'avais chaud. Je portais un jean et un grand sweat-shirt.

J'ai regardé mes poignets. Ils étaient intacts. Pas de sang, pas de plaie, rien. Je me suis envoyé une claque dans la poitrine et n'ai ressenti aucune douleur. J'ai touché mon nez. Il était tout gonflé sous son bandage. Ce détaillé au moins était réel.

- C'était un rêve, ai-je murmuré.

M. Arbuthnot a perdu patience :

- Monsieur Levin, nous étudions actuellement la Renaissance italienne et c'est un vaste programme. Certes, peu de vos camarades prêtent attention à mes propos mais, même s'ils ne sont que deux ou trois, ne pensez-vous pas que par respect pour eux vous devriez vous maîtriser ?

C'était de la folie. Est-ce que tout ça n'avait été qu'un rêve ? Impossible.

Mes yeux se sont ouverts d'un seul coup. Ils sont tombés sur le visage contrarié de Jalil. Sa main était posée sur mon nez et ma bouche. Il était en train de m'étouffer.

D'un geste vif, j'ai écarté ses doigts glacés de mon visage.

- Mais qu'est-ce qui te prend ?

- Vous voyez, a-t-il fait, très calme. Pas la peine de crier. Privez une personne d'oxygène et elle se réveillera aussitôt.

Il s'est rassisi, serrant ses bras grelottants contre son corps.

Je l'ai contemplé d'un air parfaitement ahuri. April et Christopher, trempés jusqu'aux os, me regardaient.

- Comment peux-tu dormir? a-t-elle demandé, outrée.

- Il a le seul oreiller, a dit Christopher qui m'a poussé et s'est mis à défaire le ballot sur lequel je m'étais appuyé.

Mais les nœuds résistaient à ses doigts bleuis par le froid.

Jalil lui est venu en aide. Il a ouvert son couteau pour couper la corde. Puis il l'a enroulée et l'a mise dans le sac à dos d'April.

Je l'ai regardé faire, un peu abasourdi. J'en étais encore à me demander comment je m'étais retrouvé en cours avec M. Arbuthnot. Avais-je rêvé? Était-ce maintenant que je rêvais? Pourtant tout m'avait semblé bien réel, aussi réel que ce que j'étais en train de vivre.

- Ce sont des vêtements, a fait Christopher, des vêtements chauds. Servez-vous.

Il a passé une robe de laine grise taillée comme un sac à patates à April.

J'ai dû rêver, ai-je dit. J'étais de retour dans notre monde. En plein cours d'histoire.

- Ah ouais ? a fait Christopher. Eh bien, il est nul, ton rêve. Tu pouvais rêver de n'importe quoi et il a fallu que tu te retrouves en cours d'histoire. Nul.

Il me tendait une fourrure grise à longs poils. Elle était faite de deux peaux de bêtes grossièrement cousues ensemble. Je me suis enveloppé dedans. J'ai trouvé une ceinture et l'ai serrée autour de ma taille. J'ai alors réalisé que j'avais enfilé le vêtement à l'envers. Il n'y avait pas de trou pour passer la tête, mais les peaux formaient de vagues épaulettes.

Pourvu que ce manteau me tienne chaud, je n'en demandais pas plus.

- Est-ce que tout ceci ne vous semble pas curieux? demanda Jalil. Un bateau qui dérive et personne à l'horizon. Et, comme par hasard, nous y trouvons des vêtements qui justement nous vont parfaitement.

Je me suis mis debout avec beaucoup de précaution pour ne pas faire chavirer notre embarcation. J'ai scruté les alentours.

Des falaises sortaient des nuages pour plonger directement dans l'eau et devaient encore s'y enfoncer sur plusieurs centaines de mètres. Je ne voyais aucun endroit où accoster, à l'exception d'un éboulis de rochers au pied d'une falaise.

- Si nous n'avions pas trouvé ce bateau, nous serions morts de froid, ai-je déclaré. Nous n'aurions jamais pu regagner le rivage.

- On est des petits chanceux, alors, a fait April, sarcastique. Quelle chance on a !

- Et cette chute, elle ne vous a pas semblé bizarre ? a demandé Christopher. On est tombés au ralenti. Personne n'aurait pu survivre à un tel plongeon.

- Quelqu'un veille sur nous, a dit April, et je lui dis mille fois merci.

Jalil a secoué la tête. Il était enveloppé dans une peau de mouton retournée. Il avait même trouvé un chapeau qui allait avec.

J'aurais pu me moquer de lui mais, dans mon manteau île fourrure, je n'avais pas l'air tellement mieux. Et, pour être franc, je lui enviais sa toque qui avait l'air bien chaude.

- Avant de remercier nos sauveurs, j'aimerais savoir comment ils ont accompli ces miracles, a-t-il dit. Comment fait-on tomber quelqu'un au ralenti sans cordes et sans parachutes?

Pendant un moment, Christopher a eu l'air de chercher une bonne blague à sortir, mais il a dû changer d'idée, parce que je l'ai vu ouvrir un petit paquet qui était avec les vêtements. Il en a sorti ce qui ressemblait à des misses de dinde.

- Mais où sont les frites ? a-t-il demandé d'un air faussement ingénu. Il y a quatre morceaux de viande. Et je ne vois dessus ni asticots ni moisissures.

- Je suis végétarienne, a déclaré April. Et, même si je ne l'étais pas, je ne mangerais pas ces vieilles cuisses de dinde.

- Moi, j'engloutirais un poulet vivant avec ses plumes, a prévenu Christopher.

- Il faut qu'on fasse avancer ce bateau, ai-je dit. Est-ce que quelqu'un sait ramer et se servir d'un gouvernail?

- D'un quoi? a fait Christopher en arrachant un gros morceau de viande de sa cuisse de dinde.

- Je vois, ai-je repris. Je ferais mieux de prendre les rames.

Je me suis installé face à la poupe et j'ai fixé les rames dans leurs tolets en os taillé. Je les ai plongées dans l'eau, et le bateau s'est mis en mouvement. Même si nous n'allions pas très vite, je me sentais mieux en avançant.

- Nous devons réfléchir à la situation, a déclaré Jalil. Nous devons comprendre où nous sommes et ce que nous faisons là.

Christopher a ricané tout en continuant à dévorer sa cuisse de dinde.

- Moi, je connais la réponse, a-t-il dit. Nous sommes tous dans le même bateau.

Jalil ne s'est pas décidé à rire, mais April a souri et a regardé le morceau de viande que tenait Christopher.

- T'en veux un bout ? lui a-t-il proposé en tendant son pilon à April.

- Non, merci. J'attendrai de voir de quoi tu vas mourir. Salmonellose, botulisme ou poison.

Christopher a croqué un autre morceau d'un air provocant.

- Résumons la situation, a fait Jalil. Nous avons été transportés dans un endroit qui ne devrait pas exister et qui pourtant existe. Nous avons rencontré des créatures qui ne devraient pas non plus exister : Loki, Fenrir, un serpent long comme un convoi de semi-remorques, des trolls, et je ne parle même pas des Vikings. Nous faisons un plongeon de cent mètres et nous tombons au ralenti pour atterrir miraculeusement près d'un bateau contenant des vêtements pour trois hommes et une femme, lit tant que nous y sommes, réfléchissez à cette question : pourquoi un dieu viking parlerait-il notre langue ?

Je commençais à mieux manipuler les rames dont le rythme régulier me rassurait. Mais l'exercice faisait saigner la plaie superficielle que j'avais à la poitrine. Ça n'avait rien d'inquiétant. Mais, cette blessure n'allait pas cicatriser si je continuais comme ça.

La falaise défilait, uniforme et monotone.

De temps à autre, je jetais un coup d'œil par-dessus mon épaule. Mais je ne voyais rien et devant nous non plus.

April contemplait Jalil avec un sourire narquois.

- Tout ça est magique, a-t-elle dit pour le taquiner.

Elle devait savoir sur lui quelque chose que j'ignorais,

Il a réagi au quart de tour.

- De la magie ? Tu veux dire du surnaturel ? a-t-il dit sur un ton condescendant. Des superstitions pour les idiots. Ces histoires d'horoscopes, de tarots, d'envoûtements, d'auras, et tous les délires du New Age, c'est de la daube. Tout ce qui existe est naturel. La notion même de surnaturel est absurde. Par définition, la nature est la somme de tout ce qui existe. Donc, si une chose existe, c'est qu'elle fait partie de la nature.

April jubilait. Jalil était tombé à pieds joints dans le panneau.

- Alors, j'attends ton explication, Jalil. Je me trompe peut-être, mais ce Loki m'a semblé plutôt surnaturel.

- Voilà justement où je voulais en venir. Je ne nie pas l'existence de Loki et de tout le reste. Je veux simplement dire qu'il y a forcément une explication logique.

Christopher s'est esclaffé.

- Tu sais, je pensais que tous les Blacks de Chicago levaient de devenir Michael Jordan, mais toi visiblement tu échappes à la règle.

- Tous les Noirs n'ont pas les mêmes aspirations, a rétorqué Jalil, glacial. Pardon, je rectifie. Nous avons en commun une chose: nous n'aimons pas que des blancs-becs ignorants nous enferment dans des stéréotypes.

Christopher a levé les deux mains devant lui en signe il apaisement et a dit :

- Te fâche pas, je suis d'accord avec toi. Moi aussi je ne crois que ce que je peux voir, toucher, manger, boire et dépenser. Tout le reste, c'est du pipeau pour moi.

April a approuvé :

Tu as parfaitement raison ! Quel homme ! Résolu et viril. Tu me donnes la fièvre. Nous allons mourir, de toute façon, alors embrasse-moi, Christopher.

Elle s'est approchée de lui et lui a murmuré d'une voix chaude:

- Tu crois que je plaisante, mais je parle très sérieusement. Je te veux, ici et maintenant.

Son numéro était tellement convaincant qu'il a fini par esquisser un mouvement vers elle. Mais elle a repoussé son bras qui essayait de l'enlacer et s'est mise à rire.

- Alors comme ça, tu ne crois que ce que tu vois ? Mais là, tu étais prêt à croire à un miracle.

Déconcerté, Christopher est devenu tout rouge, puis il s'est esclaffé. Je dois lui reconnaître ce mérite. Beaucoup de mecs savent rire des autres. Lui sait rire de lui-même, et ce n'est pas courant.

J'ai continué à ramer tout en réfléchissant à ce qu'avait dit Jalil. Il avait des idées très arrêtées, alors que moi j'étais largué. Je n'étais sûr que d'une chose : tout cela était lié à Senna.

J'étais en train de penser à elle, quand notre bateau a dépassé une pointe rocheuse. Nous avons alors constaté que nous n'étions plus seuls.

CHAPITRE 17

Des drakkars vides, voiles baissées, étaient doucement ballottés par les vagues. D'autres bateaux reposaient sur la grève, au fond de l'anse que formait le port. Ils avaient été hissés sur une étroite bande de sable noir. En tout, il devait y avoir trente ou quarante vaisseaux de guerre et autant de navires plus larges qui servaient probablement au transport des marchandises.

A bâbord, je vis des filets de fumée qui montaient dans le ciel. Un village. A travers les mâts nus, je distinguais » 1rs maisons de pierre et des gens, beaucoup de gens, qui allaient et venaient.

Les falaises noires et dentelées s'élevaient au-dessus du village, dessinant une crête de dragon au-delà de laquelle on apercevait des arbres, une forêt de grands pins, droits et noirs, qui poussaient sur une pente douce.

J'ai entrevu une sorte de muraille, mais elle était en partie cachée. Entre elle et les rochers, il y avait une étendue d'herbe.

Autrefois, il y avait sans doute des arbres qu'on avait abattus pour bâtir le village.

Descendons de ce bateau, avant qu'ils ne nous voient, a suggéré Christopher.

Ils nous ont déjà vus, ai-je signalé en montrant du menton un homme qui se tenait sur un navire ancré non loin du nôtre.

Il avait un pied sur le plat-bord, une main sur son arc et nous observait d'un œil mauvais.

- Je me demande s'il pourrait nous toucher à cette distance.

- Je n'attendrai pas de le savoir, a dit Jalil.

April a pris la situation en main.

- Bonjour, a-t-elle fait à l'adresse de l'homme. Comment allez-vous ?

Pas de réponse.

J'ai continué à ramer. Si ce type savait viser, il pouvait facilement nous atteindre. Un très bon archer arriverait même, en moins de trente secondes, à nous mettre à tous une flèche en plein cœur.

Cette flèche, je la sentais. Je la sentais dans mes tripes, je la sentais me transpercer la colonne vertébrale. Je m'imaginais passant la main dans mon dos et tirant sa pointe ensanglantée.

- A mon avis, on devrait s'éloigner discrètement en lui faisant de grands sourires, a suggéré Christopher.

Mon épée était posée au fond du bateau. Si j'arrivais à me rapprocher suffisamment, peut-être que...

Soudain, derrière un navire apparut un bateau à peine plus grand que le nôtre. A l'intérieur deux hommes ramaient avec des biceps larges comme mes cuisses. Le bateau exécuta un quart de tour impeccable pour éviter la proue en forme de serpent d'un autre navire et avança vers nous.

- Décidément, il n'y a pas moyen d'avoir la paix, a fait Christopher.

Un homme s'est arrêté de ramer pour se lever.

- Qui êtes-vous ? Que venez-vous faire ici ?

En fait, ils étaient trois. Trois contre nous quatre. Mais nous faisions figure de bébés face à ces monstres qui, pardessus le marché, étaient armés. Ces types étaient dangereux, et nous n'avions aucun moyen de nous défendre contre eux.

- Bonjour, je m'appelle April.

Elle avait pris, pour s'adresser à eux, son sourire le plus éblouissant.

Le Viking lui a lancé un regard noir.

- Est-ce que vous laissez vos femmes parler à votre place ?

- Gros macho, a-t-elle fait, mais pas trop fort.

J'ai repoussé mes rames en arrière pour freiner.

- Je m'appelle David. Voici Christopher et Jalil.

- Ce sont des noms bien étranges.

- C'est que justement nous sommes des étrangers.

- Quelle sorte d'hommes êtes-vous? De quel pays venez-vous ? Êtes-vous des adorateurs du soleil, des saletés de mangeurs d'hommes ?

- Je propose que nous répondions par un non catégorique, a fait Christopher.

- Non, a balbutié April. Nous sommes du nord de Chicago.

Le Viking l'a regardée. Cette réponse n'avait pas l'air de lui plaire. Il réfléchissait, je le voyais dans ses yeux. Ma vie dépendait de ces yeux.

Soudain, le visage du Viking s'est illuminé.

- Seriez-vous les ménestrels ? Le roi Olaf au pied d'airain en attend une troupe. Il était très impatient et craignait qu'ils n'aient été dévorés par des bêtes sauvages ou assassinés.

- Eh bien, que le roi ne s'inquiète plus. Nous sommes ses ménestrels, s'est empressé de déclarer Christopher d'une voix tremblante. Nous sommes sains et saufs, et ce n'est pas faute d'avoir croisé en route des gens qui en voulaient à nos vies.

Le Viking avait retrouvé son air soupçonneux. Il a jeté un regard d'avertissement à l'archer. Du coin de l'œil, j'ai vu que l'autre redressait son arme. Avec une vitesse effarante, l'homme a dégainé une flèche et a bandé son arc.

- Si vous êtes des ménestrels, chantez-nous un air.

J'ai regardé Jalil qui à son tour a regardé Christopher. Nous nous sommes tous tournés vers April. Dans le même temps, je me suis baissé juste assez pour attraper la poignée de mon épée. En étant assez vif, j'arriverais peut-être à dégommer le grand balèze. Bien sûr, il resterait l'archer.

- Je ne connais pas de chants vikings, a chuchoté April.

- Trouve un truc qui parle de types qui se font tracter, ai-je fait.

- Quoi ? Du Marilyn Manson par exemple ? Je n'écoute pas cette musique de dépressifs.

- Tu ne connais rien d'un peu saignant ? a demandé Christopher. T'étais où à l'époque du gangsta rap ?

Elle s'est mordu la lèvre et a froncé les sourcils tandis qu'elle fouillait sa mémoire.

- *Killing me softly !* s'est-elle écriée finalement. *Killing... Killing me softly with his song... playing my life with his words...*

J'ai retenu mon souffle. Le monde autour de nous s'est figé. April chantait, et le Viking allait décider s'il nous laisserait vivre assez longtemps pour entendre la fin de cette chanson.

La flèche allait partir. Je tendrais la main pour l'arrêter mais, le temps que mon bras se lève, que mes doigts se referment, la flèche m'aurait déjà touché, transpercé. Mon sang jaillirait.

April se prenait au jeu. Sa voix d'abord tremblante de peur devenait d'instant en instant plus puissante et mélodieuse. Elle avait fermé les yeux et tordait ses mains blanches. Ses ongles s'enfonçaient dans sa chair.

Elle avait du coffre. Hélas ! ce qu'elle chantait ne ressemblait pas à l'idée que je me faisais d'un chant viking.

- *I heard he sang a good song, I heard he had a style. And so I went to hear him to listen for a while...*

J'ai observé attentivement le grand Viking pendant que la jolie voix d'April résonnait dans le port. Il gardait le même visage dur, mais j'ai bientôt vu quelque chose de stupéfiant.

L'homme pleurait. Et je ne dis pas qu'il avait l'œil humide. C'étaient de vraies grosses larmes qui dégouлинаient le long de ses joues couturées de cicatrices jusqu'à sa barbe grasseuse.

Derrière lui, son compagnon était tout aussi ému. J'ai jeté un coup d'œil en direction de l'archer. Il ne pleurait pas, mais il avait le regard dans le vague.

J'ai lâché la poignée de mon épée. Nous n'aurions pas besoin de nous battre. Nous allions chanter pour sauver nos vies.

CHAPITRE 18

Le village était plus grand que je ne l'avais d'abord cru. Son architecture n'avait rien de remarquable ni de grandiose, exception faite d'une sorte d'hôtel de ville construit en rondins qui surplombait les maisons environnantes.

Trois jetées s'avançaient dans l'eau, et il y avait aussi un quai en planches goudronnées. Des hommes déchargeaient les cargaisons de navires marchands à coque large.

Il s'agissait sans doute d'esclaves. Us formaient une troupe disparate. Parmi eux se trouvaient des Vikings aux cheveux blonds et aux yeux bleus, mais aussi des femmes, ainsi que des individus plus petits, au teint mat, et des Noirs. Tous avaient la tête rasée. Je n'ai pas vu de fouet, mais j'ai aperçu deux grands et vieux Vikings qui braillaient des ordres inutiles et rudoyaient tout le monde.

Derrière le quai, il y avait des entrepôts en rondins, eux aussi. Ils faisaient un peu penser à ceux des villes du Far West.

Juste derrière la jetée la plus éloignée se dressait le rempart que j'avais déjà entraperçu. Fait de rondins verticaux qui se terminaient en pointe, il s'incurvait vers l'intérieur des terres. Il devait faire le tour du village, mais d'où je me tenais je n'en voyais qu'une partie. Il y avait également une tour qui, elle aussi, me rappelait les forts des westerns. Toutefois, à la place des soldats en tuniques bleues de la cavalerie américaine, il y avait des archers qui arpentaient le parapet et donnaient l'impression d'être en état d'alerte.

Nous avons grimpé vers la ville. Ici, la population était plus visible. 11 y avait beaucoup de gens, plus que ne pouvaient en contenir les vingt ou trente maisons qui constituaient le village.

En outre, cette ville aux dimensions modestes ne pouvait à elle seule posséder toute la flotte des navires qui mouillaient dans le port. J'ai compté plus de trente mâts et j'étais encore loin du total.

Pour la plupart, les hommes semblaient occupés à parader en s'apostrophant à voix haute et en s'envoyant de grandes claques dans le dos. Ils étaient presque tous armés, mais ne portaient pas les mêmes armes ni les mêmes vêtements. Au bout d'un moment, on arrivait ainsi

à distinguer les officiers de ceux qui devaient être les simples soldats.

Les officiers étaient vêtus pour la plupart de cottes de mailles. Leurs épées avaient des pommeaux incrustés de pierres précieuses ou des fourreaux ornés d'or. Certains avaient des haches de guerre dont la poignée était sculptée et le tranchant finement gravé. Leurs hautes bottes étaient en cuir, leurs fourrures plus luxueuses et leurs pantalons mieux cousus. Ils étaient accompagnés par des ordonnances, des espèces d'assistants qui leur portaient leur casque et leur hache.

Les soldats avaient des vêtements et des armes plus simples. Ils n'avaient pas droit aux cottes de mailles, ni aux ornements d'or et de pierres précieuses. Leurs haches avaient davantage l'air de sortir d'un supermarché que d'une bijouterie, et leurs casques donnaient l'impression d'avoir été fabriqués avec des boîtes de conserve recyclées.

Pourtant, eux aussi avaient le verbe haut et plastronnaient comme leurs officiers. Visiblement, dans cette armée-là, on n'obligeait pas les hommes à ramper ni à se mettre au garde-à-vous.

Un autre détail m'a frappé. Tous ces gars ne collaient pas à l'image qu'on se faisait traditionnellement des Vikings. Certes, le grand blond prédominait, mais il y avait dans la troupe des hommes de type amérindien, africain ou asiatique. D'autres encore étaient des métis, nés de parents nordiques et africains ou asiatiques. Il y en avait dans les rangs des simples soldats, mais aussi parmi les officiers. Toutefois, quelle que soit la couleur de leur peau, tous avaient le même air conquérant, le même rire sonore, le même regard ardent et féroce.

Blonds ou bruns, tous avaient la même stature de colosse, le même visage crasseux et la même odeur de sueur et de viande grillée. Ces types-là n'étaient pas déguisés, ils ne jouaient pas la comédie. C'était des guerriers farouches, entraînés au combat. Partout où je posais les yeux, je ne voyais que des visages balafrés ou éborgnés, des oreilles coupées et des membres amputés. Un jeune Viking, probablement à peine plus âgé que moi, avait une vilaine cicatrice sur chaque joue. Quelqu'un avait dû lui transpercer la bouche d'un coup d'épée.

A côté d'eux, je me sentais tout petit et faible. C'était une impression à laquelle je n'étais pas habitué, et que je n'aimais pas. Le souvenir de ma terreur continuait de me tourmenter. Il surgissait de nulle part, accompagnant la moindre de mes pensées comme un poisson pilote.

Évidemment, tous les hommes n'étaient pas des guerriers. J'en

voyais qui n'étaient pas armés. Certains étaient richement vêtus. Peut-être des marchands. D'autres travaillaient. Nous sommes passés devant une forge dont le feu dégageait une chaleur infernale. Deux esclaves ruisselant de sueur actionnaient un énorme soufflet, tandis qu'un Viking au torse velu et aux épaules aussi larges que la calandre de ma vieille Buick frappait le fer à grands coups de marteau. Bang ! bang ! bang !

Des épées pendaient sur le devant de l'échoppe, ainsi qu'un bel assortiment de haches. Mais il y avait aussi des cerceaux pour le cerclage des tonneaux, des clous et des outils de menuiserie.

Notre guide - ou notre ravisseur, il pouvait être l'un ou l'autre - nous a fait traverser un endroit où se trouvaient une dizaine de tas de braises. Des vaches, des chèvres, des cochons et des moutons entiers cuisaient lentement au-dessus de broches tournantes. Des soupes bouillaient dans de grands chaudrons. Des poissons, qui mesuraient pour certains pas loin d'un mètre de long, étaient suspendus au-dessus des feux, coincés entre deux grilles de fer.

Près d'une cinquantaine de femmes s'activaient dans la cuisine à ciel ouvert sous la surveillance d'une créature gigantesque avec deux tresses de cheveux noirs.

- Je vous présente mon épouse, nous a dit notre guide sur un ton très cordial.

- Elle est impressionnante, a fait April. Est-ce que je peux vous demander son nom?

- Elle s'appelle Gudrun, Gudrun la Terreur des hommes.

En me regardant plus attentivement, j'ai vu qu'elle portait une branche d'arbre dénudée qui mesurait un mètre cinquante de long et qui se terminait par un double nœud gros comme un poing.

- Je me présente, Thorolf, a ajouté notre guide.

Il a alors fait un geste qui m'a surpris. Il a sorti une bourse de cuir, ainsi qu'un fin rectangle de papier grossièrement découpé et s'est mis à rouler une cigarette.

- Vous aurez peut-être oublié nos noms, parce qu'ils sont étranges pour vous. Aussi, permettez-moi de vous les rappeler. Voici April, Christopher, Jalil et je suis David.

- Qui est votre suzerain? nous a demandé Thorolf aussi naturellement que s'il nous avait demandé quel lycée nous fréquentions.

Pourtant, je sentais que sa question n'était pas anodine et qu'elle pouvait receler un piège.

- Nous ne dépendons de personne, ai-je fait en essayant de prendre un ton aussi dégagé que le sien.

Il m'a fixé de son pénétrant regard bleu, puis il a allumé sa cigarette, a tiré une bouffée et a expiré un nuage de fumée.

- Vous êtes des hommes libres ? Pas des esclaves ?

- Oui, c'est ça. Nous sommes des hommes libres.

- Vous n'êtes pas de la région ? a-t-il continué.

- Non, ai-je répondu, volontairement laconique.

Thorolf s'est contenté de cette réponse. Ou tout au

moins il a compris que nous ne mettrions pas notre nez dans ses affaires s'il ne se mêlait pas des nôtres.

- Je vais vous faire servir à manger et à boire. Notre seigneur vous fera appeler quand il souhaitera être divertí. Il tient présentement conseil avec les autres rois et comtes.

Il nous a guidés jusqu'à un enclos qui devait contenir quarante à cinquante chevaux trapus au poil long. Sur tout le périmètre de la clôture, il y avait des apprentis. Certains contenaient du foin et de la luzerne pour les chevaux, et d'autres ce que l'on obtient après les avoir nourris de foin et de luzerne.

- Attendez ici, a dit Thorolf en désignant une petite remise ouverte qui semblait propre et plutôt confortable. On va vous apporter de la nourriture. Et à boire, bien sûr. A quoi sert de manger, si on ne boit pas ?

Il s'est éloigné d'un pas lourd, en recrachant de petits nuages de fumée dans l'air chargé de givre.

- Du tabac ! s'est exclamé Jalil tout excité.

- Ça m'a dérangée, moi aussi, a dit April, mais je n'ai pas jugé que le

moment était bien choisi pour se plaindre de la fumée.

- Mais qui te parle de fumée ? a repris Jalil sur un ton Impatient. Ce type est un Viking et il se roule des cigarettes avec du tabac !

Nous l'avons tous regardé d'un air interdit. J'étais occupé à ce moment-là à réfléchir à une retraite dans le eus où les choses tourneraient mal.

- Le tabac a été importé en Europe avec la découverte du Nouveau Monde. Comme le maïs et la tomate, j'ai vu qu'ils faisaient justement cuire des tomates et du maïs dans leurs chaudrons. Ces plantes étaient inconnues A l'époque des Vikings.

- C'est à ce genre de détails que tu t'attaches, a remarqué Christopher. Bon sang, ce type est un Viking tout ce qu'il y a de plus vrai qui parle notre langue et se trouve habiter à deux pas de Loki et de sa joyeuse famille. Pourquoi est-ce qu'il n'aurait pas le droit de s'en griller une si ça lui fait plaisir?

- Ça prouve que tout ceci n'est pas un rêve, a déclaré Jalil. Je pourrais rêver de Vikings, et comme je ne parle pas leur langue, il faudrait bien qu'ils s'expriment en anglais. Mais je ne suis pas ignorant au point de rêver de Vikings fumant du tabac. Et je ne vois pas pourquoi j'irais imaginer des Nordiques de type asiatique. Noirs, à la rigueur.

- Ça prouve simplement que ce n'est pas ton rêve, a rétorqué April. C'est peut-être le mien, et je trouve que c'est plutôt... excitant tous ces hommes costauds et virils.

Une femme est apparue soudain. Elle portait un plateau qu'elle a déposé sans un mot par terre avant de s'éloigner.

Nous avons tous contemplé le plateau. Il contenait une miche de pain noir, un grand bol de soupe, un gros morceau de fromage puant et deux autres bols, l'un contenant de l'eau et l'autre...

- De la bière ! s'est exclamé Christopher aux anges. Eh, c'est peut-être un rêve après tout. Mon rêve.

- A mon avis, ce n'est pas une très bonne idée de nous soûler, ai-je fait.

Personnellement, je ne bois jamais d'alcool.

- Tu veux rire ? Après la journée qu'on vient de passer ! Jamais je n'aurai de meilleure excuse pour me soûler.

Il a bu une longue gorgée de bière en me défiant du regard par-dessus le bol.

April le lui a pris des mains en riant.

- Je suppose qu'ici l'âge légal pour consommer de l'alcool doit être de trois ans, a-t-elle remarqué.

Elle a avalé un peu de bière et a tout recraché par terre.

- Bon, je crois que je vais rester à l'eau.

Nous nous sommes partagé le pain que nous avons englouti goulûment. Il était délicieux. La soupe nous a paru encore meilleure, même si nous avons dû attraper les bouts de légumes avec nos doigts.

- Ça fait du bien de manger, a fait Christopher. Quand on a été suspendu à la muraille d'un château et poursuivi par une bande de dingues, rien de tel que d'avalier un morceau. Et de boire un coup, a-t-il ajouté en me jetant un autre de ses regards provocants.

J'ai tranquillement pris une gorgée d'eau.

C'est alors que nous avons entendu un éclat de rire retentissant. Je me suis retourné brusquement et j'ai vu Thorolf hilare. Il rigolait tellement que de grosses larme* coulaient le long de ses joues.

Nous avons réussi à faire pleurer cet homme deux fois en l'espace d'une heure à peine.

- Venez, est-il parvenu à articuler entre deux hoquets. Le roi vous demande. Y a pas à se tromper, vous êtes vraiment des ménestrels pour boire l'eau du rince-doigts et laisser la bière. Ah ! Ah ! Ah !

CHAPITRE 19

Nous n'avons pas de spectacle à leur présenter, a murmuré April.

Nous étions en train de nous frayer un chemin à travers une foule joyeuse de gaillards ivres qui se bousculaient allègrement. La foule devenait de plus en plus dense à mesure que nous approchions du grand bâtiment qui dominait le centre de la ville.

- Faites place ! criait Thorolf en poussant brutalement mais sans méchanceté les simples soldats et en écartant les officiers d'un coup d'épaule.

Le nombre des officiers grandissait à mesure que nous avançons, et le degré d'ébriété aussi. Je mesurais une tête de moins que la moyenne des types que nous croisions, quand ce n'était pas une tête et un cou. La plupart des hommes étaient armés.

Soudain, on nous a poussés dans un espace vide. Je n'y avais pas vraiment fait attention quand nous étions entrés dans le vaste hall, mais j'ai alors remarqué pour la première fois que nous nous trouvions dans une version miniature de la salle du trône de Loki. Sauf que les murs de bois n'étaient pas doublés de pierre, comme chez lui, mais recouverts d'un enduit grossier.

Le plafond haut était supporté par d'énormes poutres.

Sur notre gauche pendait une collection de boucliers pour la plupart cabossés et troués. A droite étaient accrochés des drapeaux et des bannières en grand nombre. Des trophées, probablement. Les boucliers et les bannières de ceux qui avaient eu la malchance de croiser la route des Vikings. C'était le genre de trucs qu'on voit habituellement dans les musées, mais ceux-là n'étaient pas des (cliques d'une lointaine bataille. Les corps de certaines des personnes à qui ils avaient appartenu étaient encore en train de pourrir dans un champ enveloppé de brume, pleurés par leurs veuves et leurs orphelins.

Le centre de la salle était occupé par un âtre qui devait bien faire la taille d'une petite piscine. La fumée qui s'en dégageait s'échappait par un trou ouvert dans le plafond. Mais l'odeur était persistante. Une odeur de viande carbonisée qui se mêlait aux effluves de sueur, de bière et de tabac.

- On dirait une fête organisée par mon frangin, a crié Christopher mais, dans le brouhaha général, c'est à peine M on l'a entendu.

De l'autre côté de l'âtre, derrière une table recouverte d'une nappe, étaient assis une dizaine de Vikings. Ces hommes-là étaient visiblement riches et puissants. Ils portaient des broches en or, des fourrures somptueuses, des cuirs polis, des pendentifs d'argent autour du cou. Leurs timbales décorées de fins filigranes étaient en argent elles aussi, ainsi que les manches de leurs couteaux plantés dans des quartiers de viande qu'on avait disposés devant eux.

Certains avaient de vraies têtes de fous. Ivres, l'œil huilant d'une lueur sadique, ils vous toisaient avec l'air de vous dire: «N'approche pas ou je t'en colle une!» toutefois le gros de la troupe était composé de gens plutôt sobres et sympathiques. Ils sirotaient de la bière et une autre boisson qu'on leur versait dans de petits verres, mais ils avaient le regard encore assez vif.

Parmi eux, j'ai aperçu un visage connu. En bout de table, ignoré de tous, se trouvait le vieil homme qui avait sacrifié les moutons.

Il m'a regardé. Nous savions l'un et l'autre que nous nous étions déjà vus. J'ai retenu mon souffle et, pendant un instant, j'ai presque oublié de respirer.

Au centre de la table trônait un homme noir qui déchiquetait un morceau de viande saignante piqué au bout de son couteau.

Thorolf nous a poussés vers lui.

- Mon roi, les ménestrels sont là, a-t-il hurlé pour se faire entendre.

- Je vous conseille d'être bons, nous a averti le roi Olaf au pied d'airain.

Il a dirigé le morceau de viande planté au bout de son couteau vers un convive assis à sa gauche.

- Mon ami, le roi Éric le Funeste, prétend que son épée est assoiffée de sang.

Tout le monde s'est esclaffé sauf l'intéressé qui a grogné :

- Veux-tu que je souille mon épée avec ces... saltimbanques ? Je préfère les jeter au feu et écouter leur graisse crépiter comme le font les adorateurs du soleil.

Une dispute a éclaté. Un autre Viking est intervenu :

- Ne calomnie pas les adorateurs du soleil. Ma seconde femme était une princesse de ce peuple. Ils ne brûlent pas les gens. Ils leur ouvrent la poitrine et leur arrachent le cœur encore battant.

Cette remarque a donné lieu à toute une série de gestes et de commentaires obscènes parmi les hommes.

- Une princesse, fi ! Cette fille n'était qu'une esclave avec un beau...

- Ils les brûlent aussi ! a soutenu Éric en martelant si fort la table de son poing qu'il a fait sauter en l'air un cochon rôti. Ils les brûlent et mangent leurs os.

- Insinuerai-tu que je suis un sot, et que ma seconde épouse, la mère de mon fils aîné, aurait osé me mentir?

Voulant calmer les esprits, Olaf a levé sa main devant lui et a même posé son couteau sur la table.

- Valeureux rois, il y a ici quatre ménestrels. Tu brûleras ceux qui te déplairont, Éric, et toi, Hedrick, tu arracheras le cœur des autres.

Cette nouvelle bonne blague d'Olaf a déclenché des rires gras dans l'assistance, tandis qu'un peu partout des gens demandaient : « Qu'est-ce qu'il a dit ? »

- Allons, ménestrels. Jonglez, dansez et récitez-nous des poèmes. Si vous nous divertissez, vous serez généreusement récompensés. Sinon...

Il promena un regard circulaire dans la salle, sans doute pour faire son petit effet avant de sortir une autre de ses plaisanteries.

- Sinon, pour me montrer équitable, je vous ferai d'a-bord arracher le cœur... et puis rôti à petit feu.

La dernière fois que j'avais voulu divertir quelqu'un, » 'était avec ce maudit poème qui m'avait valu les sarcasmes de Christopher.

Mais là, ça allait être pire.

Soudain, un relatif silence s'est installé, une sorte d'ac- i al mie dans le bazar généralisé.

- April, chante quelque chose! a marmonné Christopher à travers ses dents serrées.

- ... je... a-t-elle balbutié.

Le regard d'Olaf s'est assombri. L'homme n'avait plus envie de rire.

- Récitez un poème, a-t-il grondé d'une voix qui a fait trembler les poutres du plafond.

J'ai ouvert la bouche :

« Car le temps sans repos achemine l'été

Vers le hideux hier et là le déconfit,

Sève prise de gel, vert feuillage en allé,

Neige sur la beauté, et partout dénuement. »

- Te gausserais-tu de moi, ménestrel ?

Ce n'était pas Loki mais, dans le genre terrifiant, il se posait là.

C'est Christopher qui nous a sauvés. Je ne m'explique toujours pas ce qui l'a poussé. Je ne comprendrai jamais le cerveau qui a pu concevoir une telle idée. Pourtant, je dois admettre que son idée était géniale.

Les poings serrés, il a fait un pas en avant. Il avait les genoux flageolants, mais il a réussi à les maîtriser pour se tenir bien droit.

Et, d'une voix sonore dans laquelle perçait une légère note d'hystérie, il a entonné :

« Allons enfants de la Norvège,

Le jour de gloire est arrivé

Contre nous de nos ennemis l'étendard sanglant élevé

Entendez-vous au fond des fjords

Rugir les féroces guerriers

Qui viennent armés de leurs épées

Conquérir les flots des mers du Nord ?

Aux armes, Norvégiens, montez dans vos drakkars

Voguez, voguez sur l'océan

Jusqu'à la fin des temps, fin des temps. »

Il a repris le refrain, puis s'est arrêté net. Les Vikings sont restés interdits. Un profond silence s'était installé dans la salle. Soudain, les yeux noirs d'Olaf ont pris un éclat nouveau.

- Comment appelles-tu cette sorte de poésie? a-t-il demandé.

- Euh, une chanson, a répondu Christopher d'une voix de fausset.

- Une chanson ! a répété Olaf. Eh bien, chante-nous un autre couplet, mais reprends tout depuis le début.

- Tu connais le deuxième couplet ? m'a-t-il demandé d'un air désespéré.

Reprendre depuis le début ne posait pas de difficultés. Jalil, April et moi-même avons joint nos voix à celle de Christopher pour former un chœur qui n'était pas toujours très juste. Mais comment allait-il inventer un deuxième couplet ?

« Amour sacré des Walkyries

Conduis, soutiens nos bras vengeurs !

Liberté, liberté chérie !

Combats avec tes défenseurs. »

Nous avons tous repris le refrain en chœur, et ce fut un triomphe. Les Vikings martelaient le sol de leurs pieds, poussaient des cris de délire. Les plus souls essayaient de chanter avec nous mais ils avaient bien du mal à suivre la mélodie.

Christopher m'a souri d'un air ravi.

- Tu as vu ? On s'est mis ces types dans la poche.

C'est à ce moment-là que, fendant la foule, quatre gigantesques trolls ont fait leur entrée.

CHAPITRE 20

- Je le sens mal, a chuchoté Jalil.

- Mais entrez donc, mes bons trolls, a proposé Olaf avec un sourire crispé. Quel bon vent vous amène parmi cette assemblée d'hommes ?

Ses paroles étaient visiblement trop subtiles pour ces créatures qui le regardèrent d'un air ahuri. Pendant ce temps, je cherchais un moyen de nous échapper. Chaque sortie était bloquée par une bonne centaine de Vikings.

Rien à faire, nous étions pris au piège. J'avais commencé à reprendre espoir et je me trouvais brutalement replongé dans la dure réalité. Nous n'étions rien que quatre gamins chétifs égarés dans un pays de tueurs fous.

J'ai vu le vieil homme du sacrifice qui m'observait. M'avait-il reconnu ou était-ce de la simple curiosité de sa part ?

- Parlez donc, mes bons trolls, a repris Olaf. Que faites-vous ici et que voulez-vous ?

Le chef du groupe sembla enfin comprendre ce qu'on lui disait.

- Je me nomme Gatch, et je suis envoyé par le grand Loki qui recherche quatre...

Il s'est creusé les méninges en faisant rouler ses yeux de cochon.

- Le grand Loki cherche quatre jeunes gens qui étaient ses hôtes et qu'il a perdus.

Je m'étais convaincu que les rois vikings étaient au mieux des guerriers primitifs et au pire des ivrognes sans cervelle.

Pourtant, quand j'ai jeté un coup d'œil apeuré vers la table, j'ai vu une dizaine de visages pleins d'intelligence et de vivacité.

« Souviens-toi, si tu survis, de ne pas sous-estimer ces hommes », ai-je alors pensé.

Olaf a considéré les trolls tout en mâchonnant calmement son

morceau de viande.

- Le grand Loki a donc... perdu ses hôtes ?

Il n'accusait pas ouvertement le troll de mentir, mais il ne se laissait pas abuser non plus.

- Oui, ô puissant roi, a répondu Gatch en inclinant sa grosse tête de rhinocéros.

- Es-tu certain que ces hôtes ne se sont pas enfuis ?

- Personne ne s'échappe du château du grand Loki ! a répondu le troll outragé. Il est gardé par des hommes loyaux et des trolls puissants.

Diplomate, Olaf a hoché la tête.

- Ce que tu me dis est certainement vrai car, si le grand Loki laissait s'échapper des prisonniers, il passerait pour un sot aux yeux de tous. Et vous, mes chers trolls, vous ne traiteriez pas votre maître de sot. N'est-ce pas ?

Les quatre trolls secouèrent la tête. Non, jamais ils ne feraient passer Loki pour un sot. Mais ils n'étaient pas aveugles non plus, c'est pourquoi ils nous dévisageaient avec insistance.

- Voilà les hôtes de Loki, a déclaré brusquement l'un d'eux.

Il venait de déclencher les hostilités. Je me suis préparé à passer à l'action.

Tandis que je cherchais des yeux une épée, j'ai remarqué que partout les mains s'étaient posées sur les armes. Le brouhaha des conversations s'était tu. C'est en murmurant qu'Olaf a rétorqué :

- Ce sont mes ménestrels.

- Mais leur visage est pareil à celui des hôtes du grand Loki.

- Me traiterais-tu de menteur, ami ? a demandé Olaf avec un sourire mielleux qui n'aurait pas trompé le plus idiot des trolls.

Il lui suffisait de lever le petit doigt pour qu'aussitôt une multitude d'épées et de haches les mettent en pièces. Les trolls le savaient.

- Vénérable roi..., a commencé le chef de leur bande qui s'est

immédiatement trouvé à court d'inspiration.

Olaf s'est levé. C'était un homme de grande taille, même pour un Viking. Je ne sais pas s'il était plus fort que ce troll, mais il aurait quand même pu lui mettre une bonne raclée.

- Nous savons tous pourquoi nous sommes rassemblés ici, a-t-il déclaré d'une voix emphatique. Nous sommes rassemblés là pour lancer un nouveau raid, comme l'ont fait avant nous nos pères et les pères de nos pères, même à l'époque de l'Ancien Monde, avant que les dieux n'aient créé Everworld, le monde éternel. Et comme nos pères avant nous, nous allons appareiller nos navires et partir semer la terreur parmi nos ennemis.

Des dizaines de pieds ont martelé le sol, puis le calme est revenu dans la salle.

- Seulement cette fois, nous avons un nouvel objectif. Nous allons collecter la rançon exigée par Loki. Et pour cela, nous disposons d'une arme puissante.

Tout le monde sauf nous devait savoir quelle était cette arme parce que, à ce moment-là, comme si Olaf avait présenté Michael Jordan à un club de fans, la foule s'est mise à pousser des hurlements de délire.

Olaf a laissé ses hommes hurler un moment avant de continuer :

- Puis nous paierons la rançon à Loki pour libérer d'une injuste captivité Odin le Borgne, notre père à tous.

J'ai vu Jalil hausser les sourcils et j'ai pensé : « Ce ne sont pas des hommes de Loki, ou tout au moins pas tous. »

- Moi, Olaf, que certains surnomment Olaf au pied d'airain depuis que mon pied de chair m'a été arraché par un dragon, un dragon qui plus jamais ne viendra troubler la paix d'un quelconque village...

Des murmures approuvateurs se sont fait entendre dans la salle. Les hommes semblaient dire : « Bien joué, Olaf. » Visiblement, tous appréciaient les propos du roi, tous à l'exception des trolls qui avaient capté le message : « J'ai zigouillé un dragon, alors n'essayez pas de jouer au plus fin avec moi. »

- Moi, Olaf au pied d'airain, ai prêté le serment de conduire cette expédition et de payer à Loki la rançon qu'il réclame.

Il s'est penché vers la table pour rapprocher son visage de celui du troll.

- Va trouver ton maître et dis-lui ceci : il a besoin de nous pour anéantir les adorateurs du soleil qui ont fait alliance avec les Hetwan. Je me suis engagé et je tiendrai mon engagement. Toutefois je ne suis pas le vassal de Loki et je ne laisserai pas ses infâmes suppôts mettre en doute mes propos.

Les trolls eurent un moment d'hésitation, mais il fut de courte durée.

- Les hôtes de Loki ne se trouvent pas ici, a déclaré Gatch.

Olaf, magnanime, a ouvert les bras.

- Ne vous l'avais-je pas dit?

Les trolls se retournèrent, bousculèrent quelques types sur leur passage pour faire bonne mesure, puis disparurent. Dans la salle, on se remit à respirer, moi y compris.

- Les Hetwan, m'a murmuré Jalil.

- Ouais, j'ai entendu.

Nous avions vu une de ces créatures chez Loki. Et d'après ce que j'en avais compris, cette espèce d'extraterrestre parlait au nom du chef des Hetwan. Mais tout cela me dépassait et ne me concernait pas. Mon seul sujet de préoccupation était Olaf. Nous devons continuer à le distraire. Tant qu'il serait content, nous resterions vivants.

- Chante-nous encore cette chanson, m'a-t-il demandé.

Une fois de plus, nous avons entonné notre hymne. J'aurais chanté n'importe quoi pour faire plaisir au grand Viking.

CHAPITRE 21

A notre vingtième reprise de *La Norvégienne*, notre public éméché et vacillant s'égosillait avec nous. Puis April a chanté son tube, *Killing me softly*, et tiré des sanglots à toute l'assistance. Les solides et intraitables guerriers laissaient sans honte couler leurs larmes. Ces gars-là ne craignaient pas, en pleurant, de passer pour des mauviettes.

Ils ont commencé à nous passer des morceaux de viande. De la chèvre ou du cheval, je ne sais pas au juste. Nous avons mangé, après quoi April a bu une grande rasade d'eau, ce qui a déclenché l'hilarité générale. Peu à peu, c'est devenu un jeu. Nous levions nos bols de bière comme pour boire et marquions un temps d'arrêt. Tous les Vikings nous regardaient, retenant leur souffle. Alors nous faisions une grimace de dégoût et buvions de l'eau à la place de la bière.

L'effet était garanti. Tous les Vikings s'esclaffaient. Les femmes et les esclaves s'étaient même approchés pour observer notre numéro.

- On est des vedettes, s'est exclamé Christopher. Si ces types avaient la télévision, on aurait notre émission à une heure de grande écoute avant la fin de la semaine.

Les Vikings ont festoyé jusqu'à trois heures bien sonnées. Régulièrement, des esclaves démêlaient avec une infinie patience les corps enchevêtrés de ceux qui étaient ivres morts et les emportaient sur des civières. Il flottait dans la vaste salle une odeur âcre de bière éventée, de vomi, d'urine, de fumée, de tabac, de viande grillée et de sueur.

Nous étions nous-mêmes à deux doigts de nous effondrer d'épuisement quand Olaf a finalement laissé tomber sa grosse tête sur la table, marquant ainsi la fin des festivités. Des esclaves se sont emparés de son grand corps inanimé et l'ont allongé sur la table.

Un Thorolf à peu près sobre est venu nous chercher. Il nous a fait sortir de la ville et nous a guidés jusqu'à une forêt inquiétante, plantée d'arbres noirs et peuplée d'ombres menaçantes, comme les forêts des contes de Grimm.

Au loin, des loups poussaient leur hurlement plaintif.

Plus près de nous, parfois si près qu'il me semblait qu'en tendant la main je pourrais les toucher, des yeux brillants nous observaient. Les créatures auxquelles ils appartenaient surveillaient chacun de nos gestes, avides de déguster la moelle de nos os.

Thorolf ne paraissait pas effrayé, mais il gardait sa main fermement serrée sur le manche de sa hache. Une fois, il l'a même soulevée de son épaule, voulant sans doute montrer combien elle était lourde et lancer un message d'avertissement.

- Rien de tel qu'une bonne promenade de quinze kilomètres quand on n'a pas dormi, a grommelé Jalil.

- Où allons-nous, Thorolf? a demandé April qui avait la voix cassée d'avoir chanté trop longtemps dans la fumée des cigarettes.

- Vous allez loger dans ma ferme jusqu'à ce que notre flotte prenne le large demain, si les vents nous sont favorables. Olaf au pied d'airain a insisté pour que vous soyez bien traités.

- C'est un protecteur des arts, ai-je marmonné.

Thorolf a souri.

- Olaf aime qu'on le divertisse, c'est vrai. Mais, pardessus tout, il tient à montrer à tous qu'il n'est pas le vassal de Loki.

Ainsi, le roi savait parfaitement que nous étions les prétendus hôtes que Loki faisait rechercher. Et en nous protégeant, il résistait à son ennemi.

- Nous lui servirons de monnaie d'échange, a fait Jalil. Loki exige une rançon pour libérer Odin, mais Olaf n'a mu une confiance en lui. Si le marchandage devient trop dur, il pourra nous jeter comme amuse-gueules sur la table des négociations.

Tout à coup, j'ai eu nettement moins d'affection pour Olaf.

Thorolf a contemplé Jalil d'un air troublé. Cette idée ne l'avait sans doute pas effleuré, mais maintenant qu'elle venait d'être évoquée, il ne l'écartait pas d'un gros éclat de rire.

Les rois et les chefs ont parfois des desseins qui échappent aux hommes du commun que nous sommes, a-t-il admis.

Nous avons continué notre marche, restant toujours sur nos gardes,

redoutant à chaque détour du chemin de nous trouver face à Fenrir. Nous suivions une étroite route de terre bordée par de grands arbres. En levant les yeux, j'apercevais de temps en temps une tache de ciel gris, annonciatrice de l'aube. Mais j'étais tellement épuisé que je ne prêtais que très peu d'attention au paysage.

Puis Thorolf nous a fait quitter la route pour emprunter un chemin qui paraissait beaucoup moins fréquenté. A cet endroit, la forêt se faisait moins dense. Entre les troncs blancs des bouleaux, on entrevoyait des clairières et même quelques fleurs d'une pâleur spectrale.

A l'issue d'une autre interminable marche, nous nous sommes brusquement retrouvés dans un paysage de campagne éclairé par l'aube naissante.

Un long champ en pente douce s'étendait devant nous.

Il y poussait une herbe d'un vert tellement intense qu'il paraissait irréal. Au loin se dressait un haut pic rocheux dont le sommet était couvert de neige. Le ciel était d'un bleu profond, l'air gorgé de la fraîcheur du matin.

Nous avons aperçu une ferme que nous n'avions tout d'abord pas remarquée. Elle semblait composée d'un bâtiment principal auquel on avait adjoint de nombreuses constructions annexes qui partaient dans toutes les directions. Les murs, bas et sombres, n'avaient que de rares fenêtres. L'herbe qui recouvrait le toit était du même vert brillant que celle du champ.

Il y avait un enclos avec un seul cheval. Sur la colline, des moutons qui broutaient formaient çà et là de petites taches de duvet blanc.

La lumière du soleil est parvenue à me réveiller un peu. J'ai alors remarqué que Thorolf observait le moindre détail. De son œil perçant, le maître des lieux s'assurait que tout était en ordre sur ses terres.

Alors que nous approchions, Gudrun la Terreur des hommes apparut dans l'encadrement de ce qui devait être la porte de devant. Mais il était difficile de savoir au juste où était l'avant et l'arrière de ce bâtiment bizarre.

Elle s'est mise à rire en voyant son époux accompagné de nous quatre.

- Je t'amène des invités, a dit Thorolf qui l'a enlacée et lui a donné

un gros baiser vorace.

- J'avais bien vu, lui a-t-elle répondu. Ils pourront dormir avec les vaches. Avez-vous faim ? a-t-elle demandé en s'adressant à nous.

- Non, madame. Nous sommes juste fatigués.

- Divertir les rois est un travail épuisant, a déclaré la femme.

- Et s'échapper du château de Loki l'est encore plus, a ajouté Thorolf.

Gudrun est devenue livide. Ses lèvres se sont mises à trembler, tandis que ses yeux se tournaient dans une direction précise. Celle du château de Loki.

- Olaf au pied d'airain les a pris sous sa protection, a expliqué Thorolf.

- Mais nous, est-ce qu'il nous protège? a-t-elle demandé d'un air sombre. Quand le roi Olaf vous aura emmenés toi et les autres hommes, nous serons toujours là, à la merci de Loki, de ses prêtres et de ses horribles créatures.

Elle nous a contemplés avec une expression lugubre. Nous n'étions pas exactement les bienvenus. Toutefois, cela ne l'a pas empêchée de nous mettre entre les mains une petite miche de pain et d'ordonner à une esclave encore ensommeillée de nous conduire jusqu'à une étable inoccupée.

L'endroit empestait le musc, mais il était propre. Une vieille femme qui marmonnait dans sa barbe était en train de traire les vaches. Elle n'a même pas levé les yeux quand nous sommes passés. La jeune esclave nous a conduits jusqu'à l'étable dont le sol était couvert de foin, le me suis laissé tomber face contre terre. Une seconde plus tard, je dormais comme un bébé.

- Quand ça arrivera, est-ce que tu me sauveras, David? m'a murmuré une voix.

- Oui, ai-je répondu. Mais d'abord il faut dormir.

Quand j'ai rouvert les yeux, les chiffres rouges de mon réveil indiquaient trois heures vingt et un.

CHAPITRE 22

Mon réveil !

Je me suis redressé brusquement dans mon lit. Des couvertures ! Des draps ! Je les ai repoussés. Dessous, je ne portais rien, ni T-shirt, ni cote de fourrure, ni chaussures de sport sales.

Mes poignets ! Ils étaient intacts. Aucune cicatrice.

J'ai cherché à tâtons l'interrupteur et allumé la lumière.

J'étais dans ma chambre !

Figé, j'ai regardé autour de moi. Non, c'était un rêve. Tout cela n'était pas réel. Ce n'était pas possible.

- Qu'est-ce que ça veut dire ? ai-je marmonné.

Je me suis levé de mon lit doucement, prudemment comme si je craignais de casser quelque chose. J'ai marché jusqu'à mon placard pour y chercher mon T-shirt Radiohead, celui que j'avais mis pour aller courir.

Il avait disparu, tout comme mon sweat-shirt aux manches coupées et mes chaussures de sport. Tous les vêtements que je portais avaient disparu.

Je suis resté planté devant mon placard, complètement déboussolé. Est-ce que j'étais en train de rêver? Où était le rêve, ici ou là-bas? Et si April avait raison? J'étais peut-être un dingue enfermé dans une cellule capitonnée, et tout ce que je vivais n'était peut-être que le fruit de mon délire.

J'ai attrapé le téléphone. Je devais appeler Jalil.

Et pour lui demander quoi, à trois heures du matin? « Salut, Jalil, est-ce que tu fais le même cauchemar que moi ? »

Senna. C'était elle la clé.

Je me suis habillé en hâte et j'ai descendu l'escalier à l'as de loup. Au passage, j'ai jeté un coup d'œil vers la liambre de ma mère. Cette

fois, la porte était fermée. Ce n'était donc pas la même nuit.

Je suis sorti dans la rue sombre. L'aube était encore loin. Ici, c'était la nuit noire et là-bas le matin.

Je marchais à grands pas, et mes bottes claquaient sur If bitume. Il faisait froid, humide, mais il ne pleuvait pas. J'ai longé des maisons normales, avec des clôtures, des haies et des pelouses normales. Certaines étaient plongées dans l'obscurité, d'autres éclairées par la lumière du porche. Dans l'une d'elles, j'ai reconnu la clarté bleuâtre d'une télévision. Un insomniaque ou un lève-tôt.

Huit pâtés de maisons séparaient la mienne de celle de Senna. Ses parents avaient de l'argent. Ils habitaient dans une petite voie privée près de la plage.

J'ai augmenté mon allure. Je n'étais pas fatigué. Pourquoi? Pourtant, j'étais épuisé dans... Comment devais-je l'appeler ? Mon rêve ? L'autre endroit ? Le merveilleux pays des Vikings déjantés?

Je suis arrivé devant la maison de Senna. Elle était protégée, du côté de la rue, par une haute haie et par un muret de pierre du côté de la plage. J'ai opté pour le muret qui serait plus facile à franchir.

Je l'ai escaladé et j'ai atterri sur un gazon impeccable. Aucune lumière ne brillait dans la maison. Je savais où se trouvait la fenêtre de la chambre de Senna.

Elle se situait au deuxième étage. Juste au-dessous du toit de la véranda qui faisait le tour de la maison. Il était supporté par d'épais piliers de bois sculpté qui reposaient sur un piédestal.

Il ne serait pas facile d'y grimper, mais ce n'était pas non plus impossible.

L'idée m'a alors traversé que je me conduisais comme un fou. Pourtant, je devais en avoir le cœur net. Tant que personne ne me voyait et appelait les flics... Senna, elle, ne m'en voudrait pas.

Enfin, je l'espérais.

Non, bien sûr, quelle raison aurait-elle d'en vouloir à un mec avec qui elle sortait depuis quelques jours à peine et qui s'introduisait dans sa chambre au beau milieu de la nuit? J'étais dingue! Elle allait se mettre à hurler et rameuter tout le quartier. Son père et sa belle-mère me feraient mettre en taule.

J'avais perdu toute notion de ce qui était considéré comme normal. J'étais revenu dans un monde régi par la logique, un monde rationnel ou tout au moins un monde cohérent et prévisible.

Je ne pouvais plus faire machine arrière. Il était trop tard, j'étais déjà allé trop loin. J'ai commencé mon escalade. Je devais savoir, autrement je n'arriverais plus jamais à retrouver le sommeil. Je ne pouvais pas garder à l'esprit le souvenir brûlant d'Everworld sans savoir une fois pour toutes si j'étais sain d'esprit ou prêt pour l'internement.

J'ai avancé à quatre pattes sur le toit de la véranda jusqu'à ce que je trouve la fenêtre. J'ai essayé de la soulever tout doucement. Elle n'était pas verrouillée.

Je l'ai fait glisser centimètre par centimètre avec d'innombrables précautions.

J'ai ensuite écarté les rideaux de tulle blanc. Était-elle là? Allongée dans son lit à m'attendre? Se réveillerait-elle, surprise mais pas effrayée, prête à s'abandonner l'instant, à m'attirer dans ses bras, à coller son corps chaud contre le mien ?

J'ai avalé ma salive. Qui était la Senna que je recherchais ? N'était-elle pas un rêve ?

- Senna ? ai-je murmuré.

Pas de réponse.

- C'est moi, David. N'aie pas peur.

J'ai passé la tête à l'intérieur de la chambre.

- Je me demandais si tu viendrais, a répondu une voix féminine.

Une faible lumière a éclairé la pièce. April avait la main posée sur l'interrupteur de la lampe.

- Elle n'est pas ici, a-t-elle dit.

Je l'ai regardée. Elle a posé les yeux sur moi et a doucement hoché la tête.

- Oui, David, tout cela est bien réel.

CHAPITRE 23

La chambre était grande, assez grande pour le lit double de Senna. Les plis rebondis d'une épaisse couette en duvet d'oie dépassaient d'un panier en osier. Il n'y avait sur le lit qu'une fine couverture de coton et deux oreillers.

Sur le bureau, il manquait l'ordinateur dont étaient équipés tous les lycéens. Des livres de classe, des classeurs, des cahiers et des stylos tramaient.

Je me suis penché pour ouvrir un tiroir.

Je savais que je n'en avais pas le droit, mais en même temps je ne pouvais pas m'en empêcher. Il était fermé à clé.

Les murs étaient décorés de quelques affiches encadrées, des affiches publicitaires banales. On imaginait qu'elles avaient été choisies par un décorateur et qu'elles ne reflétaient pas les goûts personnels de Senna.

Il n'y avait nulle part d'affiche aux coins déchirés de ses groupes préférés, pas de photographies des copines scotchées au miroir d'une table de toilette. D'ailleurs, d n'y avait aucun miroir dans la chambre.

- Senna a disparu voilà trois jours, a déclaré April qui parlait à voix très basse.

- Trois jours, comment ça, trois jours ? C'était aujourd'hui. Enfin je veux dire hier.

Elle a hoché la tête, faisant tomber sur son visage une cascade de cheveux auburn.

Il semble qu'hier ne corresponde pas au même jour ici et là-bas. Et, pour embrouiller encore un peu plus l'histoire, j'ignore depuis combien de temps je suis ici. Je dormais. Mais si tu fouilles dans ta mémoire, David, tu te souviendras d'être allé au lycée hier, alors que nous étions tous à Everworld.

Je l'ai regardée fixement. J'avais sans doute l'air cinglé. mais j'étais dans un monde de fous. Le plus étrange, c'était qu'elle avait raison : je me rappelais effectivement être allée au lycée la veille. Je me souvenais

de m'être levé comme tous les jours pour aller en classe, mais aussi d'avoir été au château de Loki et au festin des Vikings.

Pourtant la partie «normale» de ma mémoire, celle dans laquelle je me souvenais de la salle de classe, du gymnase, d'avoir parlé avec un type prénommé Tony qui voulait échanger son casier avec le mien pour se rapprocher de la salle où avaient lieu presque tous ses cours, toutes ces images du quotidien étaient figées comme une photographie, alors qu'Everworld était un film en couleurs, une vidéo pleine d'action.

- Est-ce que c'est la salle de bains ? ai-je demandé et, sans attendre la réponse, j'ai poussé la porte et allumé la lumière.

C'était une salle de bains privée qui ne donnait sur aucune autre pièce. Il n'y avait dedans ni armoire à pharmacie ni miroir.

Une corbeille tressée était posée sur une étagère. J'ai regardé à l'intérieur. Elle contenait du dentifrice, une brosse et un peigne, des pansements et des allumettes. Aucun maquillage.

Rassure-moi, tu as une explication, ai-je dit.

April m'a fait un de ces sourires en coin dont elle a le secret.

- Moi, je n'y comprends rien. Je sais seulement que, en dépit des apparences, tout ceci n'est pas un rêve. Je me suis réveillée à côté, dans ma chambre, avec le souvenir que Senna avait disparu. Je me rappelais de nous tous au lac, la regardant sur la jetée. Je me rappelais aussi mes parents me demandant si je savais ce qui lui était arrivé.

- Ils doivent se faire un sang d'encre.

- C'est ce qu'on pourrait penser en toute logique, a dit April en me fixant de son regard pénétrant. Nous n'avons pas la même mère, tu le sais. Tout le monde est très vague sur ce qui est arrivé à celle de Senna. Je me suis bien sûr fait ma petite idée, mais personne ne m'a jamais dit ouvertement qu'elle s'était enfuie. Tu pourrais penser que ma mère ne s'inquiète pas trop pour elle qui n'est que sa belle-fille, mais elle n'est pas comme ça. Elle n'a jamais fait de différence entre nous. Enfin, c'est ce que je pense.

Précédant April, j'ai regagné la chambre.

- Attends un peu, je ne te suis plus. Tu dis avoir des souvenirs des deux derniers jours et te rappeler que tes parents ont remarqué la disparition de Senna, mais qu'ils n'ont pas paru inquiets?

- Exact, en fait, ils agissent comme s'ils s'inquiétaient, a-t-elle rectifié.

- Tu insinues qu'ils feraient semblant ?

- Oui, comme s'ils essayaient de masquer un autre sentiment plus authentique.

- Quel sentiment ?

- Du soulagement.

Nous nous sommes regardés en silence.

Tout cela était trop compliqué, beaucoup trop compliqué pour David Levin. Un jour ici équivalait à trois jours là-bas. Nous - April et moi, mais peut-être aussi Jalil et Christopher - n'étions pas portés disparus. Nous vivions toujours dans ce monde et dans l'autre. Nous menions, en quelque sorte, deux vies dans deux endroits différents.

Je me suis pris la tête entre les mains, et April s'est mise à rire doucement.

- Un problème?

J'ai laissé retomber mes mains, tout penaud.

- Ouais, c'est la grosse migraine, comme au cours de physique. Je n'arrive pas à réfléchir de cette façon. Je peux seulement raisonner en ligne droite. De A à B et à C. Mais si on commence à introduire des « si ceci, alors cela », je me noie complètement.

- Il faudrait savoir si ceux que nous sommes dans le monde réel se rappelleront que nous étions dans cette chambre à parler de Senna.

- Tu penses donc que nous allons retourner à Everworld ?

April a haussé les épaules.

- Je pense que, lorsque nous nous réveillerons là-bas, nous serons là-bas.

- Ce que nous vivons actuellement serait donc un rêve.

Elle a réfléchi un instant, avant de répondre :

- Un jour, quelqu'un m'a dit : « Les rêves ne sont peut-être pas

vraiment des rêves. Ce sont peut-être des souvenirs d'un autre univers.
»

- Il n'avait pas abusé des infusions, ton pote ?

- Une fois, j'ai fait un cauchemar dans lequel je voyais Senna. Je me suis réveillée en hurlant. Je devais avoir dix un onze ans. Mon père est entré dans ma chambre et m'a rassurée : « Ne t'inquiète pas, les rêves ne sont pas réels. Ce ne sont que des neurones qui se connectent au hasard dans ton cerveau. » Dès qu'il a été parti, Senna s'est approchée de mon lit. Elle m'a dit que ce n'était pas dans ma tête, que c'était la réalité, mais une réalité différente, une réalité d'ailleurs. Ce n'était pas très réconfortant.

Je me rappelais le rêve dans lequel je l'avais vue venir à moi et m'embrasser. Je me rappelais la froideur de son contact et son air vorace quand elle m'avait dit que je lui appartenais à jamais. Et je me rappelais aussi ce qui avait suivi, ce que j'avais ressenti. J'aurais donné ma vie pour éprouver la même chose encore une fois.

J'ai promené mon regard sur les étagères. Il n'y avait là que des livres imposés par le programme scolaire.

Je ne sais pas ce que je m'attendais à y voir. Cette chambre était vide, aussi impersonnelle qu'une chambre d'hôtel.

- Senna n'est pas une personne très rassurante, ai-je répondu avec un léger retard. Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

April a soupiré.

- Je n'en ai pas la moindre idée.

Elle s'est assise sur le lit et d'un air absent a caressé la couverture qui frôlait sa jambe.

- On dirait que personne n'a jamais vécu dans cette chambre, ai-je remarqué sur un ton rageur.

J'aurais voulu qu'on me donne un indice, une explication. Senna n'avait rien laissé derrière elle, une fois de plus.

- Elle était très secrète, a fait April. Tu veux que je te dise le plus drôle ? Je me suis réveillée en pensant que je devais réviser à fond ma chimie. Il y a un contrôle demain. Et tu sais quoi ? Je n'ai pas pu mettre la main sur mon manuel, ni sur mon sac à dos. Tout est resté là-bas.

J'ai hoché la tête. Dans ma mémoire du monde réel, je me rappelais moi aussi que j'avais un devoir à rendre. C'était risible. Demain, soit je serais au lycée à m'excuser platement auprès de mon professeur, soit je me réveillerais dans une étable viking, à côté des vaches. Ou encore je vivrais les deux mondes. Ou aucun. Ou...

Je me suis assis près d'April. Elle était réelle, et moi aussi.

Mais cette chambre ne l'était pas. Chaque objet, chaque détail était réel bien sûr, sorti d'un magasin ou d'un catalogue. Tout y était matière, mais l'ensemble était faux.

- Si seulement on pouvait prendre des armes à feu et les ramener avec nous, ai-je dit. Je ne sais pas si on pourrait faire beaucoup de mal à Loki avec un 9 mm, mais j'aimerais quand même essayer.

Quel gamin tu es ! s'est exclamée April. Pourquoi pas un char d'assaut, tant que tu y es ?

Son rire a momentanément détendu l'atmosphère.

- Ce ne serait pas une mauvaise idée, ai-je répondu en souriant. Un tank serait le moyen de transport idéal pour Everworld.

- T'es pas croyable !

Soudain, je l'ai trouvée terriblement attirante. Mettez-vous à ma place. Nous parlions à voix basse, assis sur un lit. Je la sentais tout contre moi. Derrière notre calme apparent, nous n'étions que des chiots apeurés. April était magnifiquement belle.

- Tu sais, ai-je commencé à dire, mais je me suis repris. Tu sais, j'ai passé la soirée d'avant-hier avec Senna.

- Avec, comment ça ? a demandé April en prenant un air faussement choqué.

- Non, pas comme tu le comprends. J'étais simplement avec elle. Et elle sentait que quelque chose allait arriver. Elle me l'a dit. Quelque chose de terrible. Sur le moment, j'ai pensé qu'elle avait péti un boulon.

April avait cessé de sourire. Le moment d'émotion était bel et bien terminé. Son visage avait pris une expression extrêmement grave.

- Explique-toi, David.

- Eh bien, elle m'a dit : « Il va arriver quelque chose. » Et ensuite...

J'ai hésité. Après tout, ce qu'elle m'avait confié à ce moment-là ne regardait que Senna et moi. Et puis, c'était tellement fou.

- Laisse tomber.

- Pas question, a protesté April. Nous sommes tous concernés. N'oublie pas que moi aussi j'étais pendue par les poignets à cette muraille. Allez, parle.

- Bon, d'accord. Elle... elle m'a demandé si je viendrais à son secours. « Tu me sauveras, David ? » Voilà ce qu'elle m'a dit.

Le regard vert d'April était devenu glacial.

- La garce. Elle a recommencé.

- Recommencé quoi ? ai-je demandé.

Mais cette question, je l'ai posée au museau blanc d'une vache qui me contemplait d'un air stupide en mâchonnant du foin près de mon oreille.

CHAPITRE 24

- Bon sang, tu peux pas la fermer? a grogné Christopher.

Il s'est tourné vers moi et m'a fusillé du regard.

- Pourquoi m'as-tu réveillé ? Mince, j'étais chez moi et je m'apprêtais à faire un raid sur le réfrigérateur. Ma mère avait fait une tarte ! Une vraie tarte aux fraises, pas un de ces trucs surgelés. C'est qu'elle s'y connaît en pâtisserie.

Il m'a observé alors d'un air soupçonneux.

- Dis-moi, David. Je rêve ou bien tu es collé à moi ?

J'ai dû reconnaître avec un mélange d'horreur et de répulsion que Christopher disait vrai. J'avais dormi d'un sommeil si lourd que, pendant la nuit - enfin, c'était le jour, mais il faisait très sombre à l'intérieur de l'étable -, je m'étais blotti contre lui.

Je l'ai repoussé brutalement et j'ai bondi sur mes pieds.

A ce moment-là, April et Jalil ont passé la tête au coin du box.

- Ah, mais vous êtes debout, a fait Jalil. On est i éveillés depuis quelques minutes, mais on ne voulait pas vous déranger.

Il nous a regardés avec un petit sourire entendu.

- Vous aviez l'air d'avoir encore besoin d'un petit moment d'intimité.

- Arrête, t'es trop drôle, a lâché Christopher en se levant lui aussi.

- Moi, je trouve ça marrant, a fait April.

Christopher a chassé de la main les brins de foin collés à son jean.

- J'aimerais vous poser à tous une question : est-ce que quelqu'un d'autre a fait des rêves, disons... intéressants ?

- Je t'ai appelé au téléphone, David, a dit Jalil. J'ai réveillé ta mère. Elle était furax et a refusé d'aller le chercher.

- Je n'étais pas chez moi, de toute façon, ai-je répondu. April et moi étions en train d'inspecter la chambre de Senna.

- Elle a disparu, a déclaré Christopher. Au lycée, les gens ne parlaient que de ça.

La vache m'a renflé et m'a poussé de son museau pour pouvoir atteindre le foin sur lequel j'avais dormi. La traite était depuis longtemps terminée. A l'opposé de l'endroit où nous nous trouvions, un faible rai de lumière entraînait dans l'étable par la porte restée ouverte.

Il faisait jour. Ici, en tout cas. Peut-être que dans l'autre monde une semaine s'était déjà écoulée.

Je me suis dirigé vers la lumière.

- Des univers parallèles, a dit Jalil.

- Quoi?

- Je crois que c'est de cela qu'il s'agit. Comment expliquer autrement ce qui nous arrive ? Nous sommes simultanément ici et là-bas. Pas tout à fait simultanément cependant, parce que le temps ne passe pas à la même vitesse ici et là-bas.

- C'est de la magie, a fait April.

- Magie, mes fesses, a rétorqué Jalil.

Nous sommes sortis dans la lumière vive du jour. Le vert de l'herbe était presque aveuglant. Le ciel ressemblait à celui qui s'affiche en fond d'écran sur les ordinateurs : bleu et parsemé de nuages blancs et dodos.

Presque toutes les vaches étaient sur la colline où elles formaient un petit troupeau non loin duquel broutaient les moutons. Un ruisseau que je n'avais pas remarqué à mon arrivée dévalait la pente. Il était beaucoup trop étroit et pas assez profond pour qu'on puisse y faire du kayak.

- C'est quand même une drôle de coïncidence que deux univers parallèles soient tellement semblables, vous ne trouvez pas? s'est étonné Christopher. Des moutons, îles chèvres, des vaches, de l'herbe verte, un ciel bleu et un cours d'eau qui coule tranquillement. Les caïds du coin sont tous des divinités mythiques, et en plus tout le monde parle anglais. Pour un univers parallèle, on peut «lire qu'il est

drôlement terrestre.

- Les Hetwan n'ont rien de terrestre, a remarqué calmement Jalil. Les lois de la physique ne sont pas les mêmes ici. Nous sommes tombés trop lentement, pourtant la gravité ici ne semble pas différente de ce qu'elle est chez nous. Loki change de taille quand bon lui semble, les loups sont doués de parole, et un serpent géant appelle Loki « papa ». Ce serpent ne peut pas exister. Pas sur terre, pas dans notre univers. C'est tout simplement impossible. Ce loup non plus. Si les animaux mesurent une certaine taille, ce n'est pas sans raison. Un loup de cette grandeur ne pouvait pas exister. Pour supporter le poids de son corps, il lui faudrait des pattes d'éléphant. Plus la hauteur et la longueur augmentent, plus le poids augmente. C'est mathématique. C'est toute la morphologie de l'animal qu'il faudrait changer. Un loup de la taille d'un dinosaure ne peut pas marcher sur la pointe des pattes. Ce sont les lois de la physique, mon vieux. Ces fameuses lois que personne dans l'univers ne peut changer.

- Vous n'avez pas remarqué un truc bizarre chez ce cheval qui broute tout seul dans son enclos ? est intervenue April.

J'ai plissé les yeux pour mieux voir. April devait avoir un regard d'aigle.

Mais en faisant encore un petit effort, j'ai fini par distinguer une corne, une corne unique, longue de trente centimètres et effilée comme une lance, qui sortait du front de l'animal.

- D'accord, ai-je dit en essayant de rester calme. C'est une licorne.

- Je confirme, a fait Jalil en hochant la tête.

- Il ne manque plus que les fées, les elfes et les farfadets, a grogné Christopher. D'une minute à l'autre, on va voir surgir de l'herbe le Petit Poucet qui nous dira : « Je veux rentrer chez moi. Je veux ma maman et sa tarte aux framboises. »

J'ai aperçu Thorolf. Il venait de quitter ses moutons et descendait la colline à pas de géant. A en juger par sa mine, c'était le plus heureux des hommes.

- La brebis est grosse et le vent souffle vers le large, a-t-il annoncé de sa voix de stentor.

J'ai regardé Jalil.

- Qu'est-ce qu'il raconte ?

A la moue qu'il a faite, j'ai compris qu'il n'en savait pas plus que moi.

Thorolf est venu vers nous de sa démarche balourde et m'a envoyé une grande claque dans le dos.

- La brebis est grosse. Ah ! Ah ! Ah ! Je savais bien que le bélier d'Ildric ne nous ferait pas défaut. Au printemps, elle nous donnera une belle portée.

- Oh, ai-je fait en essayant d'avoir l'air intéressé. Alors, vous allez avoir des petits agneaux ?

Thorolf se gratta la barbe d'un air pensif.

- Je dois faire un sacrifice à Freyja avant de prendre la mer. Je ne peux pas compter sur Gudrun. Elle provoquera le courroux de Freyja en faisant une petite offrande.

- Vous allez partir en croisière avec vos copains? a demandé Christopher.

Thorolf l'a fixé d'un regard perplexe.

- Mais vous aussi, vous êtes du voyage, bien sûr.

- Nous aussi?

Il a penché la tête sur le côté d'un air indulgent, comme s'il avait affaire à un enfant pas très vif d'esprit.

- Vous êtes libres de partir ou non, a-t-il repris. Mais sachez que les terres sur lesquelles vous vous trouvez appartiennent à Loki depuis qu'il a pris possession du château. Et quand Olaf au pied d'airain sera parti avec ses hôtes, les prêtres et les créatures de Loki auront tôt fait de vous retrouver.

- Je vois, a fait Christopher.

Thorolf lui a donné une grosse claque sur l'épaule de sa large main.

- Mais tu ne crains point de te battre, l'ami. Ah ! Ah ! Ah!

- Moi ? Oh, non. J'aime beaucoup, au contraire. Et qui devons-nous combattre au juste ?

- Les adorateurs du soleil, bien sûr. Des hommes habiles, cruels et farouches. Ils massacrent leurs prisonniers comme des porcs, et les sacrifient par milliers. Mais au début, ils les endorment par des mensonges. Ils les cajolent, les gavent de mets délicats, les enivrent de vin. Et les femmes...

- Les adorateurs du soleil ? a répété April.

- Nous devons trouver la rançon réclamée par Loki pour la libération de notre père à tous, le sage Odin. Maintenant que Thor est perdu pour nous, qui nous sauvera des Hetwan ?

- Je n'en sais rien, ai-je fait en haussant les épaules.

Je m'étais trompé quand j'avais cru que le problème des Hetwan ne me concernait pas.

- Ces adorateurs du soleil ont-ils un autre nom? il demandé poliment April.

Thorolf a fait oui de la tête.

- Tous les peuples portent plusieurs noms, mon enfant. Les adorateurs du soleil sont autrement appelés les Mexicas, les buveurs de sang, les mangeurs d'hommes, les Aztèques.

- Les Aztèques? On va traverser les mers dans un drakkar pour aller botter les fesses aux Aztèques ? s'est exclamé Christopher, incrédule.

Thorolf a pris cette stupeur pour de l'enthousiasme.

- Ah ! Ah ! Ah ! Amour sacré des Walkyries, conduis, soutiens nos bras vengeurs! Liberté, liberté chérie! Combats avec tes défenseurs, a-t-il chanté, tout guilleret.

CHAPITRE 25

Il régnait une grande effervescence dans le village.

Des esclaves au crâne rasé s'affairaient à transporter d'énormes colis jusqu'au port. Arrivés là, ils chargeaient leur fardeau à bord de bateaux dont d'autres esclaves tenaient les rames.

Et tout ce manège se déroulait sous les aboiements encourageants d'officiers subalternes.

C'était l'après-midi, et le soleil descendait déjà à l'horizon. Il ne faisait pas chaud. Il ne devait jamais faire très chaud dans le coin.

Pourtant, sur les drakkars, les hommes s'étaient mis torse nu et avaient remonté leurs pantalons sur leurs mollets. Ils enrroulaient des cordes, vérifiaient le calfatage des coques et grimpaient aux mâts pour s'assurer que la vergue était bien fixée. Ils grimpaient sur les haubans et inspectaient les rames à la recherche de fissures. Ils remplaçaient les voiles et surveillaient les esclaves qui chargeaient à bord des navires du pain par palettes entières, d'énormes pièces de bœuf, des moutons et des poulets vivants, ainsi que des barriques de ce qui pouvait être de la bière ou de l'eau douce, puis ils rangeaient ces marchandises dans les cales qui étaient peu profondes.

Ces gens nous offraient le spectacle d'une activité organisée et efficace.

- La vache ! Quelle pagaille ! s'est exclamé Christopher.

- Tu devrais regarder plus attentivement car je vais te dire un truc : ces types n'en sont pas à leur coup d'essai. Ce sont de vrais pros.

Quand on les observait attentivement, on s'apercevait que les bateaux étaient de différentes tailles. Il n'y en avait pas deux pareils. Cependant, tous possédaient cette proue et cette poupe caractéristiques qui permettaient au navire de faire marche arrière sans virer, le même mât unique et la même voile carrée. Toutefois, sur quelques-uns d'entre eux, la figure de proue était décorée d'or et d'argent. Certains étaient très longs et larges. Il y en avait même un dont le flanc était percé de vingt-cinq trous. Son équipage pouvait donc compter jusqu'à cinquante rameurs, auxquels il fallait ajouter les

officiers et au moins un timonier pour manœuvrer le lourd gouvernail monté à tribord.

Je n'ai pas vu le drakkar portant l'emblème de Loki, celui dont était descendu le vieil homme qui avait sacrifié les moutons. Mais il ne serait pas difficile de le repérer parmi la flotte innombrable qui envahissait le port.

- Voilà notre navire, a annoncé Thorolf en montrant un bateau de taille moyenne qui flottait à bonne distance du quai. *Cœur-de-dragon*, c'est son nom. Il appartient à Harald à la dent d'or. Harald possède trois navires, et *Cœur-de-dragon* est son vaisseau amiral. Sa figure de proue a été sculptée et dorée par des nains.

- Des nains, bien sûr, a ronchonné Christopher. Il ne manquait plus qu'eux. La grande parade des monstres ne serait pas complète sans les nains et les elfes.

- Il y a peu d'elfes dans nos contrées, a remarqué tristement Thorolf. Autrefois, ils étaient nombreux, mais ils vivent maintenant principalement dans le Sud.

Beaucoup de choses ont changé, et pas en bien. Nous avons de la chance qu'on nous ait laissé un banc sur le navire de Harald. Depuis que Loki est arrivé et qu'il a étranglé le comte Jens, puisse ce valeureux guerrier avoir vogué promptement jusqu'au Walhalla, nous n'avons plus le droit de posséder de bateaux, à l'exception de cette flotte qui nous sert à collecter la rançon.

Il a craché par terre, exprimant par cet acte ce qu'il pensait de la rançon, et plus généralement de Loki.

Une chaloupe a accosté le long du quai. Thorolf a sauté à son bord. Il avait le pied marin, comme tous les vieux loups de mer et s'est tout de suite adapté au mouvement de la houle. Il m'a tendu une main que je n'ai pas saisie. J'ai sauté et atterri sur un banc vide. J'ai immédiatement rétabli mon équilibre, presque aussi facilement que Thorolf avant moi. Je l'ai vu hausser les sourcils d'un air approbateur. Il était visiblement coS

- Il y avait une licorne près de ta ferme, a dit April.

- Oui, je sais, il nous arrive d'en voir de temps en temps. On raconte que seules des vierges peuvent les apprivoiser, a fait Thorolf en lui adressant un clin d'œil coquin.

- C'est maintenant que tu vas regretter ce qui s'est passé au bal de promo, a plaisanté Christopher.

Tu ne devrais pas écouter les cancans, a-t-elle répondu d'un air candide.

- Il n'y a jamais de fumée sans feu.

Nous venions de sortir du port et nous avançons vers le large. J'ai aperçu le château et la muraille à laquelle nous avons été suspendus.

En voyant ses pierres sombres, j'ai frissonné.

Je connaissais quelques-unes des horreurs que recelaient ce château et ses tunnels qui tombaient à pic sur les falaises noires. Ces murs étaient encore tachés de mon sang.

En prenant le ton le plus dégagé possible, j'ai demandé :

- Dis-moi, Thorolf, as-tu jamais entendu parler d'une fille appelée Senna? On raconte que c'est une sorcière.

Obéissant à un réflexe de peur, il a jeté un coup d'oeil par-dessus son épaule et a regardé le château.

- Ne parle pas de sorcières! Veux-tu attirer le mauvais sort sur cette expédition ?

Jalil m'a regardé :

- Tu sais, on a peut-être déjà assez de soucis comme ça, sans s'occuper en plus de Senna.

- Nous allons prendre la mer. Dieu seul sait jusqu'ou nous mènera ce voyage, ai-je repris. Elle est peut-être ici. Nous sommes peut-être sur le point de l'abandonna

- Mais elle peut aussi être là-bas, a objecté Jalil Après tout, si Lo... si l'autre tordu l'a perdue, c'est qu'elle n'est probablement plus dans le coin.

- S'il la cherche, nous devrions le suivre. Quand il la trouvera, nous la trouverons aussi.

Jalil a secoué la tête.

- Bon plan. Tu oublies juste un petit détail : s'il nous attrape, nous

sommes morts. Et une fois morts, nous ne pourrons plus faire grand-chose pour Senna. Ni pour qui que ce soit d'ailleurs.

April s'en est mêlée :

- Tu sais, David, peut-être que, contrairement à ce que tu sembles croire, nos actions ne sont pas le seul fruit du hasard. Peut-être faisons-nous en ce moment ce que nous sommes supposés faire.

- Ah oui, je vois, s'est moqué Christopher. Le grand tout cosmique dirige nos pas. Nous sommes prédestinés par le karma.

J'ai encore une fois porté mes regards vers le château, puis le village. Je cherchais un signe, n'importe quoi. J'espérais une intuition qui me montrerait la voie.

Mais je n'avais pour tout indice que le souvenir d'un rêve. Senna me parlant comme elle n'avait pas l'habitude de le faire. Comme elle le ferait peut-être un jour.

Une main nous guidait peut-être, moi et les autres. Et cette main était peut-être celle de Senna. La vie est tellement plus simple quand on voit les choses sous cet angle. Il est tellement plus facile de blâmer des forces Invisibles.

J'ai fermé les yeux et j'ai retrouvé la sensation que j'avais éprouvée à la fin de mon rêve, au moment où Senna s'était faite plus douce, où son corps chaud s'était pressé contre le mien.

Voilà la Senna que j'allais retrouver. Mais Jalil avait raison. Je devais vivre si je voulais atteindre ce but.

CHAPITRE 26

Nous sommes arrivés au navire. Ses flancs étaient à peine plus hauts que ceux de notre chaloupe, mais hisser à bord mes trois empotés de compagnons n'a quand même pas été une mince affaire.

- Je vous présente Harald à la dent d'or et ses deux fils, Sancho et Sven le Mangeur d'épées, nous dit Thorolf.

D'un geste du menton, il a désigné, au milieu du navire, une tente à rayures que l'équipage était occupé à monter.

Harald à la dent d'or n'était pas difficile à reconnaître. Quand il souriait, ce qui n'était pas fréquent, on voyait briller à l'emplacement de ses canines supérieures deux dents d'or. Je l'avais déjà repéré la nuit précédente, durant le festin. Il nous a accordé un bref regard puis, nous ayant probablement jugés insignifiants, il a repris lu très sérieuse conversation qu'il avait avec ses fils. L'un d'eux se trouvait être le jeune Viking qui portait celle cicatrice sur les deux joues. J'ai deviné sans peine qu'il s'agissait de Sven le Mangeur d'épées.

- Sancho, c'est un nom viking? a demandé Christopher.

- Visiblement, il y a eu des mariages mixtes, lui n répondu Jalil. Tu n'as pas remarqué hier que le roi Olaf était un de mes frères ?

- Tu ne crois pas qu'il était tout simplement bronzé ?

Soudain, le son d'une corne a résonné dans le port. Un coup, deux coups, trois coups.

Un rugissement est monté d'un millier de gorges. Sur la grève, les femmes agitaient leurs bras en signe d'adieu.

Il y avait quelques femmes à bord des bateaux, car certains Vikings voyageaient avec leur épouse, ou tout au moins leur petite amie.

Harald à la dent d'or est sorti de sa tente juste le temps d'adresser un bref signe de tête magistral à l'officier qui devait être son capitaine.

Celui-ci a fait à son tour le même signe à un autre type que je supposais être son second. Je n'avais pas une idée très précise du rang et de la fonction qu'occupait chaque membre de l'équipage. Les

hommes ne portaient ni uniforme ni insigne.

- A vos rames ! a braillé le second.

Il s'ensuivit une grande bousculade parmi les hommes qui se précipitaient pour rejoindre leur poste.

Thorolf nous a laissés plantés là, comme quatre idiots, parachutés d'un autre univers.

- Un steward va-t-il nous montrer notre cabine? a demandé Christopher.

J'ai marché jusqu'au banc inoccupé, je m'y suis assis et j'ai fait glisser le long et lourd aviron dans le trou de nage, comme j'avais vu les autres hommes le faire.

Le second s'est approché.

- Tu fais partie des passagers, tu n'as pas besoin de ramer.

- Je veux ramer quand même, ai-je rétorqué.

L'homme s'est esclaffé :

- Tu ralentiras les autres, va-t'en. Va rejoindre ta femme et les autres ménestrels.

Il me défiait.

Enfin, c'est ainsi que je le voyais.

- Si je dérange un autre rameur, alors j'irai rejoindre mes amis.

- Levez les avirons! a hurlé le second pour toute réponse.

Les rames sortirent de l'eau. L'impatience, l'excitation s'est alors emparée de tous. Cet équipage ne prenait pas la mer contraint et forcé. Les hommes s'échangeaient des sourires réjouis, des signes de tête et des clins d'œil.

- Souquez ! s'est écriée une autre voix, et toutes les rames ont frappé l'eau en même temps.

Je gardais les yeux rivés sur le dos de l'homme assis devant moi. Il n'était pas particulièrement costaud, pourtant il avait une musculature impressionnante. J'ai calqué mes mouvements sur les siens.

- Levez, souquez, a scandé celui que j'appellerai le maître d'équipage.

Le navire a commencé à avancer avec une aisance surprenante. Je savais qu'au bout d'une heure passée à ramer, l'exercice ne me paraîtrait plus si facile. Mais, pour le moment, j'étais occupé à trouver le bon rythme afin de parvenir à une synchronisation parfaite avec les autres rameurs.

Les cris scandés du maître d'équipage ont été remplacés par un tambour qui frappait un coup fort au début de chaque poussée et un coup plus faible sur le mouvement de retour.

Je tirais sur ma rame avec toute la force de mon dos et de mes bras. Thorolf, assis trois bancs devant moi, dans l'autre rangée, faisait la même chose. Il y avait quinze hommes de chaque côté, soit au total trente hommes qui ramaient à l'unisson. Et tout autour de nous voguaient d'autres navires que j'entrevois par intermittence quand je basculais en avant à la fin de chaque coup de rame. Il y en avait des grands et de plus petits, mais tous avançaient en fendant les flots. Cette flotte viking prenant la mer offrait un spectacle saisissant, un spectacle dont je faisais partie et que personne n'avait vu dans le monde réel depuis des siècles.

Je ramais au rythme du tambour. Tirer, soulever, basculer en avant, tendre les bras, puis replonger la rame et tirer encore. Pousser avec les jambes, sentir la brûlure dans les muscles des cuisses et voir glisser sur l'eau le navire étroit et peu profond.

- Harald ! a appelé depuis un autre navire une voix railleuse. Harald à la dent d'or, est-ce que ce sont des femmes qui tiennent les rames de ton rafiote ? Veux-tu que je t'envoie des hommes, des vrais, pour t'aider avant que ces vieilles femelles faméliques que tu nommes ton équipage ne meurent d'épuisement ?

Son équipage a ensuite lâché une bordée d'obscénités qui n'a épargné aucun de nous.

Harald a répondu d'une voix tonitruante :

- Edrick, sale chien sénile et efféminé, Thor lui-même ne pourrait souffler le vent qui fera avancer ta misérable coquille de noix à plus vive allure que le Cœur-de-dragon.

Cette réponse donna à notre équipage l'occasion de répondre aux injures reçues.

- Je te parie ma jument blanche contre ton meilleur taureau que je passe la pointe du cap avant toi ! a crié Edrick.

D'accord, c'était puéril, des bravades de gamins, pourtant ça marchait. Jusque-là, nous avions fait semblant, mais soudain nous nous sommes mis à ramer sérieusement. Le rythme du tambour s'est accéléré, et nous avons souqué ferme en brailant comme des idiots à chaque coup de rame. Par ces cris, les Vikings s'encourageaient les uns les autres.

Mes mains ont bientôt été en sang. Mon dos me faisait un mal de chien. Mes jambes étaient en feu, mes bras lourds comme du plomb.

J'avais l'impression que je ne pourrais plus jamais desserrer les doigts.

D'un autre côté, j'étais tellement absorbé, tellement dans le rythme et l'effort, que j'en oubliais toutes mes hésitations, tous mes doutes, mes rêves et leurs souvenirs.

J'étais engagé dans une course harassante. Je partais pour une bataille qui n'était pas la mienne, entouré de gaillards frustes, illettrés et complètement étrangers à mon univers. J'allais participer à une mission afin de récolter une rançon pour un dieu complètement fêlé. Pourtant, j'ai compris à ce moment-là que je ne m'étais jamais senti aussi heureux de toute ma vie.

CHAPITRE 27

Un vent arrière nous attendait juste après le passage du cap. Les drakkars étaient de bons bateaux pour leur époque, mais pas très performants quand il s'agissait de naviguer près du vent. Certes, avec un vent contraire, ils pouvaient tirer des bordées - louvoyer sans virer de bord mais leurs réactions étaient lentes et maladroites. Dans le monde réel, n'importe quel marin du dimanche sur son bateau aurait su manœuvrer plus rapidement que ces navires.

De plus, ils ne transportaient par d'armes, hormis celles des hommes. Un vaisseau aurait pu, avec ses canons, couler bon nombre de ces drakkars.

Mais le bateau sur lequel je me trouvais avait été conçu environ neufs cent ans auparavant.

Justement, je me demandais depuis combien de temps existait Everworld et comment ce monde avait vu le jour.

Le vent continua de nous pousser pendant tout l'après-midi et jusqu'au soir. Maintenant que nous étions lancés, je n'avais plus grand-chose à faire. Je savais ramer, mais l'ignorais tout de la manière d'orienter une voile carrée, et personne ne me proposerait de me mettre à la barre.

Jalil, Christopher et moi-même avons dû nous aménager un lit dans un minuscule espace qu'on nous avait laissé sur le pont. Les Vikings avaient tendu une bâche qui nous protégerait en partie des gerbes d'écume, mais la nuit promettait d'être rude, froide et humide.

April dormait sous la tente, dans la partie réservée aux épouses et aux concubines, l'autre partie étant occupée par Harald, son fils Sancho, ainsi que par deux personnages de haut rang. Elle n'était guère mieux lotie que nous autres manants, mais cela suffisait cependant pour faire râler Jalil.

J'ai eu du mal à trouver le sommeil. Je savais ce qui arriverait dès que je fermerais les yeux. Les autres le savaient aussi, et nous avons imaginé un plan pour nous retrouver de l'autre côté.

Bercé par le roulis et assommé par la fatigue physique, j'ai pourtant

fini par m'assoupir.

- Un cookie et un moka sans crème fouettée, a dit la fille de la caisse.

Je l'ai regardée.

- Quoi?

- Un cookie et un moka sans crème fouettée, a-t-elle répété.

J'ai contemplé devant moi le percolateur, puis dans ma main gauche le pot en Inox qui contenait du lait. J'ai regardé le client qui m'observait.

Baissant la main, j'ai attrapé mon tablier vert.

Starbucks, le café où je travaillais trois soirs par semaine. J'étais au boulot.

A présent, la fille de la caisse me regardait aussi.

- Une grande latte et un moka sans crème fouettée, ai- je répété d'une voix faible.

J'ai commencé à préparer la commande avec des gestes automatiques.

J'ai versé la dose de café moulu, fait jaillir la vapeur et pompé le chocolat pour le moka.

- C'est du lait écrémé ? m'a demandé le client, un type d'âge mûr dont les cheveux gris étaient coiffés en queue de cheval.

- Vous voulez de l'écramé ?

- Oui, s'il vous plaît.

J'ai pris un autre pot et j'ai commencé à mélanger la vapeur au lait écrémé.

Qu'étais-je encore supposé faire? J'étais au travail, et c'était un bon boulot pour quelqu'un de mon âge. J'avais seize ans. Le gérant m'avait fait une fleur en consentant à me prendre comme apprenti au bar.

Le salaire était plus élevé que dans la restauration rapide, et le quotient d'humiliation nettement inférieur. Je faisais trois services de

six heures en soirée et je gagnais huit dollars cinquante de l'heure, plus une partie des pourboires. Le salaire net de cent vingt dollars que je me faisais chaque semaine m'était indispensable. Je devais penser à mes études supérieures, et puis je rêvais de m'acheter une voiture plus récente que ma Buick.

Tous ces projets raisonnables étaient dans ma tête, rangés à côté des braillements des Vikings.

- Ces gâteaux sont à quel parfum ? a demandé le client en s'adressant à moi, parce que la caissière était occupée ailleurs.

J'ai eu envie de hurler : « Comment je le saurais, pauvre tache ? Je suis endormi sur le pont d'un drakkar et je pars à la guerre. »

Mais je connaissais la réponse. Je ne sais pas comment, mais je savais à quel parfum étaient ces fichus gâteaux.

- Pistache et pépites de chocolat, ai-je dit.

Le type a fait une moue dégoûtée.

- Un grand café frappé et deux cappuccino, a commandé le client suivant.

- Un grand café frappé et deux cappuccino, a répété la caissière à mon intention.

J'ai versé le café, je l'ai tassé et j'ai appuyé sur le bouton.

Je devais appeler Jalil, suivre le plan. Une fois revenus ici, nous devions tous nous appeler, nous rassembler et essayer de tirer au clair toute cette histoire.

Mais pour le moment, je n'avais pas le temps. Je ne pouvais pas quitter mon lieu de travail comme ça et risquer de perdre un bon boulot. Anthony, mon patron, était un type bien, et j'avais un devoir envers lui.

Un devoir ? Quel devoir ? Celui de servir le café à des types à queue de cheval ? Est-ce que ma vie se limitait à ça ?

Dès que j'en aurais fini avec le prochain client, j'appellerais. Jalil d'abord. Il m'avait donné son numéro. Il était sur liste rouge, alors je ne devais pas l'oublier.

Je nageais en plein délire.

- Et voilà pour vous, monsieur. Un moka sans crème fouettée.

J'ai posé les couvercles sur les gobelets et tendu les boissons au client.

J'ai entendu un tintement. Le tiroir de la caisse enregistreuse s'est ouvert puis refermé avec un bruit sec.

Assis aux tables, des gens buvaient leur consommation. Le décor en bois et les éclairages tamisés donnaient à la salle une atmosphère chaleureuse. Des sacs de café étaient alignés sur les étagères, près des tasses empilées les unes sur les autres.

Je me suis pris la tête entre les mains. Tout cela était dingue, complètement...

Un pied a écrasé ma main étendue par terre. Un des hommes d'équipage marchait vers la poupe pour resserrer un hauban.

J'ai cligné des yeux et regardé autour de moi. Le drakkar. J'étais entouré de Vikings qui ronflaient bruyamment.

Jalil et Christopher se trouvaient près de moi. Jalil dormait à poings fermés, mais Christopher avait les yeux ouverts et contemplait les étoiles.

J'étais vanné. Je sentais la fatigue dans tous mes muscles, dans mes os.

J'ai replongé dans le sommeil.

CHAPITRE 28

Rrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrr.

J'ai lâché la clé de contact. J'étais dans ma voiture. Le matin. Quelque chose venait juste de se produire ici, dans le monde réel. J'ai fouillé ma mémoire. Ma mère. C'était ça. Elle n'avait pas lavé mon linge. Je n'avais plus de chemises propres. J'allais devoir porter un truc minable, une loque vieille de trois ans.

Et pourquoi est-ce que je m'en faisais ? Oh, oui. Nous avions tous dîné ensemble la veille. Moi, ma mère et ce type qu'elle fréquentait. Eddie, c'était ainsi qu'il s'appelait. Elle voulait que lui et moi on devienne copains, que le courant passe entre nous.

Je savais qu'elle pensait à se remarier. Je le savais, même si elle le niait. La dernière étape consistait à nous présenter, Eddie et moi, pour qu'on arrive à se supporter.

Ça n'allait pas être facile, parce que nous nous détestions cordialement. Eddie était professeur assistant de langue romane à l'université.

Rrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrr.

Une chemise qui ne m'allait pas et qui me donnait l'allure d'un golfeur, le souvenir d'une terrible dispute avec ma mère la veille au soir et maintenant ma voiture qui refusait de démarrer.

Je suis descendu et j'ai soulevé le capot. J'enrageais et j'ai envoyé des coups de pied dans la carrosserie à m'en casser les orteils. Je maudissais cette bagnole et la vie en général.

Retrouvant mon calme, j'ai dévissé le filtre à air et me suis penché en avant pour inspecter l'intérieur du vieux carburateur.

Des jets d'eau salée et froide en jaillirent.

J'ai soulevé les paupières. Le navire venait de prendre une grosse vague par le travers. La gerbe d'eau m'avait fouetté le visage, me réveillant, mais pas totalement. J'ai ouvert les yeux et les ai refermés, en me demandant si je serais jamais capable de retourner dans...

Tous les quatre. Jalil, April, Christopher et moi. Tous les quatre assis en tailleur sur la pelouse du lycée. Des bouquins ouverts sur nos genoux. Des sandwiches enveloppés dans un film de plastique et des paquets de chips posés dans l'herbe. Autour de nous, des mêmes flânent, bavardent, plaisantent et mangent.

L'heure du déjeuner. Sur la pelouse, à l'extérieur de la cafétéria. Une belle journée, pas une nuit. Je n'étais pas au boulot, ni dans ma voiture, mais au lycée.

- Vous avez dû vous réveiller, tous les deux, a dit April en nous regardant, Christopher et moi.

Jalil m'a montré du pouce.

- Non, il vient juste de traverser. Regardez la tête qu'il l'ait. Il est en train de se demander ce qu'il fiche là.

- Je suis ici, ai-je réussi à dire. Quelqu'un m'a réveillé en me marchant sur la main. Christopher est en train d'admirer les étoiles.

- Je n'admire pas les étoiles, a-t-il protesté. Je suis ici même, avec vous, et je vous regarde. Le fait qu'il... je... l'autre moi... ne soit pas là ne signifie pas que je sois sourd, aveugle et demeuré, et que tu doives te sentir obligé de me traiter comme un vieillard sénile. II... le

Christopher d'Everworld... est apparu en moi hier soir et je suis donc parfaitement au courant de ce qui s'est passé. Je sais que nous avons embarqué sur un drakkar et que nous... vous, enfin, je ne sais pas qui... est en route pour aller éclater les Aztèques.

- Quel que soit le Christopher, il est toujours aussi lourd, a fait Jalil.

Son visage a alors pris une expression de totale confusion.

- Tiens, on a de la visite, a ironisé Jalil. L'autre Christopher vient visiblement de nous rejoindre.

- Est-ce que je pète les plombs ou quoi? s'est-il exclamé. Mon moi normal ne sait plus du tout où il en est.

- Il n'y a pas de toi normal, ai-je dit en essayant d'être drôle.

Je n'avais pas réussi à faire démarrer ma voiture, ce matin. Oui, c'était ce matin. J'avais fini par prendre un bus, parce que j'avais raté celui du lycée.

- Ne perdons pas de temps, a dit April. En ce moment même, je dors sous la tente avec les autres femmes. D'une seconde à l'autre, quelqu'un va me réveiller.

- Tu pourrais être plus claire, ai-je fait. De quoi te plains-tu au juste ?

April a pris un air amusé.

- Je dors avec les épouses et les concubines. Or ces Vikings ne sont pas du genre discret et pudique. Je suis en train de parfaire mon éducation sexuelle. Et, pour tout arranger, j'ai eu la bonne idée de donner de l'aspirine à la femme de Harald qui avait mal à la tête. Maintenant, ils veulent me montrer leur reconnaissance en m'offrant une chèvre. Je suis prise au piège dans la chambre à coucher des Vikings.

- Eh bien, j'échangerais volontiers ma place contre la tienne. Bon, de quoi on va parler maintenant? a fait Christopher tout guilleret. De basket ?

- Comment pouvons-nous rester ici ? a demandé April qui n'avait pas envie de rigoler. Comment nous accrocher à ce monde et cesser d'être sans cesse ramenés dans Everworld ?

Jalil a acquiescé.

- Ça, c'est le problème numéro un.

Il a commencé à dire quelque chose puis s'est arrêté.

- Est-ce qu'on ne pourrait pas rester endormis là-bas, à votre avis? a demandé April qui connaissait déjà la réponse.

- Non, a dit Jalil. Je ne pense pas que les Vikings aient déjà inventé les somnifères.

- L'aventure a été marrante, dans le genre loufoque, est intervenu Christopher, mais moi j'ai une vie. D'accord, elle n'est pas formidable, mais je la préfère à une vie dans laquelle je me ferai massacrer par des Aztèques.

- Il doit y avoir un moyen, a continué April. Écoutez, je ne voudrais pas tomber dans la paranoïa, mais j'ai l'impression que mes amies commencent à se conduire étrangement avec moi. On dirait qu'elles ne me font plus confiance. C'est normal, j'ai changé. Tout ça est dingue !

s'est-elle écriée soudainement.

Elle a pris deux longues inspirations pour retrouver son calme.

- Je suis un peu comme cette clocharde en ville, celle qui parle toute seule. J'ai une vie normale, agréable même, mais dans ma tête je garde le souvenir d'Everworld. Puis quand je passe de l'autre côté, c'est comme si une autre personne, qui me ressemblerait mais sans être moi, prenait le dessus. Avec de tels symptômes, n'importe quel psychiatre me ferait interner. C'est moi, mais ce n'est pas moi. Je suis ici et en même temps je n'y suis pas.

- *Il y a quelqu'un dans ma tête, mais ce n'est pas moi*, a chanté Christopher. Désolé. Tout à coup, je ne sais pas pourquoi, ces paroles de Pink Floyd me sont revenues.

Je me rappelais la dispute avec ma mère. Je me rappelais ma crise de rage et les coups de pied donnés dans ma voiture. Cette violence ne me ressemblait pas. Je ne maîtrisais plus mes émotions comme avant.

- Je veux rentrer chez moi, a dit April.

Christopher a approuvé.

Jalil m'a regardé.

- Et toi, David ?

Je suis redescendu sur terre. Jusque-là, j'avais été plongé dans mes pensées, occupé à assimiler le souvenir des deux jours qui venaient de s'écouler. Tout cela se passait durant une seule nuit de sommeil. Pourtant, c'était la veille au soir que je m'étais trouvé chez Starbucks. Une heure là-bas équivalait à douze ici.

- Senna, ai-je lâché. Il y a toujours Senna et je veux la retrouver.

- Ah, l'amour ! a ironisé Christopher. Un conseil : trouve-toi une nouvelle copine. Senna est partie. Enfin, pas exactement, mais elle est dans un sacré pétrin.

- Je n'abandonnerai pas tant que je ne l'aurai pas retrouvée, ai-je déclaré.

- De toute manière nous n'avons pas le choix, a fait Jalil, étant donné que nous ignorons comment rester ici et nous échapper d'Everworld.

- Eh bien, si c'est une réponse que nous voulons, je pense que c'est à Everworld que nous la trouverons, ai-je dit.

- J'ai bien entendu, tu as dit «si»? a dit April en posant sur moi un regard dur.

Je me suis réveillé en sursaut.

Personne ne m'avait marché sur la main. Je n'avais pas été arrosé par une vague. Je m'étais réveillé tout seul. Jalil et Christopher dormaient toujours, April aussi certainement, dans sa tente avec les autres femmes.

J'étais soulagé.

CHAPITRE 29

Sven le Mangeur d'épées était là, appuyé au bastingage. Je ne savais pas au juste si j'étais autorisé à l'approcher. Mais dans l'ensemble, les Vikings me faisaient l'effet d'une nation assez démocrate. Enfin, tant qu'on ne dépassait pas les bornes. Parce que sinon ce petit homme tout maigre et nerveux qu'on appelait Ivar s'amenait et vous frappait à mort.

Je me suis levé tout doucement pour ne pas réveiller Jalil et Christopher qui devaient toujours être de l'autre côté, assis dans l'herbe, à grignoter des chips en se demandant comment ils allaient pouvoir rester là où ils étaient.

Moi aussi, je devais toujours être là-bas. Au moins, cette autre partie de moi. Mais ils devaient savoir que j'avais fait la traversée dans l'autre sens, que j'étais retourné à Everworld.

Je suis allé m'appuyer au bastingage et j'ai regardé les étoiles. Le firmament ici était différent, j'en étais presque sûr. D'abord, il n'y avait pas d'étoiles. Et puis la lune était plus grosse et plus pâle.

Sven faisait à peu près la même chose que moi. Il contemplait le ciel en réfléchissant.

Quand il parlait, il avait un grave défaut d'élocution.

On aurait dit qu'il avait dans la bouche un gros morceau de sandwich.

J'étais même surpris qu'il arrive à parler. Je voyais très nettement ses cicatrices, malgré la faible lumière des étoiles.

- Mon père dit que vous vous êtes enfuis du château de Loki.

Il n'y avait pas de raison de nier.

- Oui, c'est vrai. Tous les quatre, ai-je répondu.

Il y eut un long silence.

- Il dit aussi que vous venez de l'Ancien Monde. Du monde d'avant.

J'ai avalé une grande bouffée d'air.

- Oui, nous... euh... excuse mon ignorance, mais est-ce qu'il y a un titre que je devrais employer quand je m'adresse à toi ?

Un sourire a éclairé la face hideuse de Sven.

- Non. Harald est le seul maître à bord de ce navire et, s'il devait périr, Sancho prendrait sa place. Moi, je ne suis que Sven. Mais parle-moi de l'Ancien Monde.

- Il est très différent de celui-ci, ai-je dit. Plus... je ne sais pas. Plus compliqué, peut-être. Il y a beaucoup de machines. Des machines qui volent et qui roulent. C'est difficile à décrire. C'est un monde paisible, au moins dans la partie d'où je viens. Nous n'avons ni épées ni armures, mais des armes à feu. Et puis, il y a aussi la télévision, le cinéma et les livres.

« Bravo, David ! ai-je songé, mécontent de moi. Le tableau que tu lui broses est on ne peut plus clair. »

- C'est très différent, ai-je ajouté sans grande conviction. A ton tour de me parler d'Everworld.

- C'est très différent, a lâché Sven qui avait le sens de l'humour.

Nous avons ri, mais ensuite un silence s'est installé entre nous.

Les choses changent, a dit Sven au bout d'un moment. Beaucoup de choses. Pendant des siècles nous avons cultivé nos champs, élevé nos moutons, nos vaches et nos chevaux. Deux fois l'an, nous partions en campagne. Nous longions les côtes d'Atlantis et faisions des incursions sur les terres jusqu'à ce que les peuples qui habitaient ces régions acceptent de nous payer le tribut annuel. Ensuite, nous sommes descendus jusqu'au grand Meuve Nil pour prendre l'or et l'argent des Égyptiens, nous nous sommes enfoncés à travers les marais pour trouver le merveilleux acier fabriqué par les Coos-Hatch. Nous avons capturé des hommes, enlevé des femmes et fait main basse sur toutes sortes de richesses. Et bien sûr nous avons aussi fait paisiblement du commerce quand cela nous avantageait. Nous échangeons notre poisson et notre laine contre des épées indiennes, notre bois contre des poteries grecques.

- Très intéressant, ai-je fait, tandis que mon cerveau tournait à plein régime.

Atlantis? Coo-Hatch?

J'ai jeté un coup d'œil derrière moi, avec l'espoir que Jalil ou Christopher allaient se réveiller pour entendre eux aussi ce que Sven me racontait.

- L'harmonie régnait dans ce monde, a continué Sven.

Et puis les Hetwan sont arrivés.

- J'en ai vu un, ai-je laissé échapper sans avoir pris le temps de réfléchir à ce que je disais.

La conversation a brusquement perdu son ton amical. Sven s'est tourné vers moi, m'a attrapé les bras et attiré violemment vers lui.

- Tu as vu un Hetwan ? Où ça ?

- Au château de Loki.

- Par tous les dieux, a murmuré Sven, consterné. Par tous les dieux d'Asgard ! Père ! Père !

Sven et moi n'étions plus copains. Il m'a entraîné sans aucun ménagement vers la poupe. Il hurlait, jurait et appelait son père pour le réveiller.

Quelques secondes plus tard, j'étais face à Harald à la dent d'or, Sancho, Sven et la moitié de l'équipage.

- Es-tu certain d'avoir vu un Hetwan ? m'a demandé Harald.

- Oui, oui. Votre Altesse.

- Cet être ne ressemblait ni à un homme, ni à un nain, ni à un elfe, ni à aucune créature de l'Ancien Monde, c'est bien ça? Il se tenait debout et il avait des ailes et...

- Et trois paires de mandibules qui gigotaient tout le temps comme si elles cherchaient de la nourriture dans l'air, ai-je ajouté. Loki l'a appelé Hetwan et d'après ce que j'ai compris, il était l'envoyé d'un certain Ka Anor.

Pas un bruit ne s'est fait entendre dans la foule massée autour de nous. J'aurais pu jurer que le cœur de ces hommes et de ces femmes avait cessé de battre. L'eau clapotait sur les flancs du navire, la voile bruissait en se gonflant, mais aucun son ne sortait de la bouche de ces

gens.

- On nous a trahis ! s'est exclamé un homme qu'on a immédiatement fait taire.

- Qu'a dit Loki à cette saleté de Hetwan ? a demandé Harald.

- Eh bien, il s'excusait et il menaçait en même temps. Le Hetwan était furieux, parce que...

Je ne savais pas comment raconter la suite. Devais-je parler de Senna ?

Jalil a décidé à ma place :

- Loki a essayé d'enlever une personne de notre monde pour l'amener dans le vôtre. Il a envoyé Fenrir. Le loup a pu s'emparer d'elle mais elle a réussi à lui échapper. Il l'a perdue. Voilà comment nous nous sommes retrouvés ici. Nous avons été emportés dans son sillage.

Harald a regardé ses deux fils, puis chacun d'entre nous.

- Je te préviens, ménestrel, a-t-il dit sur un ton très calme, exempt de toute colère. Si tu me mens, je te tuerai de mes propres mains.

11 n'avait pas l'air de rigoler, et je n'ai eu aucune difficulté à le croire.

- Qui est cette personne que Loki a enlevée de ton inonde ?

J'ai serré les lèvres. Je ne me ferais pas avoir encore une fois. Je n'allais pas trahir Senna. Nous n'étions pas obligés de répondre. Et en ne disant rien, nous ne mentirions pas.

Mais Christopher ne l'entendait pas ainsi.

- Qui est-elle? Bonne question. Loki l'appelle sorcière.

Personne n'a ri, ni même levé les yeux au ciel. Ces hommes prenaient décidément la vie très au sérieux.

- Que lui veut-il, à cette sorcière ? a demandé Harald.

- Nous n'en savons rien, ai-je répondu.

En un éclair, Harald a dégainé son épée et me l'a appuyée sur la gorge. J'ai senti contre ma peau le contact froid du métal, un froid qui

pénétra dans mon corps et me glaça jusqu'aux os.

- Il dit la vérité ! s'est écrié Jalil, pris de panique. Il ne sait rien.

Harald a posé sur moi un regard dur.

- Dans ce cas, qu'en pense-t-il ?

- Nous pensons que Loki veut se servir de cette personne, a répondu April à ma place. Mais nous ne savons pas à quelle fin. Vous devez bien comprendre que récemment encore nous ne savions même pas qu'Everworld existait. Tout cela est nouveau pour nous. Dans notre monde, il n'y a ni Vikings ni Loki.

Harald n'a pas paru vexé ni surpris.

- Évidemment. Quand Everworld a été créé, les dieux ont délaissé l'Ancien Monde pour venir ici. Ils ont emmené leurs hommes avec eux. Zeus est venu avec ses enfants, Huitzilopochtli avec sa sale engeance, Odin avec les siens. Tous les dieux ont rejoint Everworld.

- Un nouvel univers, a murmuré Jalil d'un air songeur avant de demander: Pourquoi les dieux ont-ils créé Everworld ? Et pourquoi sont-ils venus ici ?

Un homme qui se tenait derrière lui lui a donné une claque sur la tête. Il n'a pas frappé fort, mais pas doucement non plus.

- Ici, c'est Harald qui pose les questions, a-t-il grondé.

Thorolf. Je n'avais encore jamais songé qu'il puisse se sentir responsable de nous. Or si nous offensions Harald, nous pourrions avoir à le payer.

Harald a hoché la tête. Il nous considérait d'un air perplexe et soupçonneux. Pourtant, il ne semblait pas encore convaincu que nous soyons des menteurs ou des espions.

- Que chacun retourne à son poste, a-t-il ordonné enfin.

Les Vikings sont partis se recoucher en ronchonnant. April avait visiblement envie de rester avec nous. Toutefois en nous voyant ensemble, les Vikings risquaient de s'imaginer que nous conspirions contre eux.

Je suis retourné me coucher à ma place, mais je n'ai pas réussi à me rendormir.

C H A P I T R E 3 0

Le soleil se levait sur la flotte viking qui s'étendait à perte de vue sur l'océan. Nous faisons route vers lui, donc vers l'est. A supposer que le soleil se levait bien à l'est dans ce monde, et que ce détail pouvait avoir la moindre importance.

Christopher était dans la file d'attente pour les cabinets, lesquels consistaient en une simple planche de bois percée d'un trou qui dépassait au-dessus de l'eau. Je les avais utilisés la nuit précédente. On n'avait pas envie d'y tramer, parce que régulièrement des vagues montaient jusqu'à la planche et envoyaient un puissant jet d'eau glacé à travers la lunette.

Pour vous réveiller un homme, il n'y avait pas mieux que cette douche.

L'endroit n'était bien sûr pas protégé des regards. Il fallait du temps pour s'habituer à cette absence d'intimité.

Voilà pourquoi je préférais m'y rendre la nuit.

Au menu du petit déjeuner, il y avait du poisson saumuré qu'on avait trempé dans de l'eau pour le débarrasser d'une partie de son sel ; du pain, encore frais puisque nous n'avions quitté le port que la veille ; et des pommes, petites et véreuses.

J'ai vu Jalil qui notait quelque chose dans le cahier d'April. Je suis allé vers lui, mais suis resté debout pour ne pas avoir l'air indiscret. Il m'a vu et m'a montré ce qu'il venait de dessiner. En se servant d'un simple compas, il avait réalisé une carte. Elle faisait apparaître les contours du bras de mer qui abritait le château de Loki, ainsi que le village. Elle était d'une précision remarquable.

- Je me suis dit que ce serait une bonne idée de se familiariser avec la topographie des lieux, m'a-t-il expliqué.

Il avait également noirci une page du cahier d'une écriture petite et serrée. Une sorte de compte rendu de tout ce que nous avons vu et appris jusque-là.

- Tu écris un bouquin ? ai-je demandé.

- Plutôt une espèce de chronique. Nous ignorons combien de temps nous allons passer ici avant de trouver un moyen de nous échapper. Certains faits que nous apprenons ne prendront peut-être toute leur importance que plus tard, voilà pourquoi il faut les consigner. Qui sait, ce sont peut-être des indices.

Je me suis tourné face à la proue et me suis fait arroser par une gerbe d'écume glacée. J'ai souri.

- Tu détestes tout, n'est-ce pas ? ai-je demandé à Jalil.

- Oh non, c'est le truc le plus éclatant qui me soit jamais arrivé. Mais là n'est pas le problème. J'ai une vie, une famille et des amis, même s'ils se passent très bien de moi.

- Ils ne se passent pas de toi, ai-je objecté. Tu es ici, mais tu es là-bas en même temps.

- Ouais, c'est étrange mais sans doute vrai. Quoi qu'il en soit, ma vie est là-bas. C'est là-bas qu'est mon univers.

- Tu l'as dit. Une vie de rêve, ai-je fait, sarcastique. Où est-ce que tu travailles déjà ? Dans un fast-food ?

- Oui, à Boston Market.

- On ira tous les deux à l'université et on décrochera un diplôme de...

- D'économie avec option journalisme, a continué Jalil.

- Ok, peu importe. Et qu'est-ce que tu feras le reste de ta vie ?

Il n'avait pas l'air de très bien me comprendre.

- Eh bien, j'écirai des articles dans la presse économique, dans le *Wall Street Journal*, par exemple. Ou bien j'invigilerais pour une grande chaîne d'information comme CNN.

- Tu te marieras, tu auras des gosses, tu achèteras une belle bagnole, une grande maison. Tu arroseras la pelouse, tu feras les courses avec ta femme, tu regarderas la télévision. Tu as déjà réfléchi à tout ça ? Tu te vois aller nu boulot tous les jours, lécher les bottes de tes supérieurs, dire à ton patron : « Ouais, c'est une idée géniale que vous venez d'avoir, monsieur ! »

- Le patron, ce sera peut-être moi, a dit Jalil avec un petit sourire.

- Oui, pourquoi pas, mais alors ce sont les autres qui te lécheront les bottes. Tu trouves que c'est une position plus enviable ? Ce que je veux dire, c'est que tu te tues pendant quatre ans à faire des études et qu'ensuite tu trimes pendant quarante ans. Quarante ans à t'énervier dans les embouteillages, à ramper devant ton patron, puis à rentrer chez toi et conduire les gosses au centre commercial pour leur acheter une nouvelle paire de chaussures de sport.

J'ai remarqué qu'April nous avait rejoints. Je ne sais pas depuis combien de temps elle écoutait notre conversation.

- Et tu ne veux pas de cette vie-là? m'a-t-elle demandé.

- Si, un jour peut-être, ai-je répondu. Je ne sais même pas si j'irai à l'université, mais ma mère vise pour moi un diplôme de commerce et je ne me suis pas opposé à ce projet. Pourquoi? Parce que le commerce m'intéresse? Non, parce que tout le monde me serine à longueur de temps que je dois penser à mon avenir. Il faut avoir de bonnes notes pour être accepté par un bon établissement et obtenir un bon diplôme qui te permettra d'entrer dans une bonne boîte où tu passeras tes journées à remuer du papier et à taper sur un clavier d'ordinateur. Ta vie, ce sera ça et rien d'autre. Jusqu'à ce que tu sois vieux et qu'un jour tu te demandes ce que tu as fait de toutes ces années. Et moi, je dis que ce n'est pas une vie. Pas pour un homme, en tout cas.

April a haussé un sourcil.

- Avec la description que tu en donnes, ce n'est une vie pour personne. Je sais déjà que la mienne ne ressemblera pas à ça. Tu omets toutes les bonnes choses : les amis, la famille, les enfants. Les trucs qu'on aime faire.

D'un geste de la main, j'ai balayé toutes ces choses dont parlait April.

- Avant, il y avait l'aventure. Tu sais ? Ces gens qui partaient à la conquête de l'Ouest, se battre à la guerre ou explorer des territoires vierges. Maintenant, qu'est-ce qui nous reste ? Regarde Sven. Ce type a mon âge. Regarde sa vie puis compare-la avec la mienne, celle de Jalil ou la tienne.

April a explosé de rire.

- Il peut à peine parler parce que quelqu'un lui a passé la lame de son épée à travers la bouche.

- Oui, mais tu sais ce qui le différencie de moi ? On a tous les deux seize ans. Seulement lui, c'est un homme, tandis que moi, je suis encore un enfant.

April a fait une grimace, expression de sa colère et de son agacement.

- Eh, les mecs, qu'est-ce qui vous prend ? Désolée de te le rappeler, David, mais nous sommes à l'aube du XXI^e siècle et tu vis dans un des pays les plus riches et les plus puissants de la planète, un pays dans lequel presque tout le monde mange à sa faim, où l'esclavagisme a été aboli et où personne ne va envahir d'autres territoires pour massacrer, violer et piller. Pendant des milliers d'années, les hommes ont tué d'autres hommes, des femmes et des enfants pour des prétextes absurdes. Nous avons enfin réussi à créer sur cette Terre quelques rares endroits où règne la paix, où l'individu est traité avec un minimum de respect, où les gens naissent et vivent sans craindre en permanence qu'un fléau ne s'abatte sur eux. Et toi, tu voudrais mettre un terme à tout ça ?

Christopher s'était approché, intrigué sans doute par la virulence de notre conversation. Il a éclaté de rire.

- Tout à fait d'accord avec toi, April. Moi, je veux faire l'amour et pas la guerre. Et je peux te faire une démonstration.

Debout, face à face, April et moi nous nous fixions méchamment. Pourtant nous n'étions pas vraiment en colère l'un contre l'autre. Si nous nous jetions ces regards noirs, c'était à défaut de trouver un autre ennemi sur lequel défouler notre rage.

- *Peace and love*, les amis, a fait Jalil. Si bizarre que ça puisse paraître, nous voguons en ce moment sur un navire plein de Vikings qui partent faire la guerre aux Aztèques. Nous n'avons pas besoin en plus d'une guerre des sexes.

April et moi avons reculé. Mais ce n'était pas une paix acceptée de gaieté de cœur. Nous voulions juste faire plaisir à Jalil et Christopher et cesser également de nous ridiculiser devant les autres hommes.

Le vent était tombé et Harald a ordonné à ses hommes de prendre leurs avirons. J'ai regagné mon banc et me suis mis à ramer en me demandant si je croyais vraiment toutes les choses que j'avais dites.

J'ai vu Christopher s'asseoir sur un banc près de la proue. Il a pris la place d'un homme d'équipage qui s'était écrasé la main la veille. Il

s'est un peu emmêlé au début, mais a fini par prendre le rythme.

Harald a demandé une chanson, et April s'est exécutée. Elle a entonné un air connu. Je crois qu'elle a inventé la moitié des paroles, mais les Vikings avaient l'air d'apprécier. Les autres drakkars se sont même rapprochés pour naviguer plus près de nous.

L'accalmie n'a pas duré très longtemps, deux heures à peine. Ensuite le vent s'est mis à souffler un peu trop fort pour ceux qui n'avaient pas le pied marin. Il ne s'agissait pourtant que d'une brise. La voile carrée s'est gonflée, et la proue s'est mise à fendre les flots en soulevant de grandes gerbes d'écume.

Le vent a soufflé ainsi toute la nuit. J'ai lutté contre le sommeil, qui a pourtant fini par venir. J'ai franchi la frontière et me suis retrouvé en cours d'éducation physique, au beau milieu d'un match de basket. J'aurais voulu sortir du terrain, mais je ne pouvais pas. Ça ne se fait pas, même si au fond tout le monde s'en fiche, tout le monde sauf l'éternel taré de service désireux de prouver au monde entier qu'il est un roi du ballon.

J'ai donc terminé le match, suivi mes deux derniers cours de la journée et je suis rentré chez moi où ma mère avait préparé pour le dîner des lasagnes végétariennes. Après le repas, nous avons regardé une sitcom. Ma mère se tordait. Elle m'a dit que je devrais rire aussi, alors j'ai obéi.

Tout cela n'avait aucune importance. Et si cela en avait jamais eu, ce n'était plus le cas désormais. J'étais à des milliers de kilomètres de là.

Le réel me semblait irréel. Tout ce qui était familier m'était devenu étranger. Cet univers-là n'était plus le mien. Mon monde n'avait plus rien à voir avec des professeurs condescendants, des parents hypocrites et les sempiternelles rengaines: «Tu as sorti la poubelle, David? », « Où est le devoir que j'avais demandé, monsieur Levin ? »

J'avais passé seize ans de ma vie sous les néons des galeries marchandes, dans de sombres couloirs d'école, dans des maisons trop petites. Seize ans de télévision à plein volume et de courrier électronique. Seize ans d'interdits : ne touche pas à la drogue, au sexe, au tabac. Fais pas ci, fais pas ça. Parce que sur le long chemin d'ennui que sera ta vie, sur ce chemin tracé d'avance qui te mènera du berceau à la maternelle, puis à l'école primaire, à l'université, à l'entreprise, à la maison de retraite en Floride et enfin à la tombe où tu te décomposeras

lentement pour l'éternité, il ne devra y avoir sur ce chemin que des pensées positives, une alimentation équilibrée et des chansons d'amour débiles.

Je savais où j'étais. J'étais à bord d'un drakkar qui partait pour la guerre. Je n'étais pas ici, assis dans un fauteuil du salon à regarder l'image en deux dimensions de gens qui se faisaient passer pour d'autres. J'étais endormi, et tout cela ne serait qu'un souvenir.

Un peu plus tard ce soir-là, j'ai appelé Christopher. On a parlé du lycée, des filles et d'une équipe de je ne sais quel sport dont nous nous fichions éperdument l'un et l'autre.

Nous suivions nos routes séparées, incapables de savoir comment nous comporter dans l'univers maintenant étranger où nous avons pourtant passé toute notre vie.

Je suis allé faire une promenade du côté du centre commercial. Je m'étais dit que si je devais désormais parcourir les mers d'Everworld, je pouvais peut-être apporter ma contribution. J'ai donc feuilleté un livre sur l'histoire de la marine, en cherchant comment améliorer les performances des navires vikings.

Elle était dans le café du magasin, assise à une table. Je l'ai vue, et le monde qui m'entourait s'est mis à tourner.

Senna. Elle buvait un thé dans un gobelet en carton.

CHAPITRE 31

- Senna? ai-je murmuré. Senna, c'est toi?

- Oui, David. C'est moi.

Je n'arrivais plus à parler. Je suis resté muet pendant un moment qui m'a paru interminable. J'étais cloué sur place, et je la regardais en me balançant légèrement d'avant en arrière, comme si j'étais sur le point de perdre l'équilibre.

- Tu n'es pas là, ai-je enfin réussi à dire. Tout le monde raconte que tu restes introuvable. Tu as disparu depuis des jours. Tu n'es pas là, c'est impossible.

Elle a souri, très naturelle et détendue.

- Je suis ici, a-t-elle dit. Pour le moment.

D'une main tremblante, j'ai attrapé une chaise sur laquelle je me suis laissé tomber.

- Tu peux m'expliquer ce qui se passe ?

- Il se passe beaucoup de choses.

Cette réponse m'a fait sortir de mes gonds.

- Arrête tes salades, Senna. Ne me prends pas pour un abruti !

Elle a bu son thé brûlant à petites gorgées.

- Il va y avoir une bataille, m'a-t-elle annoncé.

- Merci, je le savais déjà. Je te rappelle que je suis là-bas moi aussi.

- Ne t'en mêle pas. Quand le moment viendra, trouve un moyen de prendre la fuite. Cours sans jamais t'arrêter.

- Pas question, ai-je dit, le visage enflammé.

- Ce n'est pas ton combat, David. Cette bataille sera la première d'une guerre qui s'étendra inévitablement à tout Everworld. Des forces puissantes vont s'affronter, je le sais à présent. Des forces plus

puissantes que je ne l'aurais jamais imaginé. Mais j'ai toujours besoin de toi, David. J'ai besoin de toi pour me sauver, ne va pas mourir bêtement dans une bataille.

Elle a posé sa main sur la mienne. La sensation était réelle. La réaction de mon corps aussi.

- Loki ne parle que de toi, ai-je fait sèchement.

- Vraiment ?

Elle s'est penchée vers moi et m'a embrassé.

- Enfuis-toi, David, je t'en supplie.

Tout à coup, elle a disparu. Les gens à la table d'à côté évitaient soigneusement de me regarder, comme on ignore un fou dans un lieu public. Seulement je n'étais pas fou. J'avais bien vu Senna.

J'ai ouvert les yeux dans Everworld, réveillé par un cri qui a tiré du sommeil beaucoup de marins depuis que le monde est monde :

Terre ! Terre !

CHAPITRE 3 2

Ce n'était pas seulement la terre. Tout au moins pas une terre de falaises nues ou de forêts épaisses.

Un gros soleil jaune vif se levait à l'horizon, comme si nous avions fait route vers le sud depuis des semaines, voire des mois, et non vers l'est depuis deux jours à peine.

Nous approchions de l'embouchure d'un large fleuve. De petites embarcations, encore plus primitives que les bateaux vikings, voguaient en grand nombre sur la mer.

Je n'ai vu parmi elles aucun vaisseau qui aurait pu mériter l'appellation de navire de guerre.

Rien qui aurait pu s'opposer à nos navires qui se rapprochaient de la côte, menaçants, silencieux et redoutables.

Sur la rive gauche du fleuve, j'ai aperçu ce qui devait être un village de pêcheurs. A la différence du village viking, il n'était pas protégé par un rempart. Et ses huttes en torchis s'étendaient sur un périmètre qui n'était pas clairement délimité.

Mais ce qui attirait l'attention, c'était surtout la cité qui se dressait sur la rive droite.

Elle semblait ancienne et moderne à la fois. Les murs d'enceinte d'un blanc étincelant mesuraient une centaine de mètres de haut. Je n'ai pas vu de tour. Ce que j'avais devant les yeux n'était pas une forteresse. C'était un rempart contre la jungle qui refermait son étau sur lui, une jungle qui, telle une marée verte, descendait des montagnes environnantes et s'étendait à perte de vue.

La cité, bâtie le long du fleuve, à l'orée de cette jungle, ressemblait à une gravure aux teintes vives et aveuglantes. Comme elle montait le long d'une colline, on entrapercevait, derrière les murs d'enceinte, des rues droites bordées de bâtiments en pierre blanche et des toitures de tuiles.

Ça et là se dressaient des pyramides aux flancs crénelés de marches. Elles étaient deux à trois fois plus hautes que les remparts. Toutes

étaient déjà démesurément glandes, mais l'une d'elles les dominait de toute sa hauteur, une géante parmi les naines.

Elle s'élevait si haut qu'elle aurait pu toucher les nuages. Et elle était si monumentale qu'on se demandait en la voyant comment le sol arrivait à la supporter. Toutes les pierres dont était construit le reste de la cité n'auraient pas suffi à bâtir le quart de cette pyramide.

Un large escalier aux marches étroites descendait en son milieu. Du sommet coulait une longue tramée d'un rouge sombre.

Voici la cité de Huitzilopochtli, nous a fièrement annoncé Thorolf.

Nous allons attaquer ce truc? a demandé Christopher.

- Oui, c'est notre objectif. C'est ici que nous trouverons la rançon exigée par Loki. Devant vous, dans le temple construit au sommet de la grande pyramide.

- Quelle est cette rançon? a demandé April.

- La tête de Huitzilopochtli.

- Quoi !

- Mais Huitzilopochtli est un dieu, a-t-elle objecté. On ne peut pas lui couper la tête comme ça !

- Non, pas si on est un mortel. Les mortels ne peuvent pas tuer les Immortels, comme le savent tous ceux qui connaissent les sagas, les Edda, et toutes les épopées de notre peuple. Cependant nous avons un...

Il a hésité et froncé les sourcils.

- Je ferais mieux de garder le silence.

J'ai entendu à ce moment-là une voix derrière moi. A sa façon d'estropier les mots, j'ai immédiatement reconnu Sven le Mangeur d'épées.

- Dis-leur ce qu'ils souhaitent entendre, mon bon Thorolf.

Thorolf a pris une mine réjouie.

- Nous avons perdu Thor. Nous ne savons pas où il est, mais il nous reste Mjöllnir, son marteau.

Nous l'avons tous regardé d'un air bête. Nous ne comprenions pas un traître mot à ce qu'il nous racontait.

- Le roi Olaf au pied d'airain détient ce marteau, a ajouté Sven. Et Mjöllnir porte en lui toute la force du puissant bras de Thor. Avec lui, nous pouvons tuer Huitzilopochtli tout comme Thor lui-même a occis les Géants.

C'était donc ça, l'arme dont parlait Olaf. Le marteau de Thor.

Christopher s'est tourné vers April.

- Infirmière, je crois que je vais prendre mes médicaments.

L'activité qui régnait à bord des bateaux devenait de plus en plus intense à mesure que nous nous rapprochions de la côte.

Les hommes aiguisaient la lame de leurs épées et de leurs haches. Les officiers inspectaient leurs cottes de mailles à la recherche du moindre défaut. Les archers sortaient leurs flèches dont ils taillaient les plumes et limaient les pointes de fer.

J'ai demandé une épée à Thorolf. Il n'a pas émis d'objection. Malheureusement, il n'en avait pas à me donner. Il n'était pas un homme riche, m'a-t-il expliqué pour se justifier, et de plus il préférait la hache.

C'est Sven qui m'a procuré une arme. Il a chargé son ordonnance de me trouver une épée et a demandé à l'un de ses hommes de me l'attacher à la ceinture.

- Hélas ! je n'ai pour toi ni cotte de mailles, ni casque, ni bouclier.

- Merci pour l'épée, lui ai-je dit en m'efforçant de cacher mon inexpérience.

- Les Aztèques se battent avec des lances et des épées en pierre de lave. Nos armes de fer briseront facilement les leurs. Quant à leurs boucliers, ils sont tendres comme de la mie de pain. Toutefois, tu devras faire attention aux lances, car ils manient ces armes avec une grande habileté.

Pendant que nous approchions, les hommes sur le rivage ne restaient pas les bras croisés. Il aurait fallu être aveugle pour ne pas nous voir, et ces gars-là ne souffraient pas de cécité.

Nous avons entendu la longue plainte des cornes résonner à l'intérieur du mur d'enceinte. Sur les remparts couraient de minuscules silhouettes.

Une heure s'est écoulée. Nous avons presque atteint le rivage quand une colonne de soldats, vêtus d'une fantastique tenue de plumes turquoise et amarante, a franchi au petit trot la grande porte de la cité pour descendre en direction de l'étroite plage de sable sur laquelle nous allions accoster.

Nous voguions à présent sur le fleuve. Nous avons donc repris nos avirons et remonté le courant avec une facilité surprenante.

Nous approchions du terme de notre voyage, et mon cœur battait de plus en plus fort.

Jalil se tenait à côté de moi pendant que je ramais.

- C'est une vraie guerre, David, m'a-t-il dit. Ce n'est pas de la rigolade. Ces types vont s'entretuer.

J'ai répondu par un simple hochement de tête pour ne pas gaspiller mon énergie.

- Ce combat-là n'est pas le nôtre, vieux. Tu peux détester ta vie de là-bas et vouloir montrer que tu es un homme, mais cette histoire, c'est du sérieux. Une guerre avec du sang, des cris et des morts.

J'ai jeté un bref coup d'œil dans sa direction. Il me répétait la mise en garde de Senna. Prends la fuite, David.

- Réponds à cette question, Jalil, ai-je haleté entre deux coups de rame. Tu vois ces hommes sur le rivage ?

- Oui, et où veux-tu en venir ?

- Tu crois qu'ils sauront faire la différence ? Qu'ils verront que nous ne sommes pas des Vikings ?

Il s'est mordu la lèvre. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai éprouvé de la satisfaction en voyant qu'il avait peur. Moi-même je serais mort de trouille si je ne m'étais pas concentré sur le mouvement de ma rame. Or la concentration était justement ce qui m'avait permis d'affronter Loki.

Mais peut-être allais-je y rester. Peut-être une épée allait-elle se

planter dans ma chair, déchirer mes entrailles et les répandre au soleil.

Je devais me concentrer pour empêcher que la panique ne crispe mes doigts sur ma rame.

- Tant pis, a lâché Jalil sur un ton amer. Si je dois me faire trucher, je ne mourrai pas sans m'être battu.

Sur ces mots, il est parti à la recherche d'une arme.

J'ai alors eu la vision fulgurante d'une lance traversant mon corps de part en part. D'abord elle déchirerait mes vêtements, puis elle pénétrerait dans ma chair. La pointe de la lance s'élargissant, la blessure s'ouvrirait de plus en plus.

Du sang coulerait sur la pierre noire.

Ensuite, la lance atteindrait mes organes internes pour ressortir dans mon dos, entre deux côtes. Elle me transpercerait, m'embrocherait.

Cette image hantait mes rêves depuis l'âge de six ans. Je me voyais empalé, sans défense.

Ma main a glissé. La rame derrière moi a heurté violemment la mienne, et j'ai ressenti la vibration de l'impact dans tout mon corps.

Ivar n'est pas venu me hurler dessus. Il ne devait plus penser qu'à la bataille prochaine, comme tout le monde sur ce navire et sur tous les autres bâtiments de la flotte.

La plage était proche à présent. J'arrivais même à distinguer le visage des hommes juchés sur les remparts. Je voyais le soleil frapper la pointe noire de leurs lances.

- Baissez la voile ! a hurlé une voix.

Les hommes d'équipage qui n'attendaient que cet ordre ont grimpé lestement au mât et tiré sur les cordages.

- Archers !

- Levez les avirons !

Un grand raclement a secoué le bateau.

Nous avons abordé sur la plage. Près de nous se trouvaient les

navires avec qui nous avions fait le voyage. Leurs proues sculptées s'enfonçaient dans le sable.

Nous y étions. La bataille allait commencer.

- Tirez !

Une dizaine d'arcs se sont bandés, une dizaine de flèches ont volé autour de moi, et des dizaines d'autres encore, venant des navires voisins. Les bateaux continuaient d'accoster sur la plage.

Les flèches pleuvaient, pleuvaient.

Les premiers Aztèques sont tombés, au milieu des cris. Je les ai vus tirer sur les flèches qui s'étaient enfoncées dans leurs épaules, leur ventre, leurs jambes, leur torse et leurs yeux.

- A l'attaque ! a hurlé Harald, apparaissant à la proue du navire et brandissant son épée au-dessus de sa tête.

Les Vikings ont bondi sur leurs pieds, saisi leur bouclier et leurs épées et poussé un long mugissement féroce.

Un colosse blond a sauté du bateau en hurlant comme un fou furieux, un enragé que rien ne pouvait plus maîtriser. Il a atterri sur le sable, s'est rétabli et a foncé tête baissée vers les Aztèques.

Puis ce fut le tumulte. Je n'aurais pas pu résister, même si je l'avais voulu. Je me suis trouvé happé par une masse d'hommes qui couraient vers le plat-bord, sautaient, tombaient sur la plage, se relevaient et couraient en se bousculant.

Dopés par l'adrénaline qui courait dans nos veines, nous poussions tous des cris sauvages. La peur nous faisait perdre la tête.

Électrique, je ne trouve pas d'autre mot pour décrire l'atmosphère qui régnait sur ce champ de bataille. Mon corps était parcouru de frissons, mon esprit était ailleurs. Je n'étais plus David Levin. Je n'étais plus moi, un individu distinct des autres. J'étais perdu dans la masse vociférante. Emporté par la vague de furie, je courais.

Nous avons chargé en brailant comme des forcenés sur la ligne aztèque. Des lances ont fusé vers moi. Ah, vous voulez m'ouvrir la poitrine ? Mais c'est moi qui vous décapiterai. Je vous tuerai, je vous couperai en morceaux.

J'ai soulevé mon épée au-dessus de ma tête, en promenant autour de moi des regards féroces. Je haletais, je suffoquais. Mon cœur battait à tout rompre et je n'arrivais plus à reprendre mon souffle.

Des yeux étaient rivés sur moi. Des yeux noirs, profonds, cruels. Alors je l'ai vu. Je l'ai vu approcher, vif comme un serpent, brandissant sa lance dont la pointe noire visait mon estomac.

J'ai fait un quart de tour vers la droite. Mon coude a rencontré le plat de la pointe, et j'ai senti se déchirer mes vêtements et ma peau. J'ai pivoté vers la gauche en dirigeant mon coude vers le visage de l'Aztèque.

J'ai basculé vers l'avant, abattu mon épée et tranché le casque de mon assaillant. Je n'ai rien vu de ce qui s'est passé ensuite, et j'ignore si je l'ai blessé ou tué. Il se passait trop de choses autour de moi. J'entendais des hurlements, des cris d'agonie et les grognements des hommes qui maniaient leurs lourdes armes.

Au centre du champ de bataille a retenti une clameur nouvelle.

Et soudain je l'ai vu : Olaf au pied d'airain. Il se dressait seul, gigantesque, farouche et vociférant. Il tenait un marteau dont le manche était juste assez long pour sa large main.

Il a abattu son arme sur la tête d'un Aztèque. L'homme n'est pas tombé, il a fait un vol plané, comme s'il avait été percuté par un camion. Il est retombé quelques mètres plus loin, parmi les siens.

- Le marteau de Thor ! s'est exclamé Thorolf.

L'armée des Vikings s'est mise à scander :

- Mjölnir ! Mjölnir !

Les Aztèques ont rompu les rangs et ont pris la fuite. Ils ont détalé, et nous les avons pris en chasse, piétinant les blessés. Tous nous continuions à crier le nom de Mjölnir pour nous donner du courage. J'étais pris de la même folie que les autres, de la même frénésie meurtrière.

Nous avons pourchassé les Aztèques qui avaient quitté le sable de la plage pour courir sur une route pavée qui menait aux remparts de leur cité.

C'est alors que j'ai senti une ombre.

J'ai levé les yeux. Était-ce un nuage? Non, l'ombre était trop obscure.

Le soleil se levait derrière l'immense pyramide et semblait presque trôner à son sommet. De ce disque incandescent, tout en haut du gigantesque monument, une forme a surgi.

Huitzilopochtli.

La forme était celle d'un homme. Elle était bleue, du même bleu que le ciel d'un soir d'été. Son visage était zébré de rayures horizontales bleues et jaunes. Autour de ses yeux brillaient des étoiles blanches, des étoiles qui semblaient réelles, brûlantes et explosives.

Sa tête était ceinte d'une couronne de plumes iridescentes qui lui retombaient sur les épaules et dans le dos.

Il tenait dans sa main gauche un disque, un miroir incandescent et fumant, et dans sa main droite un serpent. La bête, qui ondulait et se tordait dans son poing serré, crachait le feu et semblait être un prolongement de son bras.

Des gouttes rouges coulaient de la main qui tenait le miroir. En regardant cette main, on savait, en son for intérieur, qu'elle était à jamais souillée.

Il était gigantesque. Comment pouvait-il être si grand ? Comment son ombre pouvait-elle m'envelopper de cette distance ?

Et comment cette ombre pouvait-elle pénétrer jusqu'aux tréfonds de mon âme ?

Loki m'avait inspiré de la terreur, mais ce que je ressentais maintenant était différent.

Cet être était l'essence du mal. Il n'était que perversion, souillure, torture et folie.

C'était Huitzilopochtli, le dieu assoiffé de sang des Aztèques.

Alors dans ma tête a résonné la voix de Senna : « Prends la fuite. Va-t'en, David. »



A suivre bientôt... le Tome II : LE PAYS PERDU

A la recherche de Senna (Titre original : Search for Senna / traduction de Valérie Dariot) Le Pays Perdu

(Titre original : Land of Loss / traduction de Valérie Dariot)
L'Enchanteur

(Titre original : Enter the EnchantedI traduction de Vanessa Rubio)
Le Domaine de La peur (Titre original : Realm of the Reaper I traduction de Thierry Arson)

Éditions originales publiées par Scholastic Inc., 1999 © Katherine Applegate, 1999 Tous droits réservés © Gallimard Jeunesse, 2000, pour la traduction française © Gallimard Jeunesse, 2002, pour la présente édition avec l'autorisation de Scholastic Inc.